

2011 AU CINÉMA

CRITIQUES, STATISTIQUES, BILAN,...



ÉDITO

CE BILAN DE 159 PAGES VOUS PERMET DE RETROUVER TOUTES LES CRITIQUES DES FILMS VUS AINSI QUE DES BILANS UN PEU PLUS DÉTAILLÉS : DES STATISTIQUES, LES RÉCOMPENSES QUE J'ATTRIBUERAIS,... CELA PERMET DE SE RETOURNER SUR UNE ANNÉE VRAIMENT RICHE EN TERMES CINÉMATOGRAPHIQUES.

POURTANT, À PREMIÈRE VUE, 2011 NE S'ANNONÇAIT PAS FORCÉMENT COMME UNE ANNÉE CINÉMATOGRAPHIQUE EXCEPTIONNELLE. SI CE N'EST LA NOUVELLE RÉALISATION DE TERRENCE MALICK, AUCUN FILM NE FAISAIT VRAIMENT FIGURE D'IMMENSE ÉVÈNEMENT POUR LES AMATEURS DU SEPTIÈME ART. MAIS C'EST PARADOXALEMENT SOUVENT DANS CE GENRE DE CRUS QUI SEMBLENT MOINS PRESTIGIEUX QUE L'ON TROUVE SON BONHEUR, DE FAÇON PLUS INATTENDUE.

ET LE MOINS QUE L'ON PUISSE DIRE, C'EST QUE MON ANNÉE CINÉ A ÉTÉ VRAIMENT INTENSE. AVEC 90 SÉANCES POUR 86 FILMS DIFFÉRENTS VUS, JE N'AI VRAIMENT PAS EU LE TEMPS DE CHÔMER. JE NE SUIS PAS PASSÉ À CÔTÉ DE BEAUCOUP DE LONGS-MÉTRAGES QUI M'INTÉRESSAIENT VRAIMENT. J'AI VU DU BON ET DU MAUVAIS, DES CHOSES ÉMOUVANTES ET D'AUTRES PLUS ÉNERVANTES, J'AI FAIT DES DÉCOUVERTES ET EU DES CONFIRMATIONS, J'AI PLEURÉ ET RIGOLÉ, JE ME SUIS ENNUYÉ ET JE N'AI PAS VU LE TEMPS PASSER,...

MAIS SI JE NE DOIS RETENIR QU'UNE CHOSE DE CETTE ANNÉE, C'EST BIEN LE CHOC QU'A ÉTÉ POUR MOI DE VOIR THE TREE OF LIFE. JE N'AVAIS JAMAIS RESENTI QUELQUE CHOSE COMME ÇA LORS DU PREMIER VISIONNAGE DE CE FILM. UN CHOC VRAIMENT INCROYABLE ET INTENSE, OÙ JE SUIS PASSÉ PAR TOUTES LES ÉMOTIONS ET OÙ JE ME SUIS VRAIMENT RENDU COMPTE QUE, POUR MOI, LA BEAUTÉ DE L'IMAGE ÉTAIT AU-DESSUS DE TOUT. D'AUTRES LONGS-MÉTRAGES M'ONT BEAUCOUP PLU, DANS DES STYLES TRÈS DIFFÉRENTS. TOUT CELA A DONNÉ AU FINAL UNE BELLE ANNÉE.

LES PRÉVISIONS POUR 2012 SONT PLUTÔT BONNES AVEC NOTAMMENT CE FILM QUE TOUT LE MONDE ATTEND : THE DARK KNIGHT RISES, CONCLUSION D'UNE TRILOGIE ASSEZ MAJESTUEUSE SIGNÉE CHRISTOPHER NOLAN. MAIS D'AUTRES FILMS VIENDRONT SANS DOUTE ME SURPRENDRE ET C'EST TANT MIEUX CAR C'EST LÀ QUE SE TROUVE LE CHARME DU CINÉMA!

**VIVEMENT 2012, À L'ANNÉE PROCHAINE ET SURTOUT,
ALLEZ AU CINÉMA !**

Tim Fait Son Cinéma

WWW.TIMFAITSONCINEMA.FR
TIMFAITSONCINEMA@GMAIL.COM

SOMMAIRE

| | | | | | |
|---|-----------|---|------------|--|------------|
| ÉDITO | 2 | JUILLET | 56 | NOVEMBRE | 110 |
| SOMMAIRE | 3 | <i>PIRATES DES CARAÏBES : LA FONTAINE DE JOUVENCE PATER</i> | 57 | <i>L'EXERCICE DE L'ÉTAT CONTAGION TOUTES NOS ENVIES</i> | 111 |
| JANVIER | 4 | <i>HARRY POTTER ET LES RELIQUES DE LA MORT – PARTIE 2 UN AMOUR DE JEUNESSE</i> | 59 | <i>TIME OUT LES NEIGES DU KILIMANDJARO LA DÉLICATESSE L'ART D'AIMER</i> | 115 |
| <i>POUPOUPIDOU AU-DELÀ LE DISCOURS D'UN ROI</i> | 5 | | 61 | | 117 |
| | 8 | AOÛT | 62 | DÉCEMBRE | 124 |
| FÉVRIER | 10 | <i>CARS 2 SUPER 8 BAD TEACHER MELANCHOLIA LA PIEL QUE HABITO CAPTAIN AMERICA : FIRST AVENGER LES BIEN-AIMÉS THIS MUST BE THE PLACE LA GUERRE EST DÉCLARÉE</i> | 63 | <i>LES ADOPTÉS LE CHAT POTTÉ SHAME CARNAGE LES LYONNAIS MISSION : IMPOSSIBLE – PROTOCOLE FAN-TÔME DES VENTS CONTRAIRES 17 FILLES A DANGEROUS METHOD LE HAVRE</i> | 125 |
| <i>CARANCHO BLACK SWAN QUI A ENVIE D'ÊTRE AIMÉ ? TRUE GRIT SEX FRIENDS 127 HEURES</i> | 11 | | 65 | | 127 |
| | 13 | | 66 | | 128 |
| | 15 | | 67 | | 130 |
| | 17 | | 68 | | 131 |
| | 19 | | 69 | | |
| | 21 | | 69 | | |
| MARS | 23 | | 70 | | |
| | 24 | SEPTEMBRE | 72 | | |
| <i>NEVER LET ME GO FIGHTER UNE PURE AFFAIRE WINTER'S BONE L'AGENCE MA PART DU GÂTEAU REVENGE</i> | 25 | <i>UN JOUR TU SERAS MON FILS HABEMUS PAPAM CRAZY STUPID LOVE PRÉSUMÉ COUPABLE ET MAINTENANT, ON VA OÙ ? RESTLESS</i> | 73 | <i>LES ADOPTÉS LE CHAT POTTÉ SHAME CARNAGE LES LYONNAIS MISSION : IMPOSSIBLE – PROTOCOLE FAN-TÔME DES VENTS CONTRAIRES 17 FILLES A DANGEROUS METHOD LE HAVRE</i> | 139 |
| | 27 | | 75 | | 141 |
| | 28 | | | | 143 |
| | 29 | | | | 145 |
| | 30 | | | | |
| | 32 | | | | |
| AVRIL | 33 | <i>POLISSE L'APOLLONIDE - SOUVENIRS DE LA MAISON CLOSE</i> | 84 | RÉCAPITULATIF | 147 |
| <i>JE N'AI RIEN OUBLIÉ LA NOSTRA VITA LA PROIE SOURCE CODE TOMBOY LA BALLADE DE L'IMPOSSIBLE THOR</i> | 34 | | 75 | QUELQUES STATISTIQUES | 153 |
| | 35 | | | | |
| | 36 | | | | |
| | 37 | | | | |
| | 38 | | | | |
| | 39 | | | | |
| | 41 | | | | |
| MAI | 43 | OCTOBRE | 87 | | |
| | 43 | <i>LA NOUVELLE GUERRE DES BOUTONS LA GUERRE DES BOUTONS DRIVE UN HEUREUX ÉVÉNEMENT LA SOURCE DES FEMMES SEXE ENTRE AMIS L'ORDRE ET LA MORALE THE ARTIST LE SKYLAB INTOUCHABLES LA COULEUR DES SENTIMENTS LES MARCHES DU POUVOIR LES AVENTURES DE TINTIN : LE SECRET DE LA LICORNE</i> | 88 | <i>NOMBRES DE FILMS VUS PAR RÉSEAU NOMBRES DE FILMS VUS PAR CINÉMAS GRAPHIQUE DE L'ÉVOLUTION DES NOTES MOYENNES DES NOTES VUS PAR CINÉMAS</i> | 153 |
| <i>DE L'EAU POUR LES ÉLÉPHANTS MINUIT À PARIS THE TREE OF LIFE LE GAMIN AU VÉLO</i> | 44 | | 90 | | 154 |
| | 45 | | 91 | | |
| | 47 | | 92 | | |
| | 49 | | 93 | | |
| | | | 95 | | |
| | | | | | |
| | | | | | |
| JUIN | 50 | | 108 | BILAN | 156 |
| | 51 | | | <i>RÉCOMPENSES TOTALES RÉCOMPENSES FRANCE UN ... AU CINÉMA EN 2011 J'AI AIMÉ / JE N'AI PAS AIMÉ</i> | 156 |
| <i>LE COMPLEXE DU CASTOR VERY BAD TRIP 2 UNE SÉPARATION OMAR M'A TUER LE CHAT DU RABBIN</i> | 52 | | | | 157 |
| | 53 | | | | 158 |
| | 54 | | | | 159 |
| | 55 | | | | |

JANVIER



POUPOUPIDOU

Gérald Hustache-Mathieu

Date de sortie : **12-01-2011** Vu le : **13-01-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: COMÉDIE POLICIÈRE

HISTOIRE :

David Rousseau est un écrivain de polars à succès. Lorsqu'il doit se rendre à Mouthe (la ville la plus froide de France, vous savez...) pour une histoire de succession, une jeune starlette du coin est retrouvée morte. Il décide alors d'enquêter et d'écrire un nouveau roman.

CRITIQUE :

Pour commencer 2011, rien de tel qu'un film se passant uniquement dans notre belle région franc-comtoise. Elle est vue d'un angle assez particulier : celui de Mouthe, ville la plus froide de France, enneigée pendant tout le film. C'est aussi le retour au cinéma de Gérald Hustache-Mathieu et Sophie Quinton qui avaient déjà collaboré ensemble pour un film assez étrange, *Avril*, il y a quatre ou cinq ans. Là encore, on est clairement dans un long métrage assez particulier, du fait notamment d'un scénario original.

Tout le film repose en fait sur l'enquête que mène cet auteur à succès (Jean-Paul Rouve, égal à lui-même) sur cette petite célébrité locale, Candice Lecoeur, égérie du fromage local et de la météo de la chaîne régionale (Sophie Quinton, qu'on devrait revoir plus souvent sur les écrans). Il y a une alternance entre les recherches du romancier (aidé par un jeune gendarme désobéissant) et les passages de la vie de Candice. Tout cela est entrecoupé de plans de paysage assez longs. Cela donne un rythme assez particulier, pas forcément déplaisant, mais qui fait que le film s'endort un peu. Mais passé un premier quart d'heure plutôt délicat, on s'y fait finalement assez vite.

Et cela notamment parce que cette enquête est particulièrement cocasse et recèle quelques moments très drôles. Le personnage principal y croise une galerie de personnages secondaires très amusants (la gérante de l'hôtel, le chef de la gendarmerie locale). Le principe de base de toute l'enquête est complètement tiré par les cheveux, mais c'est aussi de là que vient une grande partie de l'originalité du film.

VERDICT :

Un film assez original, qui se laisse regarder mais qui est tout autant oubliable. Pas déshonorant mais il n'y a pas non plus de quoi sauter au plafond...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR : L'ORIGINALITÉ DU PROJET



AU-DELÀ

Clint Eastwood

Date de sortie : **19-01-2011** Vu le : **19-01-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: FILM CHORAL

HISTOIRE :

Un ouvrier américain (George) qui est un ancien médium, une journaliste française (Marie) passée tout près de la mort lors du tsunami et un petit anglais (Marcus) qui vient de perdre son frère jumeau : trois destins, rattachés par l'idée de la mort, et qui vont finir par se rencontrer.

CRITIQUE :

Honnêtement, cela faisait un long moment que ce film me faisait un peu peur et que j'appréhendais quelque peu de me retrouver dans la salle pour aller le voir. Les premières infos sur le projet, les premières photos, la bande annonce, ce que j'avais pu en lire ici et là : rien ne m'incitait à un optimisme farouche. Je sentais venir le traquenard et me dire que je n'allais pas aimer un film d'Eastwood n'était pas la perspective la plus réjouissante... Et alors ? Eh bien... C'est difficile à dire mais je n'ai pas « aimé » *Au-Delà*. Je n'ai pas détesté, pas trouvé ça vraiment nul mais c'est très décevant, surtout de la part du grand Clint... Je vais de suite m'en expliquer.

Le premier problème vient évidemment de ce qui me faisait le plus « peur » : le thème du film. Traiter de l'*Au-delà* peut être intéressant mais pas comme cela est présenté dans ce long-métrage. Même si le scénario fait tout pour montrer que cela peut passer pour être réel, il y a quelque chose dans la réalisation qui bloque complètement cela. Eastwood s'appuie trop sur un symbolisme un peu lourd et les scènes où les personnages voient les morts sont particulièrement ratées car, justement, déréalisées. En fait, globalement, il en rajoute vraiment alors qu'un tel sujet aurait pu être traité de façon beaucoup plus fine, en analysant plus la psychologie des personnages, notamment. Et ce qui est énervant, c'est que, ça, justement, c'est une des grandes spécialités d'Eastwood : aller sonder les personnages jusqu'au plus profond d'eux-mêmes. Mais là, de façon assez claire, il est dépassé par le sujet et le scénario et ne sait plus bien où donner de la tête. Le film finit donc par être une sorte de machine, trop bavarde (certaines scènes sont vraiment longues) et dénuée de tout soupçon d'émotion. Même la musique, composée par Eastwood lui-même, n'a rien de vraiment extraordinaire et ne permet pas à certaines scènes de réellement devenir des passages réussis. Le film est trop détaché d'une certaine réalité et d'un quotidien concret (qu'Eastwood adore pourtant mettre en scène) pour qu'il atteigne un degré supérieur. Le réalisateur s'attaque un peu à ses sujets favoris (la famille ou le religieux notamment) mais ne s'y attarde pas, alors qu'il y avait du potentiel (George et son frère, notamment, dont la relation n'est pas du tout assez creusée). On a vraiment l'impression qu'il réalise ce film comme s'il était dépassé par la grosse machine de son scénario qui doit filer vers une rencontre inéluctable entre les trois personnages centraux.

Car cette structure autour de trois personnages centraux, liés par une même thématique et qui vont finir par se rencontrer, est l'autre faiblesse principale de ce film. En effet, cela ne permet pas au réalisateur de se poser, d'étudier calmement un personnage : ça doit avancer et ça ne peut pas être autrement. Et comme Peter Morgan, le scénariste, ne possède pas la maestria d'un Guillermo Arriaga (*21 Grammes*) pour lier intimement et intelligemment les histoires et les temporalités, on tombe très vite dans le cliché du film choral un peu plan-plan : chacun ses dix minutes, à tour de rôle, jusqu'à qu'on se rencontre pour de bon. Heureusement, il n'y a là que trois histoires et cela offre un minimum de temps pour réellement entrer dedans. Mais on voudrait en savoir plus sur les parties anglaises et américaines, aller plus loin, creuser ces personnages. Ce sont les deux parties les plus réussies, notamment du fait du jeu d'acteur de Matt Damon et d'une réalisation plus intimiste du côté américain et du jeune McLaren ainsi qu'un jeu intéressant sur la couleur de l'image pour la partie anglaise. Par contre, toute la partie française est ratée dans les grandes largeurs. Je n'ai rien contre Cécile de France mais je ne la trouve pas

très bonne dans ce film. Elle paraît presque détachée. Il faut dire qu'elle tombe dans le segment du film le plus cliché (les affiches de pub, le discours sur Mitterrand, une vue sur la Tour Eiffel, une vue sur l'Arc de Triomphe) et le moins réaliste. De plus, on ne comprend pas la moitié de ce qui se dit dans tous les passages en France. On a presque l'impression qu'Eastwood, en travaillant en France, a pris le syndrome des films français dont le son est tellement mauvais qu'on est obligés de tendre l'oreille pour réussir à entendre quelques bribes de phrases.

Néanmoins, tout est-il à jeter dans ce film ? Non, principalement parce qu'Eastwood n'est pas un manche (ça, on le sait depuis longtemps). Au cours de plusieurs scènes, on reconnaît sa pate : « spéciales Eastwood »® pour la mort de Jason avec le travelling vertical au dessus de la scène ou pour les scènes dans l'appartement américain avec les travellings dans les couloirs. Il sait toujours parfaitement gérer la question des ombres et lumières (particulièrement vrai dans la partie américaine) et il orchestre certaines scènes de haut-vol. Retenons-en deux : toute l'ouverture du film sur le tsunami et le passage dans le métro londonien (je n'en dis pas plus). Deux séquences qui montrent qu'Eastwood sait encore placer sa caméra et gérer le rythme pour donner une vraie force à l'image. Mais cela reste trop rare dans ce film et c'est quand même dommage. Mais le sujet s'y prête-t-il vraiment ?

Un jour, dans une critique (*L'Echange*), je me demandais si Eastwood avait toujours des bons sujets ou s'il réussissait à les magnifier. Ce film apporte un bon début de réponse : Eastwood est très fort (ça, c'est sûr) mais avec un sujet et un scénario aussi bancals, il ne peut malheureusement pas faire grand-chose. Il a même tendance à s'enfoncer quelque peu dans la facilité et d'en rajouter. La question suivante est donc : pourquoi a-t-il choisi ce sujet ? Là, cela reste pour moi un mystère. Et puis, cela faisait au moins six ans qu'il restait sur du très haut-niveau en matière de réalisation et un raté est tout de même pardonnables. Espérons que son prochain film – sur J. Hoover, premier directeur du FBI, avec Leonardo DiCaprio – redonne un petit coup de fouet à un Eastwood qui semble s'enfoncer un peu dans une forme de facilité, après un *Invictus* qui faisait déjà perdre un peu de sa force au cinéma eastwoodien que j'apprécie tant.

VERDICT :

Une vraie déception. Le sujet dépasse complètement Eastwood qui se sent obligé de le rattraper en en faisant vraiment trop parfois. Dommage parce que, par séquences, il nous prouve qu'il n'a rien perdu de sa maestria.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

MATT DAMON



LE DISCOURS D'UN ROI

Tom Hooper

Date de sortie : **02-02-2011** Vu le : **25-01-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

Entre les deux guerres, Albert, le deuxième fils du Roi d'Angleterre, a un grave problème de bégaiement. Malgré de nombreuses consultations, il n'arrive pas à s'en sortir. Avant que son père meurt et que les circonstances le poussent vers le trône, il rencontre Lionel Logue, un « médecin » aux méthodes peu orthodoxes qui va l'aider à surmonter son handicap.

CRITIQUE :

Une semaine avant sa sortie, j'ai pu découvrir le film qui fait office de grand favori aux Oscars du cinéma (pas moins de 11 nominations, record de l'année). Et le moins que je puisse dire, c'est qu'il m'a vraiment plu et qu'il a quelques arguments à faire valoir dans différentes catégories de la plus prestigieuse des récompenses en matière de cinéma.

C'est un long métrage qui instille une petite musique plutôt intéressante (d'ailleurs, la musique, parlons-en rapidement : Alexandre Desplat aux commandes, toujours au top). Il y a des passages extrêmement drôles (certains dialogues entre le futur Roi et son médecin sont vraiment hilarants) mais, toujours dans une ambiance de gravité. Le sujet qui est traité n'est, lui, pas particulièrement amusant : comment un homme destiné aux plus hautes fonctions, peut combattre un problème plus qu'handicapant pour sa future fonction. Ainsi, la séquence d'ouverture (le premier discours d'Albert) est assez significative et montre bien les enjeux de tout le film. Il en est de même pour la scène où il raconte une histoire à ses deux filles : de façon presque innocente, toutes ses difficultés sont énoncées. Il y a une grande subtilité dans le scénario qui fait que l'on s'attache très vite à ce personnage. Tout cela sans que le thème principal du film ne soit pris à la légère.

Ainsi, c'est un film qu'il est assez dur de mettre dans une case. Et c'est là une de ses originalités et une des réussites du réalisateur. Celui-ci n'en fait jamais trop, il est très juste dans toutes ses prises de vue, avec quelques passages particulièrement intéressants. Un petit regret néanmoins, qui tient plus ici au scénario : l'aspect historique et le contexte dans lequel le Roi est arrivé au pouvoir sont, à mon goût, balayés de façon un peu trop rapide alors que c'est réellement intéressant (par rapport à la relation d'Albert et son frère, ou l'opinion qu'a le peuple anglais de ce nouveau Roi). Mais, il est vrai qu'en s'intéressant plus spécifiquement à l'homme qu'à la fonction qu'il occupe, ce scénario arrive à nous donner une autre vision, plus intimiste, de la couronne anglaise.

Ce qui est aussi particulièrement convaincant dans ce film, c'est ce qui découle du titre : *Le discours d'un Roi*. Tout est basé autour de la faculté du personnage principal à faire des discours. Et on s'attend tout au long du film à ce qu'il en fasse un d'importance. Finalement, tout mène à ce discours (scène impressionnante, magnifiquement filmée et montée, avec du Beethoven en fond) qui clôt le film de façon assez magistrale. Dans la structure, cela m'a rappelé le film *Le Concert*, qui, de la même façon, se termine sur une scène que le titre et, finalement, tout le film annonce dès le départ.

Et comment ne pas évoquer la performance époustouflante du duo d'acteurs principaux. Geoffrey Rush, dans un rôle complètement décalé, est excellent. Et que dire de Colin Firth, tout simplement impressionnant : ses façons de faire, son bégaiement, la mélancolie de son attitude à certains moments. Un rôle très compliqué car extrêmement subtil. Mais Colin Firth rend parfaitement toutes les facettes de ce personnage et il confirme qu'il est bien l'un des plus grands acteurs de sa génération. Un Oscar du meilleur acteur en puissance. Les autres rôles sont aussi parfaitement tenus, notamment par une Helena Bonham Carter très en forme.

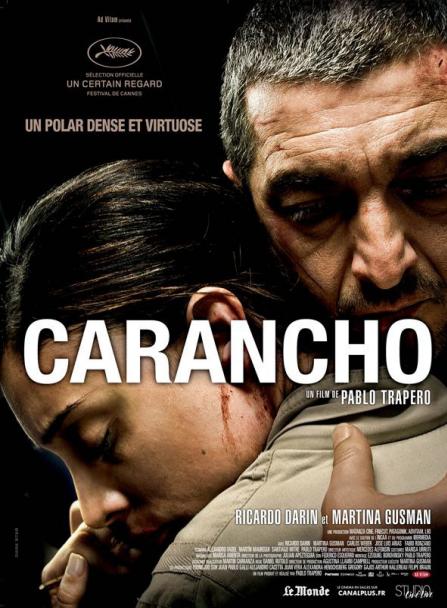
VERDICT :

Un film vraiment intéressant, porté par un Colin Firth exceptionnel et un Geoffrey Rush plus que convaincant.
Du bon cinéma.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :
COLIN FIRTH

FÉVRIER



CARANCHO

Pablo Trapero

Date de sortie : **02-02-2011** Vu le : **06-02-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: FILM POLICIER

HISTOIRE :

Lui est un avocat véreux qui embrouille les victimes d'accidents de la route pour le compte d'une sorte de mafia. Elle est urgentiste et est obligée de se droguer pour tenir dans un emploi du temps plus que rempli en gardes et à l'hôpital. Lorsqu'ils se rencontrent, ils ont un coup de foudre. Mais le danger n'est jamais bien loin.

CRITIQUE :

Le générique de début donne tout de suite le ton : une alternance d'images en noirs et blanc d'un accident de la route et des différents producteurs, coproducteurs et autres acteurs. Tout cela sur un tango moderne dont la partie rythmique claque presque comme un coup de pistolet. Pendant plus d'une heure et demie, ce style assez nerveux ne va pas nous lâcher. Et ce n'est pas pour nous déplaire...

Tout le film se passe dans une ambiance qui colle parfaitement aux deux personnages principaux : il fait le plus souvent noir, les pièces sont sombres, le sang est très présent. Tout cela est en rapport direct avec l'idée de mort qui n'est jamais bien loin. C'est même l'élément principal au cœur du film : c'est la mort qui est le centre de l'activité des deux personnages (Ricardo Darin, le Esposito de *Dans ses yeux*, très bon et Martina Gusman, plutôt convaincante) et qui les réunit. D'ailleurs, ces deux protagonistes sont très intéressants car ce sont ni des héros, ni des anti-héros. Tous deux sont dans un espèce d'entre-deux. Ainsi, il n'y a aucun manichéisme dans le traitement qui est fait de leur histoire. Ils ont tous deux des bons et des moins bons côtés, que le spectateur apprend à connaître et à comprendre.

Ce qui fait la force mais aussi la défaut majeur de ce film, c'est qu'il est toujours entre deux eaux. Je vais m'en expliquer. Le film oscille un peu toujours entre deux histoires : celle du personnage central masculin qui doit régler certaines affaires puisqu'il doit de l'argent à ses employeurs et l'histoire d'amour qu'il a avec la jeune urgentiste. Les deux histoires vont finir par se rejoindre mais pas forcément de la façon la plus claire possible. L'histoire d'amour semble prendre de plus en plus d'importance à partir du milieu du film (comme le montre la très longue (et magnifique d'ailleurs) séquence de la danse entre les deux personnages) et alors, l'affaire que doit régler l'avocat n'est là qu'en toile de fond et comme « problème » pour leur amour. Mais on ne comprend pas bien de quoi il en retourne réellement. D'ailleurs, c'est un problème assez global dans le film. Il y a un petit manque de clarté mais je suis persuadé qu'en Argentine, les gens sont plus habitués et comprennent comment fonctionnent ces arnaques à la petite semaine. J'ai assimilé les bases mais, dans la pratique, cela me semble assez obscur... Passons, ce n'est pas le plus important dans ce film !

Le réalisateur utilise un style assez particulier, fait de beaucoup de flous et d'un nombre très important de plans longs (voire très longs). Parfois, la caméra est plus frénétique. Sa réalisation constitue elle aussi un entre-deux assez intéressant qui ne permet pas de placer le film dans une case bien définie à l'avance. Pablo Trapero nous offre par moments des séquences réellement exceptionnelles comme ce plan séquence de trois à quatre minutes à l'hôpital : de l'entrée à la sortie du bâtiment en passant par la salle de réanimation, tout ça sans coupure (je me demande pourquoi dans les films argentins, il y a de si beaux plans séquences...). Même s'il y a quelques temps morts, c'est un film que l'on peut qualifier de nerveux et plutôt bien (voire très bien) mis en scène. Les dix dernières minutes sont vraiment éblouissantes (pleines de rythmes et de suspense). Même si on se doute un peu de ce qui va se passer, la fin est vraiment bien amenée et nous laisse abasourdi, un peu groggy par tant de virtuosité.

VERDICT :

Un bon film qui marie thriller et histoire d'amour, ce qui fait sa force mais ce qui lui fait perdre aussi un peu de sa clarté. A voir.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

QUELQUES PLANS VRAIMENT EXCEPTIONNELS



BLACK SWAN

Darren Aronofsky

Date de sortie : 09-02-2011 Vu le : 07-02-2011

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: THRILLER PSYCHOLOGIQUE

HISTOIRE :

Nina est ballerine dans la troupe de l'opéra de New York. Lorsqu'elle est choisie pour devenir la nouvelle danseuse phare pour une nouvelle interprétation du *Lac des Cygnes*, c'est un rêve qui se réalise. Mais la pression et l'arrivée d'une possible concurrente vont peu à peu lui faire découvrir sa face sombre et perdre ses moyens.

CRITIQUE :

Avec Darren Aronofsky, c'est un peu toujours tout ou rien... Alors que *The Fountain* était vraiment un des films les plus grotesques de ces dernières années, *The Wrestler* était d'une sobriété telle que c'en était presque étonnant. Mais c'était une vraie réussite. Là, pour ce *Black Swan*, le réalisateur arrive à nous faire le coup du deux en un : ou comment partir d'un sujet plutôt intéressant et réussir, dans le même film, à faire cohabiter des moments extrêmement réussis et d'autres à la limite du pathétique. Tour de force assez « extraordinaire » qui me laisse quelque peu perplexe...

L'histoire de cette ballerine qui, peu à peu, se décompose et sombre dans une folie de plus en plus prononcée est clairement un bon sujet de départ. C'est la relation de celle-ci aux autres et ce qu'elle en ressent qui va peu à peu la pousser dans ses derniers retranchements. Selon moi, le rapport avec sa mère n'est pas assez traité alors qu'il est vraiment intéressant (pourquoi la mère couve autant sa fille ? pourquoi celle-ci ne s'est pas « échappée » de cette emprise ?). C'est bien sûr une des composantes de son changement mais il n'est pas creusé suffisamment. Ce sont surtout deux relations particulières qui vont, peu à peu, la faire sombrer. Passons sur celle avec le directeur de la troupe, intéressante mais plus banale, pour nous attarder plus longtemps sur celle avec celle qu'elle voit comme sa nouvelle concurrente. Tout le début de cette relation se fait par des non-dits, des regards et aucune discussion. Mais on sent très vite qu'il se passe quelque chose. Cette nouvelle ballerine apparaît de fait comme une sorte de « double maléfique » de Nina, celle qu'elle n'est pas, du fait de sa trop grande recherche de la perfection. Cette différence est notamment marquée au niveau du rapport de chaque personnage au sexe et va culminer dans une scène torride (dont on découvre un très court extrait dans la bande annonce). D'ailleurs, dans les deux relations, le caractère sensuel et sexuel est clairement exprimé, apparaît de façon central et c'est cet aspect qui provoque en partie la déchéance du personnage principal. Le film apparaît ainsi principalement comme une sorte de thriller psychologique et le réalisateur s'y emploie bien pour faire monter une tension tout le long du film mais aussi dans les scènes elles-mêmes. Ce n'est pas toujours des plus naturels mais ce n'est pas dénué d'intérêt.

Plus le film avance, plus il devient « intéressant » dans l'analyse d'une folie d'avantage présente chez le personnage : comment tous les événements qu'elle voit ou qu'elle croit percevoir remettent en cause toute sa pensée et sa façon de vivre et comment elle sombre peu à peu, ne pouvant plus vraiment se contrôler. Dans toute la première moitié du film, on reste dans une réalisation très posée (d'ailleurs, beaucoup de plans de dos m'ont fait penser au *Wrestler* dans cette volonté de coller au plus près du personnage, dans un style presque documentaire). Il n'y a que quelques passages, un peu plus discutables mais stylistiquement intéressants, qui montrent les premiers signes d'une fragilité psychologique. Mais, et c'est là le principal problème de ce long métrage, le réalisateur ne peut pas s'empêcher d'en faire toujours plus en allant vers un symbolisme de plus en plus lourd. Cela donne un nombre de plus en plus important de séquences très peu digestes (musique trop présente, image de plus en plus moche). Bien sûr, on me répondra que la réalisation accompagne complètement la descente aux enfers du personnage mais c'est trop, beaucoup trop. Ca en devient trop grotesque et risible à certains moments et c'est dommage.

Pourtant, Aronofsky est capable de nous offrir de grandes scènes. C'est le cas notamment de toute la scène d'ouverture : une danse parfaitement filmée où le rythme de la musique, des pas, et des caméras est parfaitement lié. Et que dire de la séquence en boîte de nuit qui est visuellement absolument ébouriffante. Mais, le problème est qu'il est capable de nous gâcher cela cinq minutes plus tard en nous servant une séquence horrible. Que c'est énervant ! La musique a d'ailleurs un rôle non négligeable dans ce côté paradoxal du film. A la base, elle est plutôt bien vue, dans une sorte de continuité ou de ré-interprétation de l'œuvre de Tchaïkovski, mais lorsque tout s'emballe, elle devient trop forte, prend trop de place et recouvre tout sous son omniprésence. Toujours ce problème de dosage qui rend ce film si inégal.

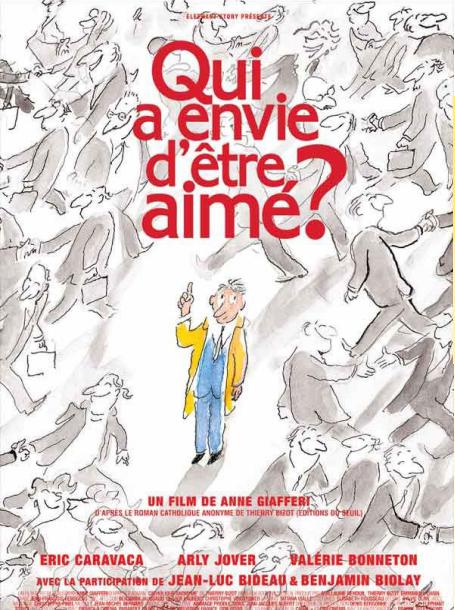
Par contre, il y'en a une qui n'est pas inégale et qui ne dose rien du tout, c'est Natalie Portman. On peut même le dire, l'Oscar de la meilleure actrice ne devrait pas lui échapper. Elle signe une performance ahurissante, en rendant parfaitement la fragilité de son personnage mais aussi la chute qu'elle n'arrive pas à endiguer. On peut se demander si elle a beaucoup été doublée pour les scènes de danse car, dans de nombreux cas, un doublage semble techniquement très compliqué. Je pense qu'elle danse elle-même dans une grande majorité des scènes et c'est déjà une performance en soi. Elle est bien sûr l'élément clé du film et une de ses grandes forces mais elle ne l'écrase pas, notamment du fait du jeu de Mila Kunis, qui, dans le rôle du « double maléfique » rend une copie très intéressante, dans un rôle pas forcément si évident car assez trouble.

VERDICT :

Virtuose à certains moments et désolant à d'autres, à la fois emballant et terriblement énervant : un film qui cultive un goût du paradoxe. Cela reste tout de même assez marquant, notamment pour la performance épous-touflante de Natalie Portman.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR : NATALIE PORTMAN



QUI A ENVIE D'ÊTRE AIMÉ ?

Anne Giafferi

Date de sortie : **09-02-2011** Vu le : **15-02-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Antoine a quarante ans, une femme, deux enfants, une belle place d'avocat et des problèmes avec son frère et son père. Lorsqu'il « rencontre » la foi un peu par hasard, cela bouscule ses certitudes et remet en cause son existence.

CRITIQUE :

Après avoir vu *Black Swan* la semaine dernière, je passe à tout à fait autre chose : un film français tout ce qu'il y a de plus stéréotypé (j'y reviendrai). Si le film d'Aronofsky était particulièrement agaçant pour un grand nombre de raisons, il avait le mérite d'avoir une vraie (trop vraie ?) ambition. Pour ce *Qui a envie d'être aimé ?*, on a l'impression que c'est tout le contraire. Et c'est vraiment dommage...

Le sujet de base est plutôt intéressant : comment quelqu'un qui n'a pas du tout d'attaches religieuses peut, tout d'un coup, en venir à suivre des cours de catéchèse. Mais le problème, c'est qu'il n'est pas traité de la meilleure des façons. Si son évolution extérieure est plutôt pas mal montrée (il fait tout pour ne pas le montrer, en essayant de ne pas changer sa vie), c'est son bouleversement intérieur qui reste beaucoup trop peu exploré. On reste à distance de ce personnage dont on ne nous donne pas à voir le changement. On a un peu l'impression de toujours tourner autour du pot sans vraiment attaquer la question principale. L'autre problème est que tout est un peu souligné au marqueur par la réalisatrice : musique, gros plans, ellipses : tout est fait pour qu'il n'y ait pas vraiment de surprises pour le spectateur. On sait globalement ce qui va se passer dans les cinq minutes suivantes car le scénario manque de finesse. Et il y a un trop grand nombre de lenteurs inutiles, comme si le film s'étirait alors que certains points ne sont pas vraiment approfondis. Par contre, la fin est plutôt réussie et clôt bien le film.

Pourquoi avoir utilisé le terme de « stéréotypé » un peu plus haut ? Car il y a dans ce film tout ce qui est agaçant dans la plupart des films français sans grande ambition. D'abord, on a l'impression que tout le monde fait tout le temps la gueule (le personnage principal particulièrement). Ensuite, il y a cette volonté de faire une « comédie dramatique » avec des passages un peu artificiels pour faire rire tout d'un coup, sans que ce soit particulièrement bien amené. Et puis, cette volonté horripilante d'empiler les histoires et les problèmes, comme si le sujet de départ ne suffisait pas à faire un film assez dense (là, c'est une histoire de famille qui, finalement, n'apporte pas grand-chose). Le sujet était ici assez complexe et assez profond pour ne pas s'éparpiller comme cela. La seule piste qui me semblait intéressante, celle du rapport à ses enfants par rapport à la relation qu'il a avec son père, n'est pas assez exploitée.

Au niveau des acteurs, Eric Caravaca fait plutôt bien son job et Valérie Bonneton est égale à elle-même, c'est-à-dire excellente dans un second rôle, il est vrai, plutôt sympathique à la base. Enfin, une dernière petite remarque : la réalisatrice et l'auteur du livre dont est tiré le film sont les deux créateurs de la série *Fais pas ci, fais pas ça*. Ce qui explique des acteurs et des décors que j'ai reconnu au cours du film. Cela m'amène à un petit conseil : si vous avez deux heures où vous ne savez (vraiment) pas quoi faire, regardez plutôt trois épisodes de cette excellent série... Je me rends compte que j'ai été un peu méchant dans cette critique alors qu'au fond, ce film ne m'a pas dérangé. Et c'est peut-être même le plus grave, ce long métrage ne m'a rien fait du tout...

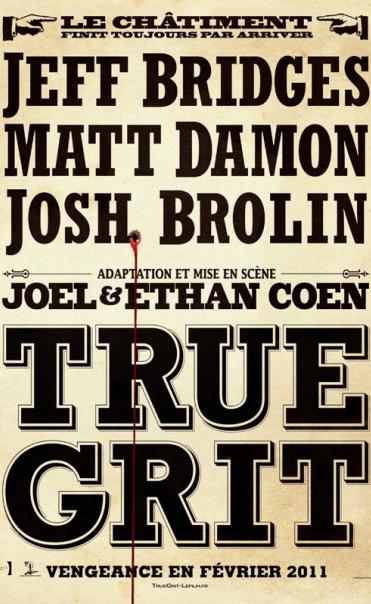
VERDICT :

Un film qui traite d'un sujet plutôt intéressant mais qui ne s'en sert pas bien et ne l'approfondit pas. Pourquoi pas ? Mais on peut tout à fait s'en passer.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

LES QUELQUES APPARITIONS DE VALÉRIE BONNETON



TRUE GRIT

Ethan et Joël Coen

Date de sortie : **23-02-2011** Vu le : **17-02-2011**

Au cinéma : PATHÉ BELLECOUR (LYON)

Genre: WESTERN

HISTOIRE :

Mattie Ross a 14 ans quand son père se fait assassiner. Elle décide de prendre les choses en main pour retrouver le meurtrier. Elle fait ainsi appel à un officier de la loi violent, borgne et alcoolique. Celui-ci accepte contre monnaie sonnante et trébuchante. Mais cette recherche ne sera pas de tout repos...

CRITIQUE :

Sur les frères Coen, j'ai toujours un avis très partagé. Je n'ai vu que deux de leurs films au cinéma et si *No country for old men* m'avait vraiment enchanté, *A serious man* m'avait (littéralement) endormi. D'autres films vus en DVD n'ont pas réussi à me donner un avis définitif sur ces réalisateurs un peu à part dans le monde du cinéma. *True Grit* va-t-il m'aider à me faire une opinion ? Sans doute car ce film est un immense moment de cinéma.

Dès la scène d'ouverture, on sent que ça va être très fort : une voix-off féminine et un travelling avant de moins en moins flou pour en arriver à une image « superbe » du père assassiné (entre ombre et lumière, avec la neige par-dessus...). C'est d'entrée de jeu du très grand art. La qualité de l'image ne va d'ailleurs pas nous quitter pendant toute la durée du film. Un très grand nombre de séquences sont visuellement éblouissantes (toutes les vues des grands espaces avec les ombres qui se découpent) et même un passage qui peut paraître un peu « creux » devient exceptionnel grâce à cette beauté visuelle. C'est notamment le cas de cette chevauchée à travers la forêt au milieu du film : des images magnifiques qui se succèdent en fondu-enchaîné et c'est vraiment très fort. De plus, la musique est absolument géniale et se fond parfaitement dans l'image. Tout ce qui fait un film (du montage à la photographie en passant par le son) est parfaitement maîtrisé. Rien n'est à jeter.

Ce que prouve aussi ce film, c'est que les frères Coen possèdent bien une vraie maestria de la mise en scène : le rythme est parfaitement géré, ils savent faire monter la tension quand il le faut, alterner scènes légères et scènes plus graves. Ainsi, on ne s'ennuie jamais pendant deux heures. Il faut dire que le scénario est particulièrement bon. Et c'est encore une autre facette des frères Coen puisque ce sont eux qui ont fait l'adaptation du roman. Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'hésite pas à mettre de l'humour. Ainsi, on rigole très souvent : que ce soit du comique de situation, de répétition, de dialogues ou tout simplement pour les mimiques des personnages (nous reviendrons sur le casting, une des clés de la réussite du film). C'est souvent un humour noir, un peu grinçant et décapant mais toujours drôle. Il n'est pas rare que dans une même scène, on rit alors que la situation ne devrait pas y prêter. Et c'est une des grandes forces des réalisateurs de rendre cela possible et naturel. Mais là où les Coen Brothers sont sans doute les plus forts, c'est pour les scènes de dialogues. Il y en a des réellement ahurissantes (notamment dans tout ce qui est affaire de négociations ou le procès au début) : elles sont loin d'être courtes mais la qualité de l'écriture mêlée à une mise en scène parfaitement adaptée les rendent tout à fait digestes. Et c'est un vrai tour de force

Mais pour que les qualités des frères Coen ressortent, il fallait que le casting soit au diapason. Et c'est clairement le cas. Jeff Bridges est génial dans ce rôle d'un justicier un peu en dehors des clous : l'air débonnaire lui convient tout à fait. Matt Damon est, comme toujours, très bon. Et les seconds rôles (Josh Brolin ou Barry Pepper, quand même) assurent comme il faut. Mais ce film révèle surtout une future grande : Hailee Steinfeld, 14 ans. Elle est réellement épataante pour ce qui n'est pas du tout un « second rôle » (c'est dans cette catégorie qu'elle est nominée aux Oscars...) mais bien le rôle clé de tout le film. Elle rend avec brio l'assurance de façade de son personnage et ses moments de fragilité. Il y a de grandes chances qu'on la revoit dans les années à venir.

Après deux heures de grande qualité, le film se clôt comme il avait commencé : par une voix-off et une image magnifique. Un début et une conclusion splendide et pas grand-chose à redire entre-temps : on n'est quand même pas loin du chef d'œuvre...

VERDICT :

Le premier (très) grand film de 2011. Exceptionnel de bout en bout dans la réalisation et porté par un casting tout simplement énorme.

NOTE : 18

COUP DE CŒUR :

LA DIRECTION D'ACTEURS EN GÉNÉRAL



SEX FRIENDS

Ivan Reitman

Date de sortie : **16-02-2011** Vu le : **19-02-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: COMÉDIE ROMANTIQUE

HISTOIRE :

Adam est un peu désillusionné sur l'amour (il faut dire que son père lui a piqué son ex...). Emma, interne en médecine, n'a ni le temps ni l'envie de se consacrer à une histoire d'amour. Le deal est simple : ils seront uniquement partenaires sexuels. Mais un tel arrangement peut-il durer longtemps ?

CRITIQUE :

Comment faire la critique d'un film dont on sait tout ce qui va se passer avant même d'aller dans la salle de cinéma ? Question assez complexe mais qui en appelle une autre : pourquoi aller voir un film dont on connaît tout rien qu'en regardant l'affiche ? Il y a plusieurs éléments : d'abord, il y a trois films qui sortent sur (quasiment) le même sujet en un an en France (*Love et autres drogues* et bientôt *Sexe entre amis*) et il faut bien en voir un. En plus, on sait qu'Ashton Kutcher risque d'être bon dans ce rôle puisqu'il fait uniquement ce genre de rôle au cinéma... Enfin, voir Natalie Portman dans un film un peu à contre-courant de ce qu'elle fait d'habitude est une occasion de la voir dans un autre contexte... Bref, trêves de justifications, j'y suis allé...

Comme attendu, le scénario ne réserve aucune surprise : on sait dix ou quinze minutes à l'avance tout ce qui va se passer : tout est balisé, annoncé, fléché. A ce niveau-là, c'est un vrai travail d'expert. Le lien enterrement-mariage (je n'en dis pas plus) est particulièrement lourd et symbolique, mais bon, soyons honnête, on en attendait pas d'avantage. Ce qui est un peu embêtant, c'est que le début est assez pêchu et intéressant mais que, très vite, on a l'impression que le film a peur de se perdre dans des recoins trop lointains de sa cible d'origine. Car si ce film emprunte tous les codes de la comédie romantique, il parle de l'amour (et surtout du sexe) d'une façon bien plus moderne : l'homme et la femme clairement objets du désir et uniquement bons à procurer le plaisir physique. Pourquoi ne pas assumer complètement cette vision (sans doute relativement répandue aujourd'hui) et revenir, en cours de film, à quelque chose de bien plus conventionnel ? C'est dommage car on peut avoir le sentiment de passer à côté de quelque chose qu'on ne connaît pas (ou mal) pour repartir sur des sentiers battus et rebattus. Et, à partir de là, ça déroule tranquillement une histoire faite de faux rebondissements qui permettent aux personnages de se « trouver » vraiment.

Il y a quand même quelques petites trouvailles comme cette scène (dommage, elle est en partie dans la bande annonce) où Adam se réveille nu dans le salon d'une colocation et que tous les colocataires lui font croire chacun leur tour qu'il a couché avec eux. C'est plutôt drôle et bien trouvé. Certaines répliques, prises au milieu de la masse de dialogues, valent le détour (notamment celle sur la Prius). Au niveau des acteurs, Ashton Kutcher assure gentiment un rôle qu'il commence à connaître parfaitement et Natalie Portman semble un peu en décompression post-*Black Swan* (en même temps, on comprend qu'elle ait voulu se détendre un peu après un an de travail acharné sur ce film) et assure tranquillement sa partition, sans en rajouter mais sans faire une grande performance non plus (en même temps, est-ce possible ?). Les seconds rôles, comme dans tous ces genres de film sont caricaturaux et donc, parfois drôles, parfois moins... Bref... Le film, en lui-même, n'est donc pas à jeter. Il est juste à ranger au milieu d'une myriade d'autres du même genre alors que certains passages auraient pu nous donner l'impression de vouloir dévier un peu d'une trajectoire pré définie pour aller vers quelque chose de moins consensuel et de moins conventionnel. Et c'est un peu dommage.

VERDICT :

Pas méchant mais insignifiant. Si vous aimez vraiment beaucoup les comédies romantiques, je pense que c'est pour vous. Mais il n'y a quand même pas grand-chose à en tirer.

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

QUELQUES RÉPLIQUES BIEN SENTIES

127 HEURES

Danny Boyle

Date de sortie : **23-02-2011** Vu le : **24-02-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

C'est celle vraie d'Aron Ralston, un aventurier qui, en 2003, resta bloqué plus de cinq jours dans un canyon, le bras bloqué par une pierre. Pour en sortir vivant, il dut commettre l'impensable...

CRITIQUE :

Après le triomphe de *Slumdog Millionaire*, Danny Boyle a décidé de passer à tout autre chose : une histoire vraie, bien plus tragique et impliquant beaucoup moins de monde (là, on ne voit presque qu'un seul personnage durant l'heure et demie). Pour autant, il ne quitte pas son style flamboyant qui fonctionnait si bien dans son film précédent, aussi parce que l'ambiance et le sujet s'y prêtaient. Là, c'est très différent mais le résultat est-il le même ? La réponse est plus mitigée...

Dans une situation comme celle-ci, et avec une histoire aussi forte (qui plus est, une histoire vraie), un réalisateur a deux solutions. Soit il choisit de rester dans le corps du personnage, soit il va dans son esprit. On peut ici établir une petite comparaison avec *Buried*, autre film dont le pitch ressemble (un peu) à celui de *127 heures*. Le premier penchait clairement le corps, dans un choix qui s'avérait autant formel (comment faire techniquement durer un film de 90 minutes dans un cercueil ?) que scénaristique. Danny Boyle, lui, choisit de façon évidente la deuxième solution. Dès le début, c'est très clair, notamment avec un long travelling arrière qui nous fait passer de l'endroit où est bloqué Aron Ralston à une vue panoramique qui nous montre l'immensité du canyon.

De fait, d'entrée de jeu, Danny Boyle prend le parti de ne pas rester bloqué avec Aron Ralston au fond de la crevasse, puisqu'on s'échappe assez souvent (dans ses rêves, ses souvenirs, ses fantasmes). Tout cela donne à Danny Boyle l'occasion de déployer toute sa science des séquences clipesques (grosse musique, image très saccadée, split screen très présent). Pour cela, le réalisateur est plutôt doué mais le problème, c'est que c'est parfois un peu *too much*. On a un peu l'impression qu'il fait tout pour s'échapper d'une histoire très intime qui lui fait un peu « peur ». Car c'est là que se situe selon moi la grosse ambiguïté du film.

Si Danny Boyle choisit de rentrer dans l'esprit d'Aron Ralston, le cheminement interne de celui-ci n'est presque pas montré. On ne sent pas vraiment ce qui a pu passer dans l'esprit d'un homme confronté à une situation plus qu'extrême. Le découragement, la résignation, l'espoir,... sont autant de sentiments qu'a du traverser au cours de ces cinq jours Aron Ralston. Et finalement, en s'échappant toujours, Danny Boyle perd un peu de la force principale de cette histoire : comment un homme seul et dans une situation désespérée peut en arriver à commettre ce qui semble complètement impensable ? Qu'est-ce qui le pousse à faire cela ? (d'ailleurs, pour les âmes un peu sensibles, la scène clé du film est assez difficile, même si très bien réalisée) C'est vraiment dommage qu'il manque toute cette dimension car c'est, selon moi, ce qui fait l'essence même de cette histoire, même si ce n'est sans doute pas le plus facile à montrer au cinéma.

Mais bon, globalement, la réalisation tient plutôt la route, avec quelques trouvailles et les défauts cité plus haut d'un style de Danny Boyle qui ne correspond pas forcément à cette histoire. Enfin, il faut saluer l'énorme performance de James Franco (le faux interview est un vrai régal) qui donne vraiment vie à son personnage. Il est un peu dommage que Danny Boyle n'ait pas plus insisté sur son cheminement intérieur, car les rares moments où c'est un peu fait, on voit que l'acteur principal est tout à fait capable de rendre tous les sentiments qui passent par la tête de son personnage.

VERDICT :

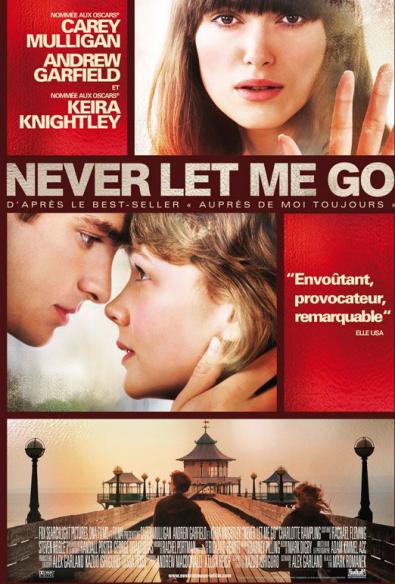
A partir d'une histoire très forte, Danny Boyle a parfois tendance à un peu trop en faire. Néanmoins, il réussit à garder l'émotion et la puissance du récit, notamment grâce à une grande performance de James Franco.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

JAMES FRANCO

MARS



NEVER LET ME GO

Mark Romanek

Date de sortie : **02-03-2011** Vu le : **02-03-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Trois enfants sont amis dans une école où tout semble fait pour leur bien-être et leur bonheur. Mais, en grandissant, ils vont comprendre peu à peu leur rôle dans la société, vont se quitter, se retrouver et s'aimer...

CRITIQUE :

Ce film procure dès les premières minutes une drôle de sensation : celle d'être dans un monde qui a tous les aspects de notre monde réel mais qui n'en est pas tout à fait un. Et de fait, toute l'histoire se déroule autour de jeunes gens produits d'une ignoble machinerie institutionnelle (et fictive, bien sûr). La première partie du film (l'enfance dans cette école spéciale) nous met déjà dans cette ambiance où le monde est presque déréalisé. D'ailleurs, quand les personnages se retrouvent dans le « vrai » monde, on sent bien qu'ils sont complètement perdus, loin de leurs repères habituels, alors qu'ils vivent dans un univers matériel parfaitement semblable mais dans une forme de prison intellectuelle.

Ce qui est assez impressionnant et particulièrement bien montré dans ce film, c'est la résignation de ces jeunes gens face à un destin qui ne peut être que tragique. Il y a un grand nombre de scènes où on les voit tous les trois ensemble et où on pense qu'ils vont vraiment prendre conscience de ce qui se passe, de l'injustice de leur existence. Mais cela ne se passe jamais réellement et ils continuent leur existence, avec un voile de tristesse mais jamais de révolte. C'est cela qui donne sa réelle force au film.

Tout se passe dans des paysages magnifiques et pour le rendre au mieux, le travail sur l'image est vraiment important puisque celle-ci est le plus souvent vraiment belle (notamment les scènes sur la côte anglaise). On a toujours l'impression qu'il y a un filtre par dessus qui lui donne un ton et une intensité vraiment étonnante. Cela renforce vraiment l'impression décrite précédemment : c'est ce filtre qui met un léger voile sur un monde un peu déréalisé. Avec une musique qui convient parfaitement derrière, cela rend très bien et colle parfaitement au thème du film et à la mélancolie qui l'habite.

Au niveau des acteurs, sur les trois principaux, j'en retiendrais deux (Keira Knightley fait son boulot, sans plus) : Andrew Garfield et surtout Carey Mulligan. Ce sont sans doute les deux futures stars du cinéma de demain. Les deux réussissent à avoir une vraie intensité en ne disant rien ou presque. C'est là que l'on reconnaît les grands. C'est particulièrement le cas pour Carey Mulligan qui, après sa prestation exceptionnelle dans *Une Education* prouve qu'elle est bien une très grande actrice. Elle réussit à rendre parfaitement la mélancolie et la résignation de son personnage.

VERDICT :

Il ya quelque chose de fort qui se dégage de ce film : une mélancolie voire une vraie tristesse qui traverse un film souvent magnifié par une très belle image et une actrice qui continue de m'épater : Carey Mulligan. Un film qui marque.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :
CAREY MULLIGAN



FIGHTER

David O. Russell

Date de sortie : **09-03-2011** Vu le : **04-03-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Micky est un boxeur doué mais qui végète un peu, du fait de la trop grande proximité d'une famille qui ne lui donne pas forcément toutes les garanties. Il y a aussi son frère, ancien champion, toxicomane et entraîneur. Mais quand l'occasion de devenir champion du monde va se présenter, va-t-il réussir à la saisir ?

CRITIQUE :

Pourquoi le cinéma et particulièrement hollywoodien s'intéresse tant à la boxe ? C'est une question qu'il est intéressant de se poser tant le nombre de films sur ce sport est important. Sans doute pour le côté « ultime » de cette discipline : un contre un sans autre chose que des gants. Mais aussi parce qu'il est souvent la source d'histoires assez extraordinaires. D'ailleurs, ce sport est souvent le prétexte au développement de quelque chose de plus profond. C'est encore le cas pour *Fighter*, et le moins que l'on puisse dire, c'est que c'est très réussi.

Ici, tout part d'une histoire vraie : celle de deux frères dans la banlieue déshéritée de Boston, reliés par la boxe mais qui ne connaissent pas le même destin. Si le plus grand frère était sans doute plus doué, il ne possède pas la volonté du travail. Par contre, il essaie d'aider son petit frère, comme il le peut, mais avec toutes ses faiblesses (il est accroc au crack). La dimension familiale est donc particulièrement importante dans tout le film. D'ailleurs, toutes les questions autour de la boxe sont gérées dans une sorte de conseil de famille élargi (toutes les sœurs et cousines : drôle et consternant à la fois) chapeauté par une mère qui veut tout diriger même si elle n'a pas les épaules assez solides. C'est dans cet univers un peu étrange qu'évolue Micky.

Lui comprend peu à peu que cela ne peut plus durer comme cela, aidé en ce sens par sa nouvelle petite amie. Mais se détacher de sa famille qui a toujours été présente à ses côtés (même pas forcément en bien) est très dur et c'est ce tiraillement qui fait tout le film. Cela culmine dans le combat essentiel qu'il mène alors qu'il ne s'entraîne plus avec son frère. On voit, en parallèle, les réactions de sa famille (je n'en dis pas plus). C'est une séquence absolument épataante, pleine de force, de sensibilité et de beauté. La rédemption est aussi l'autre thème qui traverse tout le long film et notamment celle du grand frère.

C'est un long métrage souvent nerveux et fiévreux, qui fait la part belle à des scènes magnifiques mais aussi aux combats de boxe (forcément). Ceux-ci sont très réussis (pourtant, Dieu sait si je n'aime pas ce sport). On a vraiment l'impression d'y être et, c'est sans doute un peu bête à dire comme cela mais « ça fait vrai ». On ne s'ennuie jamais et on est toujours porté par un scénario qui, s'il semble cousu de fil blanc, réserve tout de même quelques surprises et sait ne pas tomber dans une caricature trop grande. Le lien entre le début et la fin est à la fois amusant et intéressant : il permet de bien mettre toute cette histoire en perspective.

Mais pour que ce genre de film soit une réussite, il faut aussi des acteurs à la hauteur. Et là, le moins que l'on puisse dire, c'est que c'est le cas. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien si le film a eu trois nominations pour Meilleur Second Rôle aux Oscars. Tous jouent parfaitement leur partition (Amy Adams et Melissa Leo en tête) mais s'il ne faut retenir qu'une seule chose, c'est la prestation tout simplement hallucinante de Christian Bale. C'est rare les films où un acteur « bouffe » littéralement l'écran comme lui. Lorsqu'une scène où il se trouve se déroule, on a vraiment l'impression de ne voir que lui. Ses attitudes, sa voix, ses têtes : tout est maîtrisé et parfait. C'est pour moi un des plus grands numéros d'acteurs de ce que j'ai pu voir au cinéma (sans compter qu'il a quand même perdu 20 kilos pour le rôle...). C'est vraiment très fort et rien que pour voir ça, il faut aller voir le film. Tout cela confirme en tout cas qu'il y avait bien du très lourd cette année aux Oscars pour la catégorie des meilleurs films.

VERDICT :

Un film qui n'est pas loin de nous mettre KO. Porté par un casting génial et surtout un Christian Bale monumental, *Fighter* est un vrai bon film nerveux et efficace.

NOTE : 17

COUP DE CŒUR :

CHRISTIAN BALE ET LA DIRECTION D'ACTEURS EN GÉNÉRAL



UNE PURE AFFAIRE

Alexandre Coffre

Date de sortie : **02-03-2011** Vu le : **05-03-2011**

Au cinéma : UGC PART-DIEU (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Un homme à la vie sans histoires trouve par hasard le soir de Noël un sac rempli de cocaïne. Il voit là un moyen fabuleux de changer une vie un peu ratée. Mais les problèmes ne vont pas tarder à arriver...

CRITIQUE :

L'idée de départ de ce film, même si elle n'est pas forcément originale (voir notamment la série *Breaking Bad* que je regarderai enfin, quand j'en trouverai le temps), a le mérite de poser une vraie histoire, un vrai enjeu et on sait au moins dans quelle direction on va aller. Les rebondissements ne sont pas très nombreux et pas forcément originaux mais l'ensemble se tient correctement. Comment un tel film peut ne pas s'enfoncer dans une sorte de ronronnement qui le rendrait pas forcément attrayant ? Parce qu'il y a plusieurs raisons qui font de ce film une bonne surprise.

Les acteurs ont d'abord une part importante dans la réussite de cette comédie. Ce sont deux comédiens particulièrement sous-estimés en France. Il y a déjà François Damiens, encore trop souvent habitué aux seconds rôles du « belge de service » mais qui prouve ici qu'il a une vraie palette de jeu, bien plus que l'humour (il faut le dire hilarant) auquel on le réduit souvent. Il rend parfaitement toutes les évolutions de son personnage, et cela uniquement dans l'attitude. Sa femme dans le film est jouée par Pascale Arbillot, qui est une actrice bien trop rare au cinéma et qu'on ne voit pas forcément dans les meilleurs films. C'est pourtant une comédienne de grand talent, très subtile dans son jeu. Ce film pourrait donc servir de « publicité » pour ces deux acteurs, et c'est déjà pas mal du tout.

Mais c'est surtout la subtilité de la réalisation qui est particulièrement remarquable dans ce film. En 10 minutes, il montre la vie pas forcément folichonne de ce couple typique de la classe moyenne. Après la découverte du sac, c'est là encore progressivement que les choses vont se mettre en place. Ce qui est intéressant, c'est l'évolution de ce couple face à cette nouvelle arrivée d'argent. C'est montré de façon très subtile : un nouveau manteau pour chacun des membres du couple mais c'est surtout leur attitude qui évolue : plus de sourires entre eux et une confiance que l'on sent revenue. On est loin du cliché des flambeurs de la drogue et c'est plutôt intelligent de le montrer comme cela.

VERDICT :

Une comédie française plutôt subtile et drôle, ce qui n'est pas forcément toujours le cas... Un très bon duo d'acteurs principaux.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

CE COUPLE FRANÇOIS DAMIENS / PASCALE ARBILLOT

WINTER'S BONE

UN FILM DE DEBRA GRANIK

"Remarquable. Un film qui vous prend aux tripes." Rolling Stones

"Une réussite absolue." New York Times



WINTER'S BONE

Debra Granik

Date de sortie : **02-03-2011** Vu le : **15-03-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Au fin fond de la forêt du Missouri, une jeune fille de 17 ans s'occupe de son petit frère et de sa petite sœur, ainsi que de sa mère malade. Elle doit alors impérativement retrouver son père qui a mis la maison en caution et que personne n'a vu depuis...

CRITIQUE :

Cette critique risque d'être relativement courte. D'abord parce que j'étais très fatigué et que j'étais donc dans un état semi-endormi pendant toute la première moitié du film. Ensuite, parce que, finalement, il n'y a pas tant de choses à dire que cela. Ce film est en fait une vaste enquête dans un milieu que l'on ne connaît pas forcément. Car ce qui est intéressant dans ce film, c'est de montrer une image de l'Amérique que l'on connaît sans doute beaucoup moins que celle qu'on nous sert tout le temps : là, on est dans l'Amérique rurale, pauvre, qui vit de petites magouilles, dans un environnement, il faut le dire, pas des plus accueillants.

Ainsi, l'ambiance de l'hiver dans les bois ne nous quitte jamais, et il y a pour cela un vrai travail sur l'image qu'il faut saluer. Sinon, l'ambiance est aussi assurée par des scènes de tension plutôt réussies. C'est toujours simple mais relativement efficace. C'est vrai que, parfois, ça manque un peu de pep's, mais bon, on peut toujours se dire que ça participe aussi de l'ambiance. La jeune fille est jouée par Jennifer Lawrence, appelée à devenir une des stars d'Hollywood. Il faut dire que, dans son genre, elle assure plutôt... Bref, c'est un film honnête mais qui n'est pas non plus le film de l'année. Pour cela, il lui manque un peu de profondeur et d'un scénario plus fouillé...

VERDICT :

Un vrai film d'ambiance qui manque parfois un peu de rythme... A voir en hiver, bien au chaud dans son canapé...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LA VRAIE AMBIANCE QUI HABITE CE FILM



L'AGENCE

George Nolfi

Date de sortie : **23-03-2011** Vu le : **25-03-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: INCLASSABLE

HISTOIRE :

David Norris est un jeune politicien candidat au poste de sénateur de l'Etat de New York. Le soir de sa défaite, il fait la rencontre d'une danseuse dont il tombe éperdument amoureuse. Mais cette histoire va s'avérer beaucoup plus compliquée que prévue...

CRITIQUE :

Cela faisait quelques temps que j'avais entendu parler de ce film qui me semblait vraiment intéressant dans son idée de départ. Dans une voie en partie explorée par le blockbuster *Inception* cet été (les films se ressemblent à différents niveaux), *L'Agence* arrive à faire valoir une vraie singularité dans sa façon de mêler réalité et science-fiction de façon très subtile.

L'idée de base est la suivante : il n'existe pas de libre-arbitre puisqu'une organisation (La fameuse Agence) s'occupe du destin des personnages en faisant tout pour que la vie se déroule selon « le plan ». Dis comme cela, ça peut sembler un peu moyen, mais, dans le film, cette idée s'insère parfaitement. Cette Agence, représentée par des hommes aux chapeaux mystérieux est présente un peu partout, surtout autour de David Norris, pour lequel elle prévoit un destin que rien ne doit contrarier.

Mais bien sûr, rien ne va vraiment se dérouler selon le plan qu'ils ont établi car l'histoire d'amour entre les deux personnages principaux va prendre le dessus. Et c'est là que le film prend vraiment une dimension intéressante car il est rare de voir des films liés autant le genre romantique (c'est une vraie histoire d'amour en bonne et due forme) et la science-fiction (on est quand-même, qu'on le veuille ou non, dans un monde parallèle). C'est d'ailleurs cet aspect « science-fiction » qui, je trouve, fait ressembler le plus ce film à l'incroyable *Inception*. Le monde dans lequel se passe l'histoire est parfaitement réel (d'ailleurs, cela se passe pendant des élections sénatoriales, ce qui montre bien la crédibilité), mais il y a juste un élément qui fait basculer le film dans la science-fiction. C'est subtil parce que, à la manière d'un Haruki Murakami pur ce qui est de la littérature (lisez cet auteur, c'est génial), il nous faut toujours un petit temps pour nous dire : « tiens, mais c'est vrai que ce n'est plus la réalité et que ça commence un peu à devenir non crédible... ». Et réussir à opérer ce glissement en douceur est un art qui n'est pas ouvert à tous et qui donne une vraie force au film.

Le film fonctionne donc bien et ceci pour plusieurs raisons. D'abord parce que le couple Emily Blunt / Matt Damon marche plutôt pas mal. Du moins, il est crédible, ce qui est déjà un bon début. Et en plus, en tant que spectateur, on a vraiment envie que leur histoire aille au bout. Ca fonctionne aussi parce que le scénario est parfaitement rythmé et sait alterner les moments forts et les plages plus calmes. De fait, on ne s'ennuie jamais. Il y a en plus des scènes de poursuites vraiment réussies (dont une à travers les « portes », je n'en dis pas plus...). Globalement, c'est vraiment rythmé et entraînant. Bref, c'est un film agréable que je ne regrette vraiment pas d'avoir vu.

VERDICT :

Un film au scénario vraiment intelligent, qui arrive à mêler fantastique, réalité et histoire d'amour, et qui, de plus, est parfaitement rythmé. Une vraie réussite.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR : LE SCÉNARIO



MA PART DU GÂTEAU

Cédric Klapisch

Date de sortie : **16-03-2011** Vu le : **27-03-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

France, ancienne ouvrière dunkerquoise, part à Paris pour trouver du travail et devient femme de ménage chez Stéphane, trader à domicile, qui s'avère être celui qui a coulé l'entreprise où travaillait France...

CRITIQUE :

Après s'être occupé de la jeunesse « made in Europe » en long (*L'auberge espagnole*) et en large (*Les poupées russes*), après avoir fait une petite étude sur les parisiens, et surtout les bobos de la capitale (*Paris*), Cédric Klapisch s'attaque cette fois-ci à la lutte des classes façon moderne, et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'y va pas avec le dos de la cuillère...

En effet, la façon dont est traité tout le film est assez dérangeante et culmine dans un dernier quart d'heure, qui, lui, est vraiment à la limite du scandaleux. Il y a toujours un parallèle entre le monde des traders et celui des ouvriers, et autant le dire tout de suite, c'est clairement les méchants contre les gentils. Pendant que les traders font des soirées où ils sont obligés d'inviter des gens qu'ils n'aiment pas, les ouvriers font le carnaval de Dunkerque en famille ; pendant que les traders parlent en anglais, les ouvriers ont déjà du mal à comprendre complètement le français... Bref, tout est toujours en symétrie. Et rien qu'au niveau de la couleur, cette volonté d'opposer les deux est très nette : le gris et ses nuances pour le trader, des couleurs flashy pour les ouvriers.

Vous me direz, le fait d'opposer les deux n'est pas si illogique (du moins, conceptuellement), mais ce qui est gênant, c'est que Klapisch profite de cela pour véhiculer des clichés, et surtout sur les ouvriers (ils fument tous, ils bouffent des chips, ils boivent des coups, ils sont bourrés dès le matin,...) plus que sur les traders (il couche quand même avec une mannequin presque mineure mais il manque tout de même la coke, oubli presque scandaleux dans le contexte...). Cette exagération m'a vraiment dérangé car on a l'impression qu'elle est presque malsaine et que Klapisch prend un malin plaisir à dénigrer en partie cette population ouvrière (c'est en tout cas comme cela que je l'ai ressenti). Ce qui est « drôle », c'est que pour faire encore plus « vrai », Klapisch a même eu l'idée de prendre comme acteur pour jouer le syndicaliste de l'usine un vrai bonhomme en lutte (le cgtiste de Continental qu'on a vu pendant un mois à la télé). C'est vrai que ça renforce encore plus la crédibilité du discours...

Quand France vient à Paris (Karin Viard, une des seules raisons d'aller voir le film) et rencontre Stéphane (Gilles Lellouche, qui fait du Gilles Lellouche), on a l'impression que les choses vont changer, qu'elles vont quelque peu se nuancer, mais non, même pas. Cela reste caricatural et ça a vraiment du mal à décoller. Parce qu'il faut dire que le trader, s'il est intelligent pour compter les sous, il est vraiment complètement dénué de toute « compétence » en relations humaines. Mais heureusement, sa femme de ménage, c'est l'inverse... En fait, le film garde le même schéma (gentil contre méchant) pendant plus d'une heure et demie et, à la longue, ça devient vraiment très fatigant...

J'ai été un peu dur, et il faut avouer qu'il y a quelques scènes plutôt réussies. Mais rien qui mérite vraiment de se déplacer pour aller voir ce film. Si vous n'allez pas le voir, de toute manière, ne vous inquiétez pas : les ouvriers, ils finiront par gagner parce qu'ils sont plusieurs et unis alors que le trader, lui, finira tout seul et abandonné de tous. Morale bien trop simpliste qui résume en grande partie un film qui l'est tout autant. Et puis, vous n'avez qu'à regarder l'affiche, vous aurez tout compris ou presque...

VERDICT :

Un film qui souffre d'un vrai manque de nuance et qui verse dans un manichéisme un peu bête et méchant. Cependant, la performance de Karin Viard relève (un peu) l'ensemble...

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :
KARIN VIARD



REVENGE

Susane Bier

Date de sortie : **16-03-2011** Vu le : **28-03-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Elias et Christian sont deux élèves danois qui connaissent des difficultés familiales. Le premier doit faire face à la séparation de ses parents et, souvent, à l'absence de son père. Le second vient de perdre sa mère. La seule façon qu'ils voient de répondre à ses difficultés et à toutes les autres qui s'accumulent : la vengeance.

CRITIQUE :

Film qui a obtenu l'Oscar du meilleur film étranger, *Revenge* s'avance précédé d'une belle réputation, notamment du fait du nom de sa réalisatrice, Susanne Bier, danoise souvent plébiscitée dans les diverses récompenses européennes et à qui l'on doit notamment le film qui a été « remaké » par Jim Sheridan : *Brothers*. Bref, tout cela me donnait plutôt envie d'aller voir ce long métrage, et, je n'ai pas été déçu.

En fait, le résumé ci-dessus n'est pas du tout complet et ne montre qu'une partie de l'histoire de ce film. En effet, plusieurs histoires s'entremêlent, à différents niveaux et dans divers lieux. Elles n'ont pas toutes la même importance mais toutes traitent plus ou moins de la question de la vengeance. Néanmoins, il y a une vraie unité et ce qui relie toutes les histoires, ce sont bien ces deux enfants. Ils sont très différents, et c'est cela qui semble les attirer. L'un (Christian, interprété par un jeune acteur qui fait vraiment « peur ») semble avoir le « pouvoir » sur l'autre (Elias) et ils vont peu à peu rentrer dans un engrenage de violence afin de se venger de ce qui leur arrive, mais aussi de ce qui arrive à leurs familles. Car c'est dans cette relation entre les enfants et leurs parents que le film prend de l'ampleur : une relation très compliquée, car pleine de non-dits et de moments de tension que tous essaient de ne pas montrer.

Pour accompagner ce qui peut en quelque sorte s'apparenter à un film choral (en poussant un peu loin le concept tout de même), la réalisatrice opère avec une grande pureté. Il y a ainsi une vraie beauté formelle dans ce film, une volonté de laisser l'image parler, de ne pas brusquer les choses. Il y a un grand nombre de très beaux plans de paysages, typiques du Danemark ou de l'Afrique (où une partie de l'histoire se déroule) qui permettent au spectateur de s'offrir de petites respirations et de courts moments de réflexion. Ils sont aussi autant de délimitations entre les différents moments qui ponctuent le scénario. D'ailleurs, ce scénario offre de nombreuses scènes très fortes, notamment dans le dernier tiers, véritable clé du film et formellement très intéressante.

VERDICT :

Un film émouvant, duquel se dégage une vraie puissance. C'est réussi et le film mérite donc sans doute son Oscar 2011 du meilleur film étranger.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

LA VRAIE AMBIANCE QUI HABITE CE FILM

AVRIL



JE N'AI RIEN OUBLIÉ

Bruno Chiche

Date de sortie : **30-03-2011** Vu le : **02-04-2011**

Au cinéma : PLAZZA VICTOR-HUGO (BESANÇON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Conrad a 60 ans et il revient dans la riche famille industrielle qui s'est toujours occupée de lui depuis qu'il est tout petit puisqu'il était le meilleur ami de Thomas, le fils de la maison. Alors que les signes de la maladie d'Alzheimer se font de plus en plus présents, il se rappelle du passé et soulève des interrogations qui vont bouleverser tout l'équilibre familial.

CRITIQUE :

Traiter de la maladie d'Alzheimer à travers un thriller familial, je trouvais l'idée plutôt intéressante et même assez gonflée. En plus, réunir Gérard Depardieu et Niels Arestrup dans le même long métrage est un plaisir qui ne se manque pas... Bref, ce film avait pas mal d'arguments pour plaire. Mais, dans les faits, cela ne marche pas trop, et cela pour plusieurs raisons. Je vais m'en expliquer ici...

C'est un film qui plonge dans une ambiance, celle d'une famille de riches industriels français et surtout du côté des secrets et mystères qui semblent toujours entourer ce genre de milieu. Là, c'est le retour de l'ami de toujours conjugué à l'arrivé dans la famille d'une nouvelle arrivante (Simone, qui vient de se marier au fils qui s'occupe de l'entreprise) qui vont totalement bouleverser tout l'univers bien rangé de cette société. En ce sens, ça rappelle un petit peu l'étrange Amore, où un évènement inattendu remettait tout en question. L'idée n'est pas mauvaise, mais je dirais plutôt qu'elle est mal exploitée et ceci pour deux raisons principales.

La première est que l'intrigue de fond est un peu trop complexe et on s'y perd assez vite (il a fallu un bon quart d'heure après la séance pour que tout le monde se mette d'accord sur qui était vraiment qui et ce qui avait vraiment fait quoi. Pourtant, à la base ce n'est pas si compliqué, mais le réalisateur a le chic pour tout faire pour nous embrouiller... C'est un peu dommage quand même. Et c'est en plus renforcé par le côté que je qualifierai de « mille-feuilles » du scénario. On a l'impression que le scénariste ne croit pas vraiment à l'histoire de base du film, et qu'il se sent obligé d'en rajouter plein par-dessus pour noyer le spectateur (tout ce qui concerne Simone notamment). C'est un peu agaçant car cela lance des pistes (qui, si elles étaient suivies, seraient intéressantes) sans suite... Il y a néanmoins quelques jolies scènes, plus calmes, justement quand le réalisateur se pose un peu et prend le temps de dérouler le fil de la trame principale).

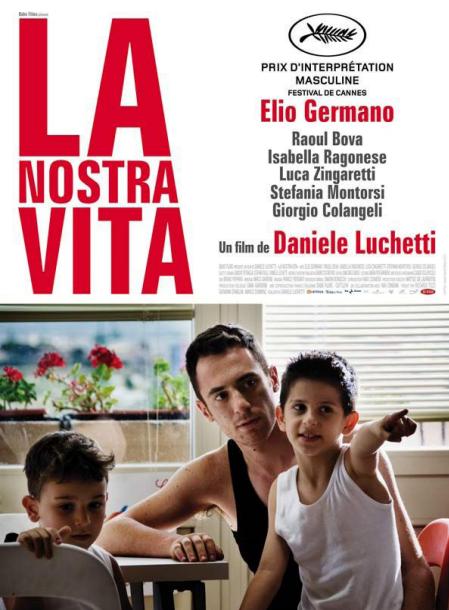
La seule force de ce film réside dans la performance des acteurs. Niels Arestrup fait du Arestrup (il aime bien ce genre de rôle un peu en retrait, mystérieux), Françoise Fabian est parfaite dans le rôle de la mère qui veut cacher son passé. Alexandra Maria Lara, elle, a une vraie présence. Elle est de ce genre d'actrice qui, sans trop parler ou sans trop en faire, pèsent dans un film uniquement par l'exactitude de son jeu. Sa relation avec le personnage joué par Depardieu est la clé du film et, donc, que dire de la performance de Depardieu lui-même, qui prouve encore avec ce film qu'il est un immense comédien. Avec lui, tout passe dans le visage, dans les attitudes, dans le regard. Une nouvelle fois, il est très grand.

VERDICT :

Film dont le scénario multiplie les pistes et qui, malgré quelques belles scènes, manque d'efficacité. Par contre Alexandra Maria Lara et surtout Gérard Depardieu offrent de vrais numéros de comédiens.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR : GÉRARD DEPARDIEU



LA NOSTRA VITA

Daniele Luchetti

Date de sortie : **06-04-2011** Vu le : **09-04-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Claudio est un jeune entrepreneur dans le bâtiment. Mais ce qui le fait vraiment vivre, c'est sa famille, notamment ses deux enfants et sa femme qui est sur le point d'accoucher du troisième. Mais un drame va venir bouleverser cette vie et l'obliger à se battre pour sauver ce qu'il a de plus cher...

CRITIQUE :

Aller voir un film italien a ceci de bien qu'on sait déjà que l'on se fera plaisir avec la langue parlée par les protagonistes. Et c'est déjà quelque chose qui ne se refuse pas. Quand on sait en plus que l'acteur principal a gagné avec Javier Bardem (dans *Biutiful*) la Palme du meilleur acteur à Cannes, on se dit qu'on tient là une vraie bonne occasion d'aller au cinéma... Et quand, en plus, la première bande annonce avant le film et celle du tant attendu *Tree of Life* de Terrence Malick (officiellement annoncé dans les salles françaises le 18 mai), c'est forcément un bon présage. Et finalement, *La nostra vita* fait plus que se défendre, dans son style...

Son style, justement, parlons-en d'emblée, puisqu'on a parfois l'impression d'être dans un documentaire. Le réalisateur laisse vivre la caméra, au plus proche des personnages et de leurs sentiments. Et ce qui est intéressant, c'est que c'est une Italie qu'on ne connaît pas forcément trop qui est montrée : entre celle de Berlusconi et celle de la Mafia. On se trouve dans un pays où les gens font tout pour vivre du mieux possible, proches de leurs familles et de leurs racines, pas forcément tolérante avec les étrangers en prenant part parfois à quelques petites embrouilles pas bien méchantes. C'est finalement celle de la plupart des Italiens et c'est bien parfois de le montrer...

Mais c'est aussi un vrai drame puisque tout l'histoire se déroule autour d'un homme à qui il est arrivé une catastrophe (je vais essayer de ne pas en dire plus...) et qui fait tout pour s'en sortir du mieux possible. Le personnage peut s'appuyer sur sa famille mais aussi sur une famille roumaine rencontrée dans des circonstances assez tragiques, elles-aussi. Toutes ces personnes vont vraiment lui donner la force de se battre et de s'en sortir pour arriver à une fin assez magnifique et pleine d'espoir. Cela donne des scènes parfois très belles et très fortes (notamment celle de l'annonce du drame ou celle où il chante (vous comprendrez si vous y allez...)). Tout cela est en plus rehaussé par un Elio Germano vraiment excellent. Il donne une vraie densité à son personnage et c'est assez impressionnant.

VERDICT :

Un film intéressant, très beau par moments et qui est porté par une vraie performance d'acteur : celle d'Elio Germano.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR : ELIO GERMANO



LA PROIE

Eric Valette

Date de sortie : **13-04-2011** Vu le : **15-04-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Franck est en prison pour un braquage. Il doit bientôt sortir quand il se rend compte que son ancien codétenu est en fait un dangereux psychopathe qui en veut à lui et à sa fille. Mais pour cela, il doit s'évader de prison et a donc toutes les polices du pays à ses trousses. La course poursuite s'engage alors...

CRITIQUE :

Dans le genre film français qui veut faire du genre (le thriller ici), *La Proie* est un bon exemple. Pas complètement raté mais il reste un vrai goût d'inachevé quand on sort du cinéma. L'impression étrange que, soit le réalisateur en a trop fait pour ressembler aux standards américains (nous y reviendrons), soit il n'en a pas fait assez et qu'il ne voit pas plus loin qu'une succession de scènes d'action. Bref, c'est un entre-deux un peu embêtant.

Au moins, le ton est donné d'entrée. On aura de l'action et pas grand-chose d'autre. Pour le coup, c'est rythmé de chez rythmé et, globalement, ça ne s'arrête jamais. C'est une vraie traque à travers tout le pays et avec un nombre assez incroyable de personnages différents (qui, finalement, auront tous un rôle à un moment ou à un autre...). La poursuite se fait sur un train, dans des voitures, sur le périphérique parisien ou dans un lotissement... Des scènes toutes plus improbables les unes que les autres mais qui ont le mérite d'être pas mal faites et d'offrir un peu de divertissement.

Ce qui est un peu dérangeant, c'est la référence trop explicite selon moi à la série des Jason Bourne (la scène de la chute dans l'immeuble ou les attitudes de Dupontel) et cela va jusque dans la musique qui est vraiment très ressemblante à la partition de John Powell. Cela donne un peu l'impression que le réalisateur n'a pas réussi à se défaire de ce qui se fait de mieux en matière de thriller de ce genre. Bien sûr, s'inspirer des grands films est tout à fait logique, mais quand on en arrive à ce point, c'est un peu plus problématique, selon moi...

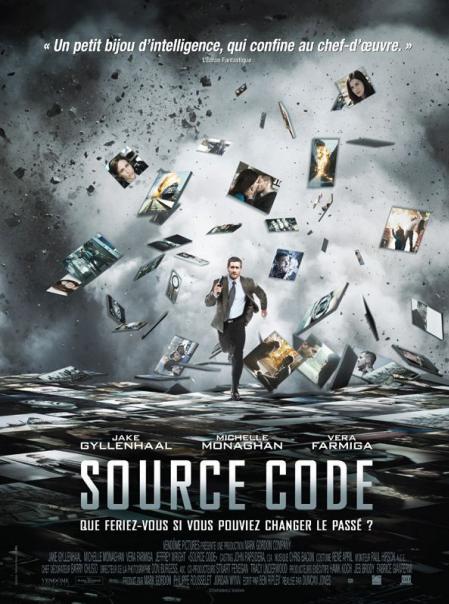
Le scénario, s'il se perd un peu parfois dans la multiplicité des personnages qu'il met en jeu, permet de garder un bon rythme, en déplaçant toujours l'intrigue dans un nouvel endroit et sur un autre plan. Tous les personnages sont à peu près crédibles (même si le rôle de Zinedine Soualem m'a paru soit pas assez fouillé, soit totalement inutile) et plutôt pas mal joués. Par contre, ils manquent tous d'un minimum de profondeur. Tout va tellement vite que le spectateur n'a pas vraiment le temps de comprendre leurs motivations, leurs changements d'attitude et de vision de l'affaire (parce que, ça aussi, ça bouge pas mal). C'est un peu dommage mais, tellement tout se passe vite, on n'a pas vraiment le temps d'y penser pendant la projection. C'est en ressortant qu'on se dit : « ce n'était pas mauvais, mais ça n'allait pas chercher bien loin non plus ». Le type de film qu'on oublie presque aussi vite qu'on l'a vu. Pas déplaisant, mais pas excitant non plus...

VERDICT :

Un film très (parfois trop) rythmé, qui ne nous laisse guère de temps pour nous poser. Mais, en même temps, c'est aussi cela qu'on attend. Donc,...

NOTE : 14

COUP DE CŒUR : LE RYTHME



SOURCE CODE

Duncan Jones

Date de sortie : **20-04-2011** Vu le : **20-04-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: SCIENCE-FICTION

HISTOIRE :

Colter Stevens est un marine annoncé mort au combat et qui participe en fait à un programme de l'armée américaine : le « Source Code ». Le principe est le suivant : une personne peut se mettre dans la peau d'un autre pendant huit minutes avant un évènement. Il va alors être utilisé pour déjouer un attentat dans un train...

CRITIQUE :

Ce qui est bien avec ce film, c'est qu'au moins, en une heure et demie, le réalisateur règle le tout. Ca a le mérite de ne pas en rajouter, de rester rythmé et donc foncièrement pas embêtant. Mais, ce qui est assez paradoxal, c'est qu'on a l'impression qu'il n'y a dans le scénario qu'une idée forte qui est usée jusqu'au bout (et même un peu trop) et que ça ne va pas plus loin dans l'analyse des personnages (alors qu'il pourrait y avoir des choses intéressantes). A se demander si ce n'était pas un scénario vraiment taillé pour un court métrage.

Parce que le principe est vraiment intéressant et plutôt drôle bien que déjà utilisé au cinéma (voir *Un jour sans fin* avec Bill Murray). Le fait qu'il revive toujours la même scène et qu'il doive progresser dans son enquête donne lieu à certains passages drôles. Mais ça manque un peu de suspense car on ne voit pas bien ce qui le limite dans le temps ou dans l'espace. On a vraiment l'impression, en tant que spectateur, que tout lui est possible et donc qu'il a tout le temps qu'il veut. D'ailleurs, les explications sur le principe même du programme sont assez confuses et complexes et la fin du film ne répond pas à toutes nos interrogations, mais en rajoute plutôt d'autres. La relation qu'il entretient avec ses supérieurs hiérarchiques reste aussi trop superficielle alors qu'il y a là aussi un terreau intéressant.

Le réalisateur arrive à donner le rythme à son film même s'il en rajoute un peu parfois et les transitions entre les différentes « strates de réalité » (appelons-ça comme cela, soyons fou) sont un peu moches, quand même. Il y a tout de même quelques belles images. Pour interpréter ce personnage quelque peu tourmenté, Jake Gyllenhaal fait le job, comme on dit. Il assure tranquillement sa partition, sans en rajouter, ce qui est déjà pas trop mal. Michelle Monaghan est, elle aussi, plutôt intéressante dans un rôle qui est vraiment clairement sous-utilisé.

VERDICT :

Un film à l'idée intéressante mais où le scénario s'étale parfois trop tout en manquant de profondeur dans l'analyse. Bien, mais pas top...

NOTE : 14

COUP DE CŒUR : LE CONCEPT DE DÉPART

Tomboy



TOMBOY

Céline Sciamma

Date de sortie : **20-04-2011** Vu le : **21-04-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Laure est une fille de onze ans qui vient d'emménager dans un nouveau quartier. Garçon manqué, elle n'assume pas son côté féminin et se fait appeler Michaël par ses nouveaux camarades de jeux. Jusqu'au jour où...

CRITIQUE :

De Céline Sciamma, je restais sur *Naissance des Pieuvres* qui avait été très loin de me convaincre alors que la critique avait plutôt aimé. Là encore, pour *Tomboy*, il y a eu un début d'emballage médiatique, et j'avoue que ça me faisait un peu peur, mais, je me suis dit : « soyons fou, tentons encore une fois et après, comme ça, l'avis sur cette réalisatrice sera fait ». Je n'y allais donc pas très confiant bien que le sujet me semblait vraiment intéressant. Et j'ai été vraiment surpris car c'est un film qui mérite d'être vu.

Finalement, lorsque l'on se déroule l'histoire en sortant de la séance, on se dit qu'il ne s'est presque rien passé. Mais, ce qui est vraiment très appréciable dans ce film, c'est la façon qu'a la réalisatrice d'amener les éléments un par un, de ne rien brusquer, de toujours faire les choses avec sensibilité. Pendant un tiers du film, on peut vraiment se demander si le personnage principal est une fille ou un garçon. C'est une scène dans le bain qui va nous faire découvrir cela, de façon tout à fait naturelle. Tout est fait de cette façon et c'est très appréciable car le spectateur n'est en aucun cas brusqué mais accompagne plutôt tout ce qui passe naturellement. Parfois, tout de même, l'ensemble manque un peu de rythme et s'appesantit sur certaines scènes qui ne le méritent pas vraiment.

Le sujet en lui-même est très intéressant car il soulève un grand nombre de questions et aucun jugement n'est porté sur ce que fait cette jeune fille. D'ailleurs, presque tout le film se déroule dans un univers d'enfants alors que les parents sont assez peu présents et ne sont là que pour apporter une sorte de mesure. Car c'est dans le jugement que les enfants portent entre eux que les réactions sont les plus violentes et les plus terribles. Et ce qui est particulièrement réussi, c'est la façon dont la réalisatrice se met au niveau de ces enfants et fait finalement son film à leur « hauteur ». Cela n'empêche pas de soulever bon nombre de questions, bien au contraire.

Pour interpréter cette jeune fille, une vraie découverte (Zoé Héran) qui prouve une nouvelle fois que les enfants gardent une vraie spontanéité dans le jeu, ce qui permet une vraie fluidité et une justesse assez incroyable. Il faudra la suivre. De même que sa (toute) petite sœur qui a une véritable énergie communicative. Un beau film, vraiment.

VERDICT :

Un film d'une très grande sensibilité, très touchant et magnifique par moments. Si ça manque parfois un peu de rythme, c'est aussi pour laisser le temps au spectateur de se faire à cette histoire. Et c'est pour le moins réussi.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR : ZOÉ HÉRAN

LA BALLADE DE L'IMPOSSIBLE

Tran Anh Hung

Date de sortie : **04-05-2011** Vu le : **26-04-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

Dans le Tokyo de la fin des années 1960, Watanabe est un jeune étudiant qui vit en foyer. Son meilleur ami s'est suicidé un an plus tôt et il tombe amoureux de l'ancienne amoureuse de ce dernier. Mais, les choses vont être plus compliquées que prévues...

CRITIQUE :

Cela faisait assez longtemps que je n'avais pas eu une telle excitation avant d'aller voir un film. C'est en effet un long métrage que j'attendais depuis un certain temps. Mon sentiment avant la projection était double et plutôt paradoxal. C'était en fait un mélange de vraie envie puisque je viens de relire le livre de Murakami qui est vraiment extraordinaire mais aussi de peur, voyant assez mal comment un livre tant basé sur les sensations et les sentiments internes aux personnages et d'une telle densité allait être adapté à l'écran (d'ailleurs, le résumé ci-dessus est très incomplet...). Savoir que c'était un réalisateur français d'origine vietnamienne qui prenait ce « risque », avec une équipe presque entièrement japonaise (les acteurs ou les techniciens) me rassurait tout de même... Néanmoins, mes craintes étaient en partie fondées puisque le film est plutôt décevant, comme je vais m'en expliquer...

Il y a deux problèmes majeurs dans ce film. Le premier tient à l'adaptation qui est faite du roman et le deuxième dans la distance culturelle qui existe entre notre monde occidental et la pensée japonaise. Commençons par la question de l'adaptation, car même si un film est une œuvre à part, bien distincte d'un livre dont il s'inspire, ici, on a clairement le sentiment que le roman a une influence trop directe sur le long métrage. En effet, en faisant une adaptation la plus « complète » possible en deux heures, le scénario est très elliptique et ne rend aucunement la complexité des sentiments, des sensations et surtout des relations entre les personnages. Le réalisateur s'applique à montrer, plus ou moins rapidement, tous les aspects du livre (le contexte historique, les différentes histoires, le conflit intérieur du personnage principal...). Mais beaucoup d'éléments importants sont vraiment escamotés et cela donne une vision très parcellaire et simpliste d'un livre qui ne l'est pas du tout. C'en est même gênant par moments puisque certains épisodes tombent comme un cheveu au milieu de la soupe, sans explication préalable et semblent tout à fait hors de contexte... C'est notamment le cas pour le dernier quart d'heure du film, qui semble totalement parachuté d'on ne sait où alors que les cinquante dernières pages du livre sont d'une vraie limpideur, par rapport à tout ce qui a pu se passer avant.

Cette impression d'incompréhension devant l'enchaînement de certains épisodes est aussi renforcé par une différence culturelle qui, si elle est aussi présente dans le livre, se fait beaucoup moins ressentir. Là, les réactions des personnages, leurs relations aux autres semblent souvent déconnectées de notre réalité. C'est surtout le cas dans le rapport au sexe. On a vraiment l'impression avec le film que les personnages ne parlent que de ça et ne font que ça entre eux. Si l'intensité érotique du livre est bien réelle, il n'y a pas que ça et, surtout, le sexe découle directement d'autre chose, qui ne nous est pas donné à voir à l'écran (des relations intenses notamment). De plus, la façon de filmer toutes ces scènes, de façon très lente, en prenant le temps, a paru décontenancé le public puisqu'il y a eu pas mal de rires dans la salle, ce qui était assez incompréhensible et plutôt gênant. D'ailleurs, la différence culturelle s'est aussi ressentie dans le jeu des acteurs dont on pouvait parfois avoir l'impression qu'ils surjouaient ou qu'ils étaient complètement absents. Mais je pense vraiment que c'est la façon de faire au Japon (ne pas répondre rapidement aux questions, beaucoup jouer sur les regards) dans les relations.

Le rythme du film est assez étrange, du fait de l'adaptation dont j'ai déjà parlé. Il est à la fois très rapide, puisque certains épisodes passent très vite, mais lent, puisque quand le réalisateur s'attarde sur un point, il ne fait pas les choses à moitié. Et c'est là que toute son esthétique peut se développer. Car certains moments sont vraiment magnifiques. Le réalisateur laisse souvent filer sa caméra de façon tout à fait naturelle et cela donne des scènes d'une grande limpidité (notamment celle dans la prairie). Il y a un vrai travail sur le jeu des couleurs, les ombres et les lumières, ou encore sur les paysages. Cela correspond à l'image que l'on peut se faire de l'univers dans lequel évoluent les personnages du roman. Le soin apporté à l'image et aux plans est donc la principale qualité de ce film et il ne faut ni l'oublier, ni la galvauder car c'est déjà très important pour un film...

Cette critique s'est sans doute beaucoup trop basée sur une comparaison avec le livre de Murakami qui est magnifique et que je conseille à tout le monde de lire. Et je me dis que, peut-être je n'aurais pas dû relire ce roman juste avant d'aller voir le film car je l'avais vraiment en tête et cela a sans aucun doute perturbé ma vision. Je me demande ce que fait ce film sans qu'on ait lu le bouquin... Je ne le saurai jamais, et d'un certain côté, c'est un peu dommage...

VERDICT :

Un film à l'esthétique soignée mais qui pâtit beaucoup de la comparaison avec le livre dont il est tiré. Donc, à choisir, préférez plutôt le roman.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR : L'ESTHÉTIQUE GÉNÉRALE



THOR

Kennett Branagh

Date de sortie : **27-04-2011** Vu le : **29-04-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: FILM DE SUPER-HÉROS

HISTOIRE :

Parce qu'il est un peu trop zélé et apte au combat avec d'autres tribus, Thor est banni de son royaume par Odin, son père, et il perd tous ses pouvoirs. Mais, alors qu'un complot se trame contre son père, Thor doit tout faire pour revenir dans son royaume...

CRITIQUE :

Marvel continue de décliner au cinéma tous ses héros de bande dessinée. Là, c'est au tour de Thor de faire l'objet d'une adaptation (avant *The Avengers* prévu pour dans un an tout juste avec tous les héros en même temps... D'ailleurs, restez jusqu'à la fin du générique, si vous voulez en avoir un aperçu...). Les films de super-héros se ressemblent toujours un peu (du moins dans le schéma narratif) et il n'y avait donc rien de révolutionnaire à attendre et pas de raisons particulières d'aller le voir. Mais voir Kenneth Branagh aux commandes, après avoir adapté de façon assez réussie quelques pièces de Shakespeare, m'a fait quelque peu changer d'avis. Puis c'était aussi l'occasion de voir un film en 3D post-produite (pas filmé en 3D mais retravaillé après en studio) et de se faire un avis sur cette technique employée aujourd'hui par presque tous les films à gros budgets. Tout cela réuni a fait que je suis allé voir ce film.

Et le moins que l'on puisse dire, c'est que c'est extrêmement décevant. Passons tout de suite sur l'aspect 3D du film. Elle ne sert strictement à rien (si ce n'est à remplir les poches de producteurs). Elle a au moins le mérite de ne pas faire mal aux yeux mais elle n'a vraiment aucun intérêt. Visuellement, elle n'apporte aucune plus-value. La 3D, utilisée de cette façon, devient uniquement un argument marketing et non pas la base d'une recherche visuelle et esthétique permettant de donner une vraie identité au film (comme *Avatar*, qui est le meilleur exemple de cela). C'est quand même un peu triste comme façon de faire et ça risque bien peu à peu de « tuer » le cinéma... Mais, si au moins, l'image du film était belle, on parlerait sans doute moins de cette satanée 3D.

Parce que c'est là un des gros défauts de ce film (avec le scénario, dont nous reparlerons plus tard...). Globalement, c'est visuellement très moche. Il y a trois univers différents : la planète de Thor, celle des ennemis et la Terre. Chacun a droit à sa couleur (or pour Thor, Bleu sombre pour les ennemis, et gris pour la Terre) et le réalisateur (et son équipe technique) n'en démordent pas. C'en est un peu caricatural et ça manque en tout cas de beaucoup d'imagination. Et en plus, l'univers de la planète de Thor est particulièrement laid dans cette couleur dorée avec des bâtiments qui ne ressemblent pas à grand-chose... Toutes les scènes de combats manquent de clarté et on ne comprend pas vraiment ce qui se passe. En plus, la musique n'est pas non plus au niveau (c'est du sous-sous-Hans Zimmer). Bref, ce n'est pas au niveau esthétique que le film est une réussite, loin de là. Mais le vrai problème est que le scénario, non plus, n'est pas à la hauteur.

Celui-ci est balisé de la première à la dernière minute. On sait exactement ce qui va se passer (on peut même jouer au jeu super intéressant du : « devine la réplique suivante ! » et, je dois avouer, que j'ai été plutôt doué...). Dès le début, on voit qui est le gentil (blond avec regard tendre) et le méchant (brun avec regard d'acier). Les situations sur notre terre sont caricaturales et prévisibles. En fait, par rapport à d'autres super-héros, il manque une vraie dimension à ce Thor. Il n'a ni l'humour et le second degré de *Iron Man*, ni la complexité psychologique de *Batman*. En fait, il n'a rien. Il n'est qu'un « vulgaire » super-héros lâche sur la terre sans pouvoir et qui va devoir les retrouver pour sauver son peuple...

Il faut dire que les acteurs ne permettent pas non plus au film de passer à une dimension supérieure en donnant vraiment corps à leurs personnages. Ce Chris Hemsworth (Thor) a vraiment un charisme quasiment

négatif... Il ne fait rien passer du tout et on l'oublie aussi vite qu'on l'a vu. Natalie Portman, elle, est clairement en pilotage automatique (en plus, elle n'a vraiment pas un grand rôle) et les autres seconds rôles sont parfaitement dans le ton du film : caricaturaux et insignifiants...

VERDICT :

Un film de super-héros tout ce qu'il y a de plus caricatural, auquel il manque une vraie profondeur et une esthétique travaillée. Pas bon, quoi...

NOTE : 9

**COUP DE CŒUR :
PAS GRAND-CHOSE...**

MAI



DE L'EAU POUR LES ÉLÉPHANTS

Francis Lawrence

Date de sortie : **04-05-2011** Vu le : **05-05-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

Dans les années 30, aux Etats-Unis, Jacob Jankowski, alors qu'il s'apprête à obtenir son diplôme de vétérinaire, perd ses deux parents. Désespéré, il ne sait plus où aller et atterrit dans le cirque itinérant des Frères Benzini, en tant que soigneur. Il va tomber amoureux de la cavalière, femme du directeur du cirque...

CRITIQUE :

La première question qui m'est venue en sortant de ce film – outre celle sur l'utilité de traduire le titre anglais pour donner un titre français qui sonne faux – est la suivante : comment un film qui fait absolument tout pour être un grand film d'amour, une « grande fresque romanesque », peut rater à ce point sa cible ? En ce sens, ce film m'a pas mal fait penser au plutôt raté *Australia*, mais ce qui est amusant, c'est que si le résultat est quasiment le même, les raisons n'en sont pas du tout les mêmes. Expliquons-nous en ici.

Alors qu'*Australia* se caractérisait par un vrai souci de « boursouflure » (beaucoup de scènes étaient clairement *too much*), on peut plutôt reprocher à *De l'eau pour les éléphants* une trop grande scolarité. Qu'est-ce que c'est sage ! C'en est presque déprimant. Presque tous les plans et toutes les scènes sont attendus. Il n'y a aucune surprise dans la réalisation. Cela est sans doute aussi lié à un scénario qui, sans être complètement cucul n'est pas non plus révolutionnaire (le jeune vétérinaire tombe amoureux de la femme du patron...). L'histoire est courue d'avance et les personnages trop stéréotypés pour donner un vrai souffle à ce film. En plus, au niveau de l'interprétation, je n'ai pas du tout été convaincu par Robert Pattinson, qui, à part tirer une gueule d'enterrement pendant deux heures, n'offre pas beaucoup de sensibilité à son jeu. Il est, selon moi, une des raisons principales de la faillite de ce film en termes d'émotion. Reese Witherspoon, elle, assure, sans plus, dans un rôle pas des plus compliqués (d'ailleurs, elle aussi tire la gueule assez souvent).

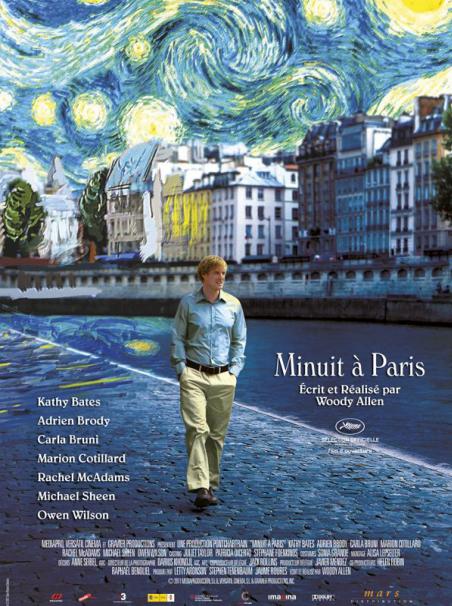
En fait, la seule satisfaction de ce film nous vient de Christoph Waltz (jouant le directeur du cirque et mari de la cavalière). Il faut dire qu'il a un rôle un peu plus complexe, le seul vraiment intéressant dans le film. Il rend parfaitement toutes les facettes d'un personnage cruel et violent mais aussi charmeur et séducteur. Un bon numéro d'acteur... Mais son personnage est un peu perdu dans un monde beaucoup trop cadré et figé par la réalisation. Il n'y a aucune émotion qui passe, rien du tout, et c'est dommage, car il me semble que c'est le but premier de ce genre de films. En fait, ce n'est jamais déplaisant dans le fond – ça se regarde et on ne s'ennuie jamais vraiment – mais il y a toujours cette impression qu'il manque quelque chose, ce petit élément qui donnerait une vraie « vie » à ce film. Et, ça, c'est ce qu'il y a de plus frustrant. Il manque une vraie saveur à ce long métrage, pour qu'on ait au moins un tout petit peu envie de s'y attacher.

VERDICT :

Un film qui, s'il se base sur une histoire jolie bien que pas très originale, manque complètement le côté émotionnel par le côté bien trop scolaire de la réalisation...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR : CHRISTOPH WALTZ



MINUIT À PARIS

Woody Allen

Date de sortie : **11-05-2011** Vu le : **11-05-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Gil et Inez sont un couple d'américains en voyage à Paris pour accompagner les parents d'Inez qui y font des affaires. Gil est scénariste pour le cinéma mais ne s'en satisfait pas et est en train d'écrire un livre et se rêve habitant à Paris. Inez est une fille de bourgeois stéréotypés qui ne vit que par sa Californie natale. A Paris, ils vont découvrir qu'ils ne sont peut-être pas faits l'un pour l'autre.

CRITIQUE :

Après Londres et Barcelone dans des films précédents, Woody Allen s'attaque enfin à Paris. Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'y va pas avec le dos de la cuillère... Les cinq premières minutes font vraiment très peur. C'est une succession de vues de différents endroits de Paris, du moins du Paris fantasmé et « éternel » de jour et de nuit. Une sorte de clip réalisé par l'Office du Tourisme de la ville qui s'étire beaucoup trop longtemps, qui se finit par le cliché absolu – le métro aérien illuminé devant la Tour Eiffel scintillante dans la nuit – et qui annonce donc la couleur : ce film sera une carte-postale d'une certaine vision de Paris et pas grand-chose d'autre...

Woody Allen part d'une situation qu'il affectionne particulièrement : celle d'un couple si différent que ce n'en est presque caricatural et pas forcément crédible. Lui, artiste et bohème (Owen Wilson, assez extraordinaire dans son genre) et elle, terre à terre et cliché à souhait (Rachel McAdams, parfaite pour ce rôle assez agaçant). Forcément, ça ne peut pas vraiment fonctionner. De plus qu'un couple d'« amis » vient en rajouter une couche avec un pédant de premier ordre (Martin Sheen, assez génial mais sous exploité), qui connaît tout sur tout et qui est aussi agréable à la compagnie d'Inez qu'il exaspère Gil. Bref, on comprend assez vite que cette histoire de couple ne va pas durer longtemps, surtout que les parents d'Inez en rajoutent une couche (d'ailleurs, ils en tiennent une sacrée, de couche....).

Partant de ce constat et après nous avoir dressé cette situation en trois-quatre situations bien senties, Woody Allen fait assez vite partir son film dans une voie assez surréaliste. Il ne faut pas dévoiler le concept car cela fait perdre tout le charme pour le futur spectateur, mais en même temps, la critique en devient vraiment complexe. Je m'arrêterai là pour dire seulement que ce « truc scénaristique » donne vraiment l'occasion à Woody Allen de donner une vision complètement stéréotypée et fantasmée de Paris. D'ailleurs, il s'en amuse même dans ses dialogues, mais ne fait pas mieux dans sa réalisation de ce qu'il prend en dérision par la parole... Le personnage principal ne se promène que dans des endroits parisiens qui ressemblent à de véritables petits villages avec les pavés, les petites boutiques de quartier, la jeune vendeuse de disques anciens,... C'est assez vite rasoir de voir une ville complexe et multiple comme Paris réduite à son plus simple stéréotype.

L'intrigue n'est en elle-même pas assez poussée et on assiste plutôt à la succession de scènettes plus ou moins réussies et plus ou moins entraînantes qu'à quelque chose de vraiment continu et c'est dommage (il faut quand même saluer la séquence exceptionnelle entre Owen Wilson et Adrian Brody dans le bar... totalement surréaliste). Et puis, un petit mot sur une des raisons du buzz autour du film : la présence de Carla Bruni-Sarkozy dans le casting : la créditer sur l'affiche est purement scandaleux puisqu'elle doit jouer à peu près une minute et trente secondes pour vingt mots prononcés... Bref, tout cela cumulé donne un film pas désagréable mais pas inoubliable...

VERDICT :

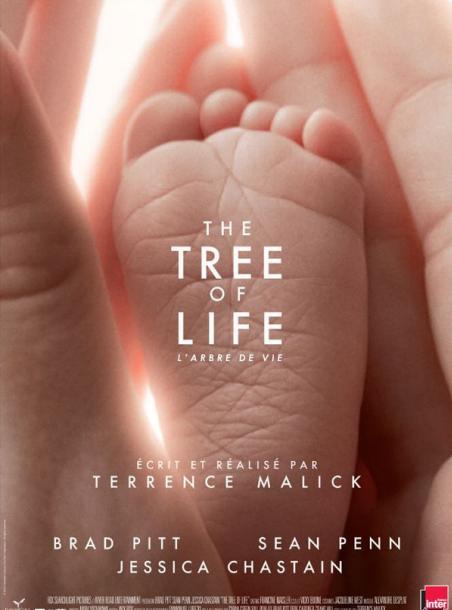
Film qui part d'une idée assez originale mais qui en rajoute pas mal, notamment dans la vision fantasmée de Paris. Pas déplaisant mais plutôt sans intérêt, finalement...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LA SCÈNE ENTRE OWEN WILSON ET ADRIAN BRODY

THE TREE OF LIFE



Terrence Malick

Date de sortie : **17-05-2011** Vu le : **16-05-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: INCLASSABLE

HISTOIRE :

Celle d'une famille dans le Texas des années 1950, où trois enfants vivent entre une mère aimante et un père très autoritaire... Et bien plus encore...

CRITIQUE :

Attendu depuis plusieurs années et notamment depuis son faux-pas cannois de l'an dernier (pressenti en compétition jusqu'au dernier moment mais annulé, faute d'un montage bouclé), précédé d'une bande-annonce sublime, *The Tree of Life* s'annonçait comme l'évènement cinématographique de la quinzaine cannoise mais aussi sans doute de toute l'année 2011. En effet, le mystérieux Terrence Malick ne tourne pas souvent (4 films en 32 ans...) mais quand il le fait, c'est souvent particulièrement marquant. M'étant échauffé tout le week-end en (re) visionnant la plupart de ses films (trois sur quatre, en fait... d'ailleurs, ne ratez pas *La ligne rouge* qui est vraiment un film épatait et bien plus qu'un film de guerre, genre auquel on le résume trop souvent), j'étais vraiment dans un état d'excitation rarement atteint avant d'aller un film. Dans ces cas-là, les sentiments sont toujours un peu ambivalents avant la projection : ne vais-je pas être déçu ? Ne l'ai-je pas trop espéré ? Bref, je me faisais un peu de soucis en anticipant quelques surprises (bonnes ou mauvaises) dans ma tête. Mais, honnêtement, je ne m'étais pas attendu à prendre une telle claque ! Car *The Tree of Life* est bien l'un des films les plus incroyables que j'ai vu dans toute ma vie. Et je vais m'en expliquer de suite.

Par différents aspects, on reconnaît très clairement le style Malick avec ses « manies » (mais quelles manies) de réalisateur (la voix-off, ces plans en contre-plongée avec le soleil en fond, le passage dans les blés), mais, là, il va bien plus loin. On a vraiment l'impression que c'est un projet qui lui tient à cœur depuis très longtemps et qu'il en profite un maximum pour laisser parler sa créativité. C'est ce que l'on pourrait appeler un « film somme » où il mêle tous les sujets qui habitent ses précédents films (notamment le sens de la vie, la religion, la mort...). Il laisse complètement son art se déployer, en allant plus loin que ce qu'il a déjà fait. C'est en ce sens un film très personnel, presque mystique. Ce long métrage peut avoir quelque chose de « monstrueux » : il fait un peu peur, il est parfois assez intimidant. En tant que spectateur, on ne sait plus toujours où est notre place, on peut se sentir mal à l'aise, un peu perdu, dans cet univers à la fois grandiose et très intime. Est-il pour autant inaccessible ? Je ne le crois pas, car c'est avant tout, selon moi, un film de la sensation, du sentiment. On peut être touché par ce film sans que l'on s'y attende vraiment et sans que l'on soit un spécialiste ou un amateur de cinéma. En ce sens, ce film m'a un peu fait penser au *Scaphandre et le Papillon* qui, lui aussi, prenait vraiment aux tripes sans que l'on comprenne vraiment parfois.

Car c'est ce qui s'est passé avec moi plus d'une fois au cours du film. L'émotion m'a vraiment pris et je pense n'avoir jamais autant pleuré au cinéma. Certaines séquences m'ont vraiment scotché et m'ont fortement remué. Et ce qui est assez impressionnant, c'est que je ne sais pas vraiment pourquoi certaines scènes plus que d'autres m'ont fait cet effet. Je pense quand même que c'est souvent le lien parfait entre l'image et la musique qui m'a vraiment ému et « retourné ». Globalement, si la partition d'Alexandre Desplat est assez discrète, certains passages musicaux sont assez incroyables dans la façon dont ils s'accordent parfaitement à l'image (la séquence avec la *Moldau* de Smetana en fond : tout simplement magique). Cet accord entre la musique, l'image et le discours permet au film de se déployer comme une vraie ode, un véritable voyage sensoriel qui procure un torrent d'émotions vraiment intenses. Tout est aussi dans la forme du film, assez incroyable et qui est, selon moi, le point où les critiques vont se formaliser.

En fait, *The Tree of Life* est une longue prière, une supplique adressée à un être supérieur, à propos du sens de la vie, de la vie, de la mort. Cela est particulièrement marqué aux deux extrémités du film, dans la première demi-heure et le dernier quart d'heure. Il y a dans ces passages une alternance de prises de vue du monde réel et d'images (fantasmées, forcément) du cosmos, de la naissance de la Terre et de la création de la vie sur cette Terre. C'est surtout en cela que le film est déroutant car il présente quelque chose d'assez novateur, en montrant une vision personnelle de la création de notre monde. Il y a notamment un quart d'heure consacré uniquement à cela et qui a semblé vraiment gêner beaucoup de personnes dans la salle. Malick va peut-être un peu loin (on peut presque dire qu'il donne les bâtons pour se faire battre) même si, personnellement, j'ai trouvé ça magnifique et épatait. Et je pense qu'il ne faut pas s'arrêter aux cinq minutes sur les dinosaures (qui ont vraiment traumatisé beaucoup de monde, visiblement), il est vrai, pas forcément utiles, mais voir plus loin et se dire simplement que c'est une vision de la naissance du monde qui s'arrête à cette époque. D'ailleurs, dans le reste du film, il fait des rappels à cette naissance de la vie sur Terre à travers d'autres moyens (images un peu plus subliminales, vision à travers les yeux des enfants) pour en arriver à la partie finale qui clôt de façon majestueuse le film.

Au cœur du long métrage, la partie centrale est consacrée à la vie de cette famille américaine et notamment à la relation des trois enfants avec es parents si différents. Si Malick n'oublie pas à certains moments quelques « digressions », ce long passage est tout de même beaucoup plus linéaire et donc moins déroutant. Il est, par contre, d'une maîtrise absolument virtuose (les dix années passées de vie « résumées » en dix minutes, presque sans aucune parole, c'est vraiment extraordinaire...). Il y a très peu de dialogues mais on comprend tout ce qui se passe dans la tête de chacun des personnages, pour nous rappeler que l'image, au cinéma, est très souvent bien plus forte que la parole. En plus, Malick a sous la main des acteurs vraiment géniaux car ce film permet de confirmer que Brad Pitt est vraiment un comédien de très grand talent et il nous offre aussi la chance de découvrir Jessica Chastain, qui, toute en sensibilité, donne une vraie force au film. Ce qui est assez intéressant, c'est de voir que, par rapport à ces films précédents, la caméra et le montage de Malick se font plus vifs, comme s'il voulait vraiment donner une vie supplémentaire à tout ce passage, en opposition aux parties plus « contemplatives » de début et fin du film. Mais l'image, elle, reste sublime.

En effet, ce qui est tout simplement effarant dans ce film, c'est que pendant plus de deux heures, l'image est constamment magnifique. Ce n'est même pas qu'il y a rien à jeter, mais c'est que tout est beau... N'importe quelle scène, n'importe quel plan sont absolument brillants. Malick a le don pour transformer la moindre séquence, si futile soit-elle en un moment de grâce absolue. Un banal jeu entre enfants devient ainsi une trouvaille. Et, à ce niveau-là de perfection et surtout, de continuité dans un même film, c'est pour moi quelque chose qui n'avait jamais été atteint et qui risque fort de ne jamais être reproduit de nouveau. En tout cas, ce film m'a vraiment fait prendre conscience que dans toutes les formes d'art, ce qui me touche le plus, c'est bien la belle image cinématographique. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que j'ai été plus que servi avec ce film.

Vous aurez donc compris que *The Tree of Life* est un film qui m'a marqué, très profondément. C'est un long métrage dont je comprends tout à fait qu'on puisse le trouver prétentieux, détestable et surfaite, voire totalement insensé. En ce sens, il me fait un peu penser à la Palme d'Or de l'an dernier, qui m'était complètement passé au-dessus de la tête, mais dont j'avais dit que je comprenais parfaitement qu'il puisse faire rêver certaines personnes. Par contre, *The Tree of Life* ne peut pas laisser indifférent. On ne peut pas sortir en disant qu'on en n'a rien pensé. D'ailleurs, à la sortie de la séance, les réactions étaient plutôt assez « violentes ». Forcément, ce film remue, questionne, et nous fait nous interroger un peu sur ce qu'on pense du cinéma en général, de ce qu'il doit être, de ce qu'on a envie qu'il soit. Car avec ce film, dont on reparlera sans aucun doute dans trente ou quarante ans, Terrence Malick nous offre quelque chose qui n'avait sans doute jamais été vu à un tel degré. Il nous emmène dans un nouveau monde (d'ailleurs, il est assez amusant de voir que le titre de son précédent film aurait pu correspondre à celui-ci, et, presque, vice versa). En tout cas, moi, je retournerai le voir très vite, justement pour essayer de comprendre un peu mieux ce qui a pu vraiment autant me toucher, et me laisser transporter de nouveau dans l'univers de Malick.

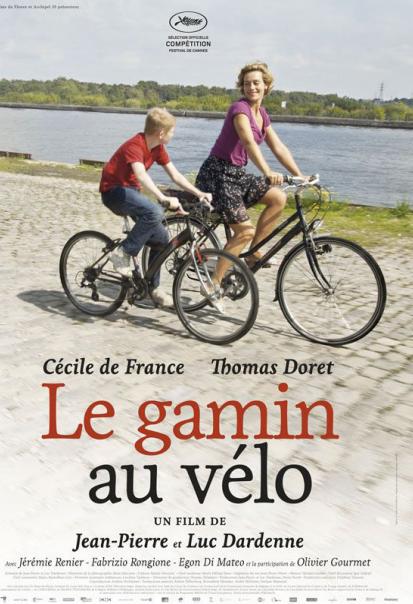
VERDICT :

Un film d'une beauté visuelle sans doute jamais atteinte au cinéma. Une grande odyssée de plus de deux heures dont je ne suis pas ressorti indemne. Extraordinaire parce que extra ordinaire.

NOTE : 19

COUP DE CŒUR :

LES IMAGES, TOUTES PLUS BELLES LES UNES QUE LES AUTRES



LE GAMIN AU VÉLO

Jean-Pierre et Luc Dardenne

Date de sortie : **18-05-2011** Vu le : **20-05-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Cyril est un jeune garçon qui est à la recherche de son père qui l'a placé dans un foyer. Il rencontre Samantha, coiffeuse, qui accepte de l'héberger pendant les week-ends...

CRITIQUE:

Aller voir un tel film après *The Tree of Life* n'est pas vraiment juste, émerveillé que j'ai été par le long métrage de Malick (d'ailleurs, j'ai repoussé d'un jour mon visionnage pour que l'effet Malick s'estompe un peu). Mais, en fait, ce qui est vraiment intéressant, c'est que, dans un style tout à fait différent, *Le gamin au vélo* est aussi une réussite. C'est formellement beaucoup plus « académique », beaucoup moins inventif, mais cela montre tout de même qu'au cinéma, avec des réalisations tout à fait diverses, on peut sortir des films de qualité. C'est à la fois rassurant et plaisant car c'est là que se situe le charme principal du Septième Art. Donc, ce *Gamin au Vélo* est plutôt bon, et pourquoi donc ?

Moi, à la base, les Dardenne, j'aime plutôt bien. On a l'impression de voir toujours un peu le film sur la misère dans la Belgique un peu déshéritée, montrée sous différentes formes (*L'enfant* ou *Le silence de Lorna*). C'est un style presque naturaliste que je trouve assez intéressant et qui fait souvent des films marquants. Pour leur nouveau film, si on retrouve un univers et des décors qui sont familiers, le scénario est bien moins sombre. Il y a une vraie lueur d'espoir que ne connaissait pas leurs précédents long-métrages. En un sens, nous pouvons presque dire que *Le gamin au vélo* est un film « lumineux », sur l'échelle des Dardenne, bien sûr, qui va du très sombre au moins sombre. L'apprentissage de la vie de cet enfant ne sera pas des plus faciles, de crises en bêtises diverses mais la fin, à la fois énigmatique et très révélatrice, nous laisse entrevoir un vrai espoir, et, pour un film des frères Dardenne, c'est déjà pas mal du tout.

Le film, divisé en trois « chapitres », séparés par un passage du Concerto pour piano n°5 de Beethoven (seule musique présente dans le film), nous permet de suivre le parcours d'un jeune garçon (saluons d'embrée la performance vraiment hallucinante du jeune Thomas Doret qui donne une énergie dingue à son personnage et permet au film de toujours garder un élan de vie nécessaire) à la recherche de son père. Les quinze premières minutes sont ainsi assez impressionnantes puisqu'on le voit s'échapper de son centre de placement et tout faire pour essayer de retrouver celui qui l'a abandonné. Les Dardenne laissent leur caméra filer, pour suivre cet enfant. C'est à cette occasion qu'il fait la rencontre de Samantha (Cécile de France, bien mais pas top), jeune coiffeuse qui se prend d'affection pour cet enfant, pas forcément facile à vivre. C'est là que péche un tout petit peu le film, selon moi. Les motivations de cette femme ne sont pas assez explicitées et on ne comprend pas bien pourquoi elle veut absolument s'occuper de ce gamin. Sans doute est-ce une volonté des réalisateurs (et scénaristes) de garder uniquement le « point de vue » de l'enfant, mais je trouve cela un peu dommageable.

VERDICT:

Un film des Dardenne plus « lumineux » qu'à l'ordinaire et porté par l'énergie du jeune interprète. Vraiment pas mal du tout.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR : **THOMAS DORET**

JUIN



LE COMPLEXE DU CASTOR

Jodie Foster

Date de sortie : **25-05-2011** Vu le : **02-06-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Walter Black, chef d'une entreprise de jouets au bord de la faillite, et père de famille, est en pleine dépression. Il créé alors un nouveau personnage, signifié par une peluche de castor qu'il arbore toujours au bras gauche...

CRITIQUE :

Jodie Foster se remet derrière la caméra après deux films au milieu des années 1990 pour s'attaquer à un film qui, dans l'idée, paraissait vraiment attrayant et qui a plutôt été bien accueilli à Cannes où il a été présenté «Hors Compétition». Mais, en fait, pendant et après le visionnage, le soufflé retombe plutôt vite car ce film, bien que pas complètement inintéressant, n'est pas une réussite.

C'est un long métrage sur la dépression, la dire, la vraie, celle qui met le personnage central complètement à plat. Il doit se séparer de sa femme et s'invente alors un deuxième personnage en lui : un castor en peluche. L'idée de base n'est donc pas absurde : montrer le combat d'un homme contre cette maladie à travers une méthode un peu révolutionnaire. Mais cette solution de thérapie va assez vite s'avérer particulièrement envahissante. Cela donne lieu à quelques situations assez amusantes (Walter et son castor se présentant, notamment), mais aussi à une répétition un peu fastidieuse de certaines séquences. Néanmoins, il faut saluer d'entrée la performance de Mel Gibson, absolument génial dans ce rôle.

En fait, le vrai problème de ce film est qu'on a l'impression que Jodie Foster, partant d'un sujet sensible et compliqué, reste vraiment en surface et ne va pas vraiment creuser au fond des choses. Peut-être a-t-elle un peu peur d'aller plus loin. Cela donne un nombre important de passages qui passent en accéléré alors qu'ils auraient pu être vraiment développés. On ressort donc frustré avec l'impression d'avoir suivi un personnage, et d'avoir vu son évolution sans vraiment en avoir compris les tenants et les aboutissants réels. Pour ne pas avoir à vraiment creuser l'histoire du père, le scénario invente un deuxième axe : celui du fils qui écrit les devoirs pour les autres et qui va rencontrer la bimbo (pom-pom girl mais pas complètement bimbo non plus) du lycée dans ce cadre et développer une vraie relation avec elle. Dans le film, on passe parfois du coq à l'âne, sans que l'on comprenne vraiment pourquoi.

De plus, si Jodie Foster reste particulièrement sage dans sa réalisation, il y a quelques aspects qui montrent un peu dérouté. Il y a à certains moments trop de clichés. C'est notamment le cas sur la première scène où l'on voit cette bimbo sortir du gymnase. Ca se fait au ralenti, comme dans toutes les séries de base et je me demande vraiment si la réalisatrice l'a fait exprès pour se moquer de cela. Mais, honnêtement, je n'en suis pas plus persuadé que ça. Finalement, *Le complexe du castor* est un film qui, tout au long, nous offre une petite musique qui ne fonctionne pas vraiment. D'ailleurs, la musique, disons-en un mot rapidement. C'est le type de film qui confirme le fameux proverbe : «trop de musique tue la musique». C'est parfois assez insupportable...

VERDICT :

Un film assez déroutant, pas bête sur le principe, mais qui ne passe pas vraiment, surtout à cause d'une réalisation pas vraiment à la hauteur du sujet. Mel Gibson y est pourtant vraiment excellent.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR : MEL GIBSON



VERY BAD TRIP 2

Todd Phillips

Date de sortie : **25-05-2011** Vu le : **04-06-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

«Je crois qu'on a recommencé». Trois ans après la première escapade des joyeux lurons à Las Vegas, c'est à Bangkok qu'ils se retrouvent avant le mariage de Stu... Et ça part vraiment dans tous les sens...

CRITIQUE :

On pouvait un peu se demander comment faire une suite à un tel film de «concept» comme *Very Bad Trip*. En effet, tout reposait sur une idée de départ : comment un groupe d'amis se retrouve dans une situation abracadabrant esque le matin et remonte peu à peu le fil de sa soirée pour comprendre ce qui s'est vraiment passé pour qu'ils en arrivent là. Il faut dire que ça marchait plutôt pas mal la première fois et je m'inquiétais un peu sur cette suite.

Le parti-pris des scénaristes et du réalisateur, c'est clairement : on refait quasiment le même film, mais pas au même endroit. La structure est exactement la même, le dénouement aussi, le déroulement de la nuit ressemble quand même pas mal... Seul change le décor et, avec Bangkok, ils ont quand même fait assez fort. Bref, pas vraiment d'originalité de ce côté-là. De plus, Todd Phillips a gardé la même équipe d'acteurs, qui reprennent leurs personnages caractéristiques et caricaturaux et qui font, une nouvelle fois, le boulot, chacun dans leur style.

Ca donne donc un film hyper-rythmé (il leur arrive un truc toutes les cinq minutes), parfois très drôle (certaines répliques et certains passages sont vraiment incroyables), parfois un peu plan-plan (on sent ce qui va venir, certaines séquences traînent un peu en longueur). On ne s'ennuie jamais vraiment, on passe un bon moment, mais on n'y retournerait pas deux fois. Par contre, il paraît qu'ils annoncent un troisième volet : il va falloir tout de même qu'ils arrêtent à un moment, et assez vite de préférence, car sinon, le tout va être gâché par des suites à répétition et ce serait un peu dommage...

VERDICT :

Une suite dans la veine du premier volet : plutôt drôle, assez surréaliste par moments et traversé de fulgurances assez incroyables. Un bon divertissement, quoi.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

CERTAINES SITUATIONS, TOUT SIMPLEMENT HALLUCINANTES



UNE SÉPARATION

Asghar Farhadi

Date de sortie : **08-06-2011** Vu le : **10-06-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Un couple se sépare puisqu'elle veut partir à l'étranger et lui doit rester au près de son père atteint de la maladie d'Alzheimer. Lui engage alors une femme pour s'occuper de son père, mais les choses vont assez vite se compliquer...

CRITIQUE :

Film dont on parle depuis environ trois mois et sa razzia au dernier festival de Berlin (Ours d'Or du meilleur film et double Ours d'Argent d'interprétation), *Une séparation* me faisait un peu « peur ». Le côté « film iranien réalisé en période de trouble pour l'art en général dans ce pays » me faisait un peu m'interroger sur les profondes raisons qui poussaient l'immense majorité de la critique à encenser ce film. La critique ne récompensait-elle pas bien plus une geste artistique et, pour ainsi dire, presque politique (ce qui est tout à fait honorable, me direz-vous), plutôt que réellement un film ? Et à la fin du visionnage, j'ai eu même du mal à me faire une idée sur cette question pourtant assez simple. Car ce film est l'objet de plusieurs paradoxes.

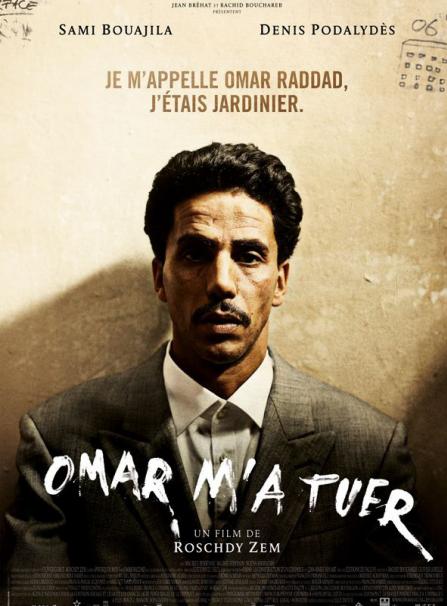
De toute façon, à la base, j'ai un peu de mal avec le cinéma du Moyen-Orient. Il y a très peu de films israéliens, par exemple, qui me font vraiment vibrer (mis à part l'incroyable *Valse avec Bachir*). C'est le rythme qui me dérange le plus souvent. Il semble toujours y avoir une sorte de distorsion de la temporalité : l'action se déroule « lentement » à l'écran alors qu'on a l'impression que, dans la vraie vie, tout pourrait aller beaucoup plus vite. Ce n'est pas forcément embêtant mais on a vraiment envie de pousser le réalisateur à appuyer sur le bouton « vitesse réelle »... Là encore, pour *Une séparation*, de nombreuses scènes sont dans cette veine. Elles sont souvent belles, bien jouées, bien réalisées mais il manque toujours le petit quelque chose qui rend une séquence magnifique. Mais, à certains moments, il y a de vraies explosions où la parole s'emballe et où caméra et montage se font beaucoup plus vifs afin de suivre au mieux cette sorte de libération. Ces scènes sont particulièrement étonnantes car d'elles se dégagent une vraie force, tout à la fois brute mais pure du fait que tout soit très bien accompagné par le réalisateur.

C'est en fait surtout dans sa construction que ce film est assez captivant et impressionnant. Peu à peu, sans qu'il s'en aperçoive vraiment, le spectateur bascule du drame familial assez « banal » à une sorte de film policier tout à fait particulier avec un « meurtre » commis, une victime, un coupable, des accusateurs, des défenseurs, un juge... Bref, tout ce qui fait la base d'un bon thriller. Mais cette enquête, base « scénaristique » du film, n'est en fait qu'un prétexte pour le réalisateur pour parler de son pays (d'ailleurs, le titre du film n'évoque pas du tout cette question, encore que, en cherchant bien,...). Le film démarre (par une scène assez impressionnante formellement) et se clôt (de façons assez énigmatique et magnifique) sur l'histoire de ce couple qui se sépare dans une société complètement sclérosée, rongée de l'intérieur par ses principes religieux, sa lutte des classes et la basseesse de son administration... D'ailleurs, il est assez effarant de voir que ce film a pu passer entre les mailles de la censure terrible de ce pays... Car, de façon peut-être un peu détournée et en tout cas subtile, Asghar Farhadi en raconte beaucoup sur l'Iran, son pays. Et pas en bien du tout, c'est le moins que l'on puisse dire...

VERDICT :

Un film assez étrange, qui sans être exceptionnel, captive de différentes manières. Une vraie force s'en dégage sans qu'on ne sache vraiment pourquoi.

NOTE : 14 COUP DE CŒUR : LA FORCE BRUTE QUI SE DÉGAGE DE CERTAINES SCÈNES



OMAR M'A TUER

Roschdy Zem

Date de sortie : **22-06-2011** Vu le : **25-06-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

Celle d'Omar Raddad, accusé du meurtre de Guislaine Marchal en 1991, alors qu'il était son jardinier. Il a toujours clamé son innocence et malgré les évidences sur sa non-culpabilité, il a passé sept ans derrière les barreaux avant d'être gracié en 1998 par Jacques Chirac. Mais il n'est toujours pas innocenté...

CRITIQUE :

Que l'affaire Omar Raddad soit adaptée au cinéma n'est pas vraiment une surprise. Un tel fait divers, qui a passionné la France des années 1990, se devait d'être repris par l'industrie actuelle du cinéma, qui manque, il faut le dire, un peu d'ingéniosité et d'originalité. Que Rachid Bouchareb traîne aussi dans les parages (adaptation du livre et production) n'en est pas une non plus tant il a pris l'habitude de s'attaquer aux problèmes de l'intégration des populations immigrées en France à travers l'histoire (voire *Indigènes* ou *Hors la loi*) de façon un peu caricaturale. Là, c'est Roschdy Zem qui prend le soin de réaliser le film et si le discours est moins marqué, le film est en grande partie raté.

Omar m'a tuer a au moins un mérite : celui de ne pas tomber dans la caricature que l'on a pu faire de cette affaire : Omar Raddad a été arrêté et reconnu coupable uniquement parce qu'il était arabe. C'est sans doute en partie vrai mais le film a plutôt un regard assez critique par rapport à cet aspect et c'est plutôt bien. Roschdy Zem est quelqu'un d'intelligent et j'avais confiance en lui pour qu'il ne tombe pas dans un panneau un peu trop gros. Mais cela ne l'empêche pas de se prendre les pieds dans pas mal d'autres pièges de réalisation. Le principal problème est que tout est surligné de sorte que plus rien ne paraît naturel. La réalisation en fait tellement pour rajouter du sentimentalisme là où l'histoire vraie est assez forte que le spectateur se sent presque agressé et se dit : « mais pourquoi veut-il absolument m'émouvoir, par tous les moyens possibles ? » et quand on commence à se poser cette question, c'est souvent que c'est mal parti.

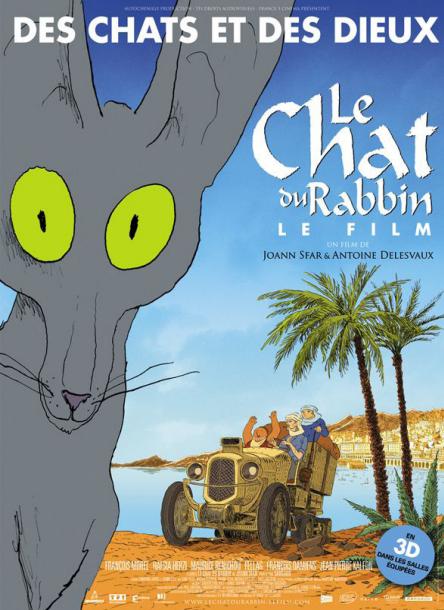
De plus, le film souffre d'un certain défaut de construction. Le premier quart d'heure est ainsi particulièrement difficile puisqu'on oscille toujours entre 1991, année du meurtre et 1994, année du procès et début du lancement d'une contre-enquête par un auteur en vogue (Vaugrenard dans le film qui représente Rouart dans la réalité). Toutes les scènes avec cet écrivain (joué par un Podalydès en mode « pilote automatique ») ne m'ont pas semblé particulièrement pertinentes, du moins dans leur utilisation telle qu'elle est faite dans le film. Ces séquences sont suffisamment longues pour ne pas être anecdotiques mais pas assez poussées pour avoir un véritable intérêt.

C'est d'ailleurs un peu le problème de tout le film (qui dure quand même uniquement 1h25, ce qui est un peu juste...) : beaucoup d'aspects ne sont pas assez développés. On n'a pas l'impression de rentrer vraiment dans la peau d'Omar Raddad (pourtant superbement interprété par Sami Bouajila), de ressentir ce qu'il devrait ressentir : l'injustice, la force à certains moments et l'abattement à d'autres. Il y a toujours une sorte de distance et de refus d'aller vraiment au fond des choses et c'est tout de même dommage car, avec un tel sujet, il y avait vraiment matière à faire quelque chose.

VERDICT :

Un film qui manque vraiment de densité sur une affaire à la fois unique et particulièrement touchante. Dommage parce que Sami Bouajila campe un Omar Raddad très convaincant.

NOTE : 14 COUP DE CŒUR : LA QUALITÉ VISUELLE GÉNÉRALE



LE CHAT DU RABBIN

Joann Sfar et Antoine Delesvaux

Date de sortie : **01-06-2011** Vu le : **26-06-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

A Alger, le chat du Rabbin coule une existence tranquille avec sa maîtresse, la fille du Rabbin, bien qu'il se pose quelques questions existentielles et veuillent faire sa Bar-mitsva. Mais différents évènements vont quelque peu modifier la donne.

CRITIQUE :

Actuellement, c'est vraiment la mode de faire des films d'animation qui ne s'adressent pas vraiment aux enfants mais bien plus aux adultes. Ce n'est pas une mauvaise chose, loin de là, puisque l'animation offre des possibilités de faire passer et de créer pas mal de choses qu'un film « traditionnel » ne permet pas nécessairement. En plus, là, le film est tiré d'une BD de Joann Sfar (vous savez ce que je pense de son film précédent) que je n'ai jamais eu l'occasion de lire mais qui a plutôt eu du succès. Il y avait donc toutes les raisons du monde pour qu'il y ait une adaptation. Et si, globalement, le film se tient, il lui manque quelque chose pour être vraiment réussi.

Le discours est souvent assez drôle, tout en restant assez profond, puisque, sous un air léger, il y a de vraies réflexions menées et des questions importantes posées. Le fait que ce soit un chat qui raconte l'histoire comme une voix-off permet un regard décalé sur notre monde (du moins, celui des personnages) et donc une distanciation. Toutes les personnes qui gravitent autour de ce chat sont plutôt amusants, et caricaturaux dans leur expression graphique et vocale (c'est aussi le but d'un film d'animation de forcer un peu le trait). De plus, l'esthétique est plutôt intéressante puisque le dessin est stylisé et soigné. Le fait qu'il y ait des changements de dessins dans certains passages est plutôt bien trouvé puisque cela permet au spectateur de comprendre que l'épisode raconté est d'un plan différent que la « réalité ». Tout cela donne un long métrage agréable mais il y a tout de même plusieurs défauts.

Le premier est l'aspect un peu fouillis parfois de certaines séquences. A certains moments, ça part un peu dans tous les sens sans que l'on comprenne vraiment l'intérêt de ce feu d'artifice. Il y a aussi pas mal de temps morts qui ralentissent le rythme un peu trop fortement et qui ne trouvent pas forcément leur place dans l'« intrigue » générale. On a l'impression que c'est dès que le scénario s'égare un peu de sa ligne directrice que les temps-morts sont les plus présents. D'ailleurs, globalement, la première moitié est bien plus réussie que la seconde, plus poussive et moins drôle (si ce n'est la scène surréaliste avec Tintin). J'ai eu aussi un peu de mal avec les voix des différents personnages et notamment celle de la fille du Rabbin (doublée par Hafsa Herz). Je ne l'ai pas trouvé crédible du tout et ça m'a un peu dérangé...

VERDICT :

Un bon film d'animation rehaussé de quelques dialogues géniaux mais qui pâtit de passages un peu trop longs...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR : L'ESTHÉTIQUE GÉNÉRALE

JUILLET



PIRATES DES CARAÏBES : LA FONTAINE DE JOUVENCE

Rob Marshall

Date de sortie : **18-05-2011** Vu le : **01-07-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: FILM D'AVENTURE

HISTOIRE :

Jack Sparrow part à la recherche de la Fontaine de Jouvence avec Barbe Noire, un navire anglais et trois bateaux espagnols aux trousses. La course est engagée...

CRITIQUE :

Je m'étais endormi devant le premier (vu en DVD) et j'avais soigneusement évité la suite d'une saga qui, honnêtement ne me fait pas rêver du tout (le côté, je fais un film pour que les gens viennent dans l'attraction ou l'inverse...). Mais, là, à cause de différentes raisons, je me suis rendu au cinéma, mais sans grands espoirs, il faut bien le dire d'entrée. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que je n'ai pas été déçu du voyage. Ce genre de film au budget mirobolant (250 000 000 \$) me rend plus en colère qu'autre chose. Pourquoi mettre autant d'argent dans un « produit » calibré et sans aucune originalité ? Premièrement, parce que les gens vont le voir (j'en fais partie cette fois-ci donc je ne dis rien) mais surtout, et c'est sans doute-là le plus grave, parce que les studios n'ont pas d'autres idées... Parce que, globalement, avec ce film, on n'est tout de même pas loin du degré zéro du cinéma...

Parfois le scénario d'un film ou l'interprétation des acteurs sauvent la réalisation ou l'inverse, mais là, tout est à l'avenant (ce qui a au moins le mérite de la cohérence). Passons rapidement sur l'« intrigue ». Jack Sparrow part à la recherche de la Fontaine de Jouvence mais il n'est pas seul sur le coup (c'est le moins que l'on puisse dire...). La question n'est pas vraiment de savoir qui arrivera en premier mais plutôt comment arrivera-t-il avant les autres et qu'adviendra-t-il ensuite. C'est tout le long loufoque mais, en même temps, on ne s'attend pas à autre chose. Ça part dans tous les sens, il y a des incohérences à tire-larigot, mais, au pire, ce n'est pas le plus dérangeant. Ce qui l'est par contre, c'est la qualité des dialogues et de la réalisation en elle-même. Commençons par les dialogues : soit il y'en a trop (interminables scènes de palabres inutiles), soit ils sont tout simplement hallucinants de bêtise (la palme revenant tout de même au fameux : « à chaque fois que vous êtes devant moi, vous pointez quelque chose sur moi » dit par Angelica à Jack). C'est pendant plus de deux heures comme ça et on se demande bien quand cela s'arrêtera...

Mais que dire de la réalisation si ce n'est que c'est presque une catastrophe industrielle à ce niveau-là. En fait, c'est assez simple à résumer : l'image est particulièrement moche (toutes les scènes avec les sirènes – je n'en dis pas plus, ça vaut le coup d'œil... – sont vraiment immondes), c'est tellement téléguéidé qu'on devine tout cinq ou dix minutes à l'avance (qu'il se bat contre une femme au début, que le prêtre n'est pas mort...). Rob Marshall (qui restait déjà sur un ratage assez monumental) a le don pour toujours tout faire pour qu'il n'y ait aucune (mais vraiment aucune) surprise. Ça en devient presque un travail d'orfèvre à un tel niveau de médiocrité... Tous les acteurs en rajoutent tellement que c'en est complètement risible (la palme revenant sans doute à Geoffrey Rush, pas loin du pitoyable). Ce qui est assez amusant (ou pas), c'est que l'affiche dit à peu près tout du film que l'on va voir. Il y aura beaucoup de Johnny Depp, ce sera chargé et ce sera moche visuellement (pas loin d'être la pire affiche depuis longtemps). Tout est dit et montré, donc on ne peut même pas crier à la tromperie sur la marchandise. Et puis quand on sait que les cinquièmes et sixièmes opus sont déjà sur les rangs, il y a de quoi avoir peur pour les prochaines années...

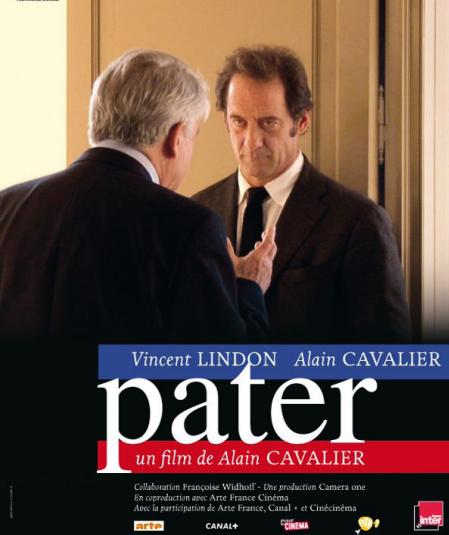
VERDICT :

Pas bon du tout. C'est toujours dommage et même énervant de se dire que ce genre de films bénéficient de budgets énormes alors que d'autres, avec de telles sommes, pourraient faire au moins vingt films biens. Mais bon, c'est le cinéma actuel... J'espère néanmoins que les chiffres actuels d'Hollywood vont faire réfléchir certains décideurs...

NOTE : 8

COUP DE CŒUR :

LA MUSIQUE (MÊME SI ELLE EST LOIN D'ÊTRE EXCEPTIONNELLE)



PATER

Alain Cavalier

Date de sortie : **22-06-2011** Vu le : **18-07-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: INCLASSABLE

HISTOIRE :

Vincent Lindon et Alain Cavalier se filment dans une sorte de fiction où l'un joue le Président et l'autre son premier ministre. Mais entre le jeu, la vraie vie, l'acteur, le réalisateur et le spectateur, le jeu se brouille assez vite.

CRITIQUE :

Ca y est, je suis allé voir le fameux *Pater* dont pas mal de monde parle depuis sa projection à Cannes en mai dernier. Je dois avouer que j'y allais un peu à reculons tant la presse un peu « bobo » faisait des gorges chaudes de ce film. Mais bon, il fallait bien y aller et j'ai presque attendu le dernier moment, avant qu'il ne passe plus sur Lyon. Ce film a plutôt été une bonne surprise pour moi car, s'il ne ressemble à rien du tout de connu au cinéma, ce long métrage est à la fois drôle, intéressant et surtout étonnant.

Il commence par un dialogue entre Cavalier et Lindon autour d'une table dont on ne voit que les différents plats qu'ils vont manger. Lindon parle librement du film qu'il est en train de tourner (qui s'avère être *La permission de Minuit*). Scène peu banale pour entrer dans un film qui lui, est loin d'être ordinaire. En effet, Lindon et Cavalier se livrent tous deux à un drôle de jeu : celui de reconstituer la relation entre un Président et son premier ministre. Mais ce qui est particulièrement troublant, c'est qu'il y a un vrai mélange entre ce qui relève de ce jeu (intéressant, nous y reviendrons) et ce qui relève de la vraie vie et de la relation entre un acteur et son réalisateur. Par exemple, tout se passe dans les appartements de Cavalier ou de Lindon eux-mêmes. Le spectateur ne sait plus vraiment si tout est joué ou écrit d'avance. Par exemple pour ce monologue de Lindon qui narre la rencontre avec son propriétaire dans les escaliers (scène totalement lunaire). Tout est brouillé et cela est renforcé par le fait que Lindon lui-même prend la caméra pour filmer son réalisateur. En ce sens, on est dans une expérience de cinéma assez unique, inclassable, entre documentaire et fiction.

Ce film dit aussi beaucoup sur l'exercice du pouvoir, l'air de rien. Sur les petits conciliabules, sur les non-dits, sur la sincérité qui n'est pas toujours présente. C'est particulièrement intéressant et par rapport à des fictions qui se veulent réalistes sur le pouvoir et la façon de le posséder et de l'utiliser, *Pater* semble aller beaucoup plus loin puisque le naturel est vraiment présent et, en tant que spectateur, on y croit beaucoup plus, de façon assez paradoxale. De plus, le projet qui est au cœur du film (limiter les plus hauts salaires à 10 ou 15 fois le niveau du plus bas salaire) est un vrai sujet de société actuel qui mériterait d'être posé et que ce film permet de soulever de façon tout à la fois détournée mais très intense. Et en plus, un grand nombre de répliques, de séquences ou de passages sont particulièrement amusants, notamment du fait qu'il y ait un mélange entre fiction et réalité et que le spectateur, mais aussi Cavalier et Lindon ne sachent plus vraiment quelle est leur place. Tout cela donne un film qui n'est jamais ennuyeux car il rebondit toujours d'une façon assez originale pour que le charme fonctionne toujours.

VERDICT :

C'est vraiment un objet cinématographique comme on n'en avait jamais vu avant. Totalement singulier et donc assez exceptionnel sur ce point. En plus, on ne s'ennuie jamais et c'est souvent intéressant et drôle.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LA SINGULARITÉ DU PROJET



HARRY POTTER ET LES RELIQUES DE LA MORT – PARTIE 2

David Yates

Date de sortie : **13-07-2011** Vu le : **20-07-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: FILM DE SUPER-HÉROS

HISTOIRE :

La fin de l'affrontement entre Harry Potter et Voldemort. Alors que le premier volet du film mettait gentiment en place les éléments de la grande bataille, là, on est dedans et la guerre sera sans merci...

CRITIQUE :

Ca y est, on arrive au bout de cette grande aventure littéraro-cinématographique qu'est *Harry Potter*. Après sept livres et huit films, tous les personnages vont rendre leurs baguettes magiques et les acteurs vont pouvoir passer à autre chose (même si ce ne sera pas évident pour tous). Alors que la première partie de ce dernier opus était plutôt intéressante (voir critique précédente), cet ultime long métrage commence pas trop mal avant de vraiment partir complètement à côté dans sa dernière heure. Cela fait une conclusion ratée pour une saga qui aura connu ses hauts et ses bas (au gré des réalisateurs) mais qui aura tout de même su rester assez proche de l'univers du livre (quand on les a lu qu'une seule fois et qu'on n'en connaît pas les moindres recoins...)

En repartant sur le même rythme et dans la même ambiance que la première partie, le film recommence plutôt pas mal. Le réalisateur prend le temps de poser les personnages et l'intrigue qui sera assez simple : c'est l'affrontement final (gentils contre méchants et donc HP contre Voldemort) et tout le film doit y préparer. En effet, la quête désespérée pour retrouver les Horcruxes est là pour affaiblir le Maître des Ténèbres. Par contre, dès le départ, on sent que quelque chose ne tourne pas rond avec ces images censées être dans la tête d'Harry Potter : elles sont particulièrement moches et font même mal aux yeux (ça aura été une constante sur toute la saga). Alors que le combat final se rapproche, le film se fait de plus en plus mauvais. A partir du moment où les personnages se retrouvent dans Poudlard, tout commence à aller à vau-l'eau. Je ne sais pas bien ce qui se passe dans la tête du réalisateur mais c'est particulièrement tragique.

En voulant simplifier au maximum son film, il lui fait plutôt perdre de sa clarté. Tout s'embrouille : on ne sait plus qui est qui dans cette grande bataille générale. Mais surtout, il utilise des artifices complètement usés (les ralentis sont particulièrement horribles et dignes de séries B) pour faire de cette grande confrontation le point culminant du film et même de la saga. Pendant une heure, on s'enfonce peu à peu dans quelque chose d'assez pathétique. Et le climax de tout cela est bien le combat final entre les deux « héros » de l'histoire : en trois plans, le tout est réglé, de façon presque naturelle. C'en est complètement surréaliste... Enfin, comment ne pas parler des cinq dernières minutes. Je ne révélerai pas ici de quoi il en retourne même si je pense que tout le monde sait... Comment porter aussi peu de soin à une scène que tout le monde attend. A un tel niveau d'amateurisme, je pense qu'on n'est pas loin de la faute professionnelle de la part du réalisateur et des producteurs. C'est tout de même un peu dommageable que tout cela se finisse comme cela, car même si *Harry Potter* n'est pas une saga qui marquera l'histoire du cinéma (si ce n'est au box-office), elle ne méritait pas une dernière heure d'un tel niveau de médiocrité.

VERDICT :

Un film qui s'effiloche vraiment dans sa deuxième moitié. A trop vouloir en faire, le réalisateur se perd complètement sur la fin et c'est vraiment dommage...

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

LA PREMIÈRE HEURE (PAR RAPPORT À LA DEUXIÈME...)



UN AMOUR DE JEUNESSE

Mia Hansen-Løve

Date de sortie : **06-07-2011** Vu le : **22-07-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

En 1999, Camille, 15 ans est folle amoureuse de Sullivan. Lorsque celui-ci s'en va en Amérique du Sud, son monde s'écroule. Pendant huit ans, elle réussit à refaire sa vie mais lorsqu'elle le rencontre de nouveau en 2007, son univers bascule de nouveau.

CRITIQUE :

Mia Hansen-Løve fait partie de cette nouvelle génération de réalisatrices françaises (au même titre que Céline Sciamma) qui insufflent, dit-on, une nouvelle vitalité dans le paysage cinématographique hexagonal. Il paraît que son long métrage précédent (*Le père de mes enfants*) était plutôt un bon film et il fallait donc aller voir cet *Amour de jeunesse* pour se faire une idée sur ce que cela donnait. Et bien, honnêtement, d'idée, je ne m'en suis pas fait énormément. En effet, ce film a tout du film français « indépendant » actuel...

L'histoire est somme toute assez banale, mais l'idée de la faire suivre sur presque dix ans est assez intéressante (la façon de montrer le temps qui passe avec les dates qui apparaissent de différentes façons est plutôt réussie). Il n'y a donc rien de très original dans l'accroche de base. Le problème, c'est que le scénario ne dépasse jamais un état de fait et s'y complait plutôt. C'est assez agaçant à la longue... On a vraiment envie, en tant que spectateur, que tout cela aille plus loin, soit plus dans la profondeur des personnages, soit dans quelque chose de plus étrange, de moins convenu. Surtout que l'interprète de Camille, Lola Créton, est excellente et donne une vraie force à son personnage. On a vraiment l'impression qu'elle peut l'emmener bien plus loin. Bon, d'accord, elle est très amoureuse de ce type (par ailleurs interprété de façon très étrange et peu naturelle) qui la quitte puis la retrouve huit ans plus tard. Dans ce laps de temps, elle s'est trouvée un homme. Mais on en reste là, dans un entre-deux à la fois gênant et frustrant. En plus, le scénario enchaîne un peu les clichés autour (les parents de Camille, les cours d'architecture, le cabinet d'architecture).

Mais si le scénario n'avance pas vraiment et ne va pas plus loin, c'est aussi en partie à cause d'une réalisation trop convenue et « scolaire ». En effet, on a l'impression que toutes ces nouvelles réalisatrices ont suivi le même cours puisqu'elles réalisent presque de la même façon : un rythme plutôt lent, une grande attention aux personnages, très peu de mouvements de caméra. Parfois, on a un peu l'impression que la réalisatrice se regarde filmer et il n'y a pas grand-chose de plus énervant... Cela donne certaines scènes réussies d'un point de vue stylistiques, mais surtout un nombre trop important de séquences pas forcément utiles au déroulé du film. C'est donc un long-métrage qui s'inscrit tout à fait dans la veine des « nouveaux » films indépendants français. Mais là où Céline Sciamma avait réussi, avec *Tomboy*, à sortir du lot avec une histoire très forte et originale, Mia Hansen-Løve reste un peu dans du « vu et revu », sans grande spécificité ou originalité. Et c'est tout de même un peu dommageable parce que je suis persuadé qu'il y avait vraiment moyen, avec exactement le même point de départ, de partir sur quelque chose de plus fort et de plus émouvant.

VERDICT :

Un film intéressant par le regard qu'il porte sur cette frange de la société anglaise. Un humour très fin et des acteurs au top de leur forme.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR : LOLA CRÉTON

AOÛT



CARS 2

Pixar

Date de sortie : **27-07-2011** Vu le : **05-08-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

Flash McQueen replonge dans une nouvelle compétition de courses à travers le monde. Son fidèle ami, Martin le dépanneur, se voit, lui, confronté sans le vouloir à toutes sortes d'aventures pour sauver son camarade.

CRITIQUE :

Après tant de réussites à la suite (*Ratatouille*, *WALL.E*, *Là-Haut*, *Toy Story 3*), il fallait bien que le plus génial des studios d'animation actuel, commette un impair. C'est chose faite en 2011 avec cette suite de *Cars*, qui était pourtant un dessin animé somme toute honnête au moment de sa sortie, en 2006, même s'il n'atteignait pas le niveau des films suivants. Là, clairement, Pixar s'est trompé en voulant faire une suite puisque c'est le scénario qui dérange le plus dans ce film.

N'ayant plus vraiment d'idées pour développer l'histoire de Flash McQueen lui-même (voiture héros dans le premier volet), les scénaristes inventent une « contre-enquête » qui va, de fait, devenir le pilier central de tout le film. La référence à James Bond est complètement explicite et on se demande alors quel est l'intérêt que ce soient des voitures qui soient dans ces situations. Finalement, le film se divise en deux parties qui se rejoignent plus ou moins (le lieu des courses) et qui sont l'occasion de visiter plusieurs pays (et de créer des nouvelles voitures à chaque fois, nous y reviendrons). Pour ce qui est de la partie enquête, elle est menée, de façon tout à fait fortuite, par Martin le dépanneur. Son rôle de crétin du village est plus que surjoué et c'est vraiment dommage et même agaçant par moments qu'il n'y ait pas plus de mesures.

C'est globalement le problème de tout ce scénario : il manque clairement de finesse. Alors que les différents niveaux d'écriture et l'humour un peu décalé faisaient partie des grandes spécialités de Pixar, on a un peu l'impression qu'ils ont tout perdu pour ce film. Le scénario est très basique et s'adresse clairement aux enfants même si on peut y voir derrière le message « écologique » pour les plus grands (il faut quand même dire que, dans notre monde actuel, faire un film ayant pour héros des voitures, c'est assez gonflé...). Tout va très vite, les héros s'en sortent toujours miraculeusement (le côté « toujours le gadget pour sortir de toutes les situations », ça va cinq minutes...) mais on n'a pas vraiment le temps (ni l'envie, d'ailleurs) de s'attacher à tous ces personnages qui arrivent peu à peu. Tout cela donne un film assez bancal où, même si c'est extrêmement rythmé, on a tendance à s'embêter un peu parfois...

Après, Pixar reste Pixar et il y a quelques trouvailles intéressantes, quelques séquences magiques et drôles, des références assez géniales, et surtout une force visuelle toujours aussi forte. Il n'y a techniquement aucun défaut (la 3D ne fait pas mal aux yeux, mais renforce la profondeur de champ) et c'est parfaitement « mis en scène ». Mais tout cela apparaît un peu vain, du fait de la faiblesse intrinsèque du scénario. On a tout de même un peu l'impression que le studio a cédé cette fois-ci à la facilité, après avoir mené des projets bien plus ambitieux et même casse-gueules. D'abord parce que ce n'est que la deuxième fois qu'il y a une suite (après la saga *Toy Story*), ensuite parce que tout cela donne le sentiment que le studio a surtout voulu faire du business en vendant ses petites voitures aux enfants de toute la planète, qui pourront toujours s'identifier à la voiture sumo, à la voiture Reine d'Angleterre ou encore au petit trois-roues français). C'est tout de même un peu dommage de tomber dans ce piège et on peut espérer que Pixar ne s'y refera pas prendre deux fois. Un bon point, néanmoins : le retour du court métrage (*Vacances à Hawaï*) avant le film, mais déception, puisque celui-ci n'est pas d'excellente facture. Par contre, il n'y a vraiment plus la bande-annonce du Pixar de l'été prochain et c'est vraiment dommage. Pourtant, les premières images qui ont filtré sur internet laissent imaginer un *Brave* assez exceptionnel.

VERDICT :

Malgré un visuel toujours à la hauteur, ce dernier Pixar n'enchantes jamais et finit par décevoir, notamment du fait d'un scénario et de personnages trop caricaturaux.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :
LA VIRTUOSITÉ VISUELLE



SUPER 8

J.J. Abrams

Date de sortie : **03-08-2011** Vu le : **06-08-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: SCIENCE-FICTION

HISTOIRE :

Dans une petite ville de l'Ohio, à la fin des années 1970, des jeunes adolescents comblent leur ennui en réalisant un film en Super 8. Alors qu'ils tournent une des scènes dans une gare, ils sont victimes d'un terrible déraillement qui n'est pas dû au hasard. A partir de là, la ville ne sera plus jamais la même...

CRITIQUE :

Le buzz était orchestré depuis environ un an autour de ce film produit par Steven Spielberg et réalisé par le créateur de la série *Lost*. Des minis bandes-annonces avaient circulé et personne ne savait trop de quoi il retournait de ce film. Enfin sorti, on peut le juger sur pièce, au-delà de tout le battage qui est fait autour (notamment sur les références plus ou moins explicites du réalisateur aux films de son producteur). Et, honnêtement, c'est plutôt pas mal du tout...

Ca commence assez gentiment par la chronique de la vie d'adolescents dans une ville moyenne des Etats-Unis dominée par une aciéries qui vient de prendre la vie à la mère de l'un des jeunes héros. Faire un film est leur seul moyen de se retrouver ensemble et de faire vraiment quelque chose. Le premier quart d'heure passe comme ça, dans une ambiance un peu évanescante. Mais tout déraille (c'est le cas de le dire) avec cette scène tout simplement hallucinante du train. On a un peu l'impression qu'il en rajoute des tonnes mais c'est quand même assez exceptionnel comme scène. Et c'est le point de départ réel de l'histoire. Pendant une heure, on sait et on sent qu'il y a quelque chose dans la ville, mais on ne voit jamais quoi. Peu à peu, on comprend (en même temps que les personnages principaux, en fait).

Là, ce que fait J.J. Abrams est assez fort. Entre scènes de terreur (où il fait parfaitement monter la pression), scènes de panique dans la ville (c'est très bien rendu), les scènes de pure action (cette poursuite dans les rues en feu) et toutes les séquences qui voient les adolescents prendre conscience de ce qui se passe réellement (comme une sorte de passage à l'âge adulte), le film suit parfaitement son cours. Il y a même certaines scènes vraiment intéressantes où il gère très bien tous les éléments de son scénario. Par contre, j'ai été vraiment déçu par le dernier quart d'heure, beaucoup trop hollywoodien avec des plans vus et revus (les personnages se tenant la main, la grande réconciliation finale...) et qui paraît un peu expédié à la va-vite.

Finalement, tout cela donne un film assez plaisant, qui est tout de même assez stressant. Je sais que je ne suis pas la meilleure référence en termes de peu au cinéma (un rien me fait peur) mais je ne comprends pas comment certains critiques que j'ai entendues prétendent que ce film peut se voir par toute la famille. Moi, à 10 ans, j'aurais vraiment flippé et fait des cauchemars, du moins, je pense... Mais bon, j'ai bien grandi et j'ai vraiment pu apprécier ce film à sa juste valeur : un bon divertissement, assez intelligent et plutôt bien réalisé.

VERDICT :

Un film vraiment étonnant car à la fois très classique (dans la réalisation notamment) mais prenant vraiment le spectateur pendant presque deux heures. Des scènes de grande qualité.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

CERTAINES SCÈNES VRAIMENT TRÈS FORTES



BAD TEACHER

Jake Kasdan

Date de sortie : **27-07-2011** Vu le : **07-08-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Elizabeth Halsey est la pire des professeurs au monde. Elle se moque complètement de ses élèves et ne s'intéresse qu'au portefeuille de son futur petit ami. Elle croit découvrir celui-ci avec le nouveau prof remplaçant. Mais la bataille va faire rage avec sa collègue d'en face...

CRITIQUE :

Cameron Diaz est dans une période un peu clé dans sa carrière. A bientôt 40 ans, elle ne peut plus vraiment jouer les rôles de jolies jeunes filles comme au début de sa carrière. Néanmoins, aucun réalisateur ne lui a donné un vrai grand rôle dramatique si ce n'est Nick Cassavetes pour *Ma vie pour la tienne*. C'est donc dans ce genre de comédies un peu décalées qu'elle a le plus d'avenir à l'heure actuelle et il faut dire qu'elle est vraiment pas mal dans ce genre de rôles, au moins dans ce *Bad Teacher*.

Le rôle qu'elle a à interpréter n'est pas non plus le dur au monde. Cette prof est assez caricaturalement méchante et inefficace avec ses élèves. Elle boit en cours, fume de la drogue, leur fait regarder des films à longueur de cours,... Cette incapacité à enseigner va de pair avec un très grand égoïsme du personnage principal qui ne pense qu'à sortir avec un riche petit ami ou encore à se refaire faire les seins (les deux sont indissociables, évidemment !). Tout cela donne des situations parfois assez cocasses, des répliques au cordeau, mais aussi des incohérences et des moments de flottement. Les scènes avec ses collègues sont particulièrement drôles et le réalisateur a le don pour montrer de façon très rapide des attitudes générales. Cela permet au film d'être particulièrement rythmé et donc, au spectateur, de ne jamais vraiment s'ennuyer.

Ce qui est assez agréable, c'est que, jusqu'au dernier moment (enfin presque), le scénario ne transforme pas ce personnage assez décapant en une prof et une femme parfaites (vous savez, tous ces films où le « méchant », au contact des « gentils », devient lui aussi « gentil ») et le côté irrévérencieux perdure donc jusqu'au générique de fin. *Bad Teacher* est en fait une comédie qui se laisse regarder mais qui n'arrive jamais à passer le simple stade de la gentille rigolade pour aller plus loin, soit dans un côté complètement décalé assumé, soit en proposant une réflexion un peu plus poussée. Ce n'est donc pas dérangeant mais, assez vite, on oublie ce genre de films, qui se rangent dans la catégorie des longs métrages « bien mais pas top ». C'est déjà ça...

VERDICT :

Une comédie assez irrévérencieuse et assez jouissive. Ca ne va pas non plus pousser très loin et on reste dans une certaine caricature mais un bon moment de passé.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR : CAMERON DIAZ



Melancholia

MELANCHOLIA

Lars von Trier

Date de sortie : **10-08-2011** Vu le : **10-08-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Melancholia, c'est le nom d'une planète qui menace de percuter et d'anéantir la Terre. Alors que le choc est inéluctable, nous suivons deux sœurs que tout oppose dans leurs caractères. La première se marie en pleine dépression et l'autre essaie de lui organiser la plus belle fête, tout en paniquant pour l'avenir.

CRITIQUE :

De Lars von Trier, j'avais vu *Breaking the Waves* il y a de cela environ cinq ou six ans et je dois avouer que j'avais trouvé ce film plutôt intéressant et beau. Depuis, je n'ai jamais eu ni le temps ni l'envie d'aller voir ses films mais ce *Melancholia* me laissait un peu d'espoir et me plaisait sur le principe. Pas à cause des mauvaises raisons pour lesquelles on a parlé de ce film (les propos assez inqualifiables du réalisateur lui-même pendant le Festival de Cannes), mais bien parce que le sujet et la bande annonce annonçaient quelque chose de pas mal du tout. Et bien, ce n'est pas mal... mais ce n'est pas bien non plus...

Après un prologue d'une dizaine de minutes assez magnifique et hypnotique (de longs plans assez incroyables, très contemplatifs, sur le Prélude de *Tristan et Yseult* de Wagner), on attaque le gros du film, découpé en deux chapitres comme autant de sœurs, véritables clés de voute de ce « récit ». La première, Justine (interprétée par une Kirsten Dunst plutôt convaincante), est en pleine dépression (ou mélancolie, c'est selon) mais elle se marie. Après être arrivée en retard (scène assez amusante de la limousine qui ne passe pas un virage), elle est tellement absente de son propre mariage que celui-ci part complètement à vau-l'eau. Le problème, c'est qu'on croit revivre un *Festen* (d'ailleurs, Thomas Vinterberg est crédité dans les remerciements) du pauvre, puisque rien n'est poussé au bout, des points de tension sont soulevés mais jamais creusés. La seule chose que l'on voit vraiment, c'est la façon dont le personnage central s'enfonce peu à peu dans son propre univers, sans faire vraiment attention à ceux qui l'entourent.

En face d'elle, on trouve sa sœur (Charlotte Gainsbourg, qui fait du Charlotte Gainsbourg), mère et femme parfaite, qui fait tout pour lui organiser le plus beau des mariages mais qui, elle, est complètement rongée par l'arrivée imminente de la planète. C'est l'objet de la deuxième partie du film, plus intense que la première car la relation d'amour/haine de ces deux sœurs est vraiment poussée à son paroxysme et la différence de caractère leur donne chacune une attitude opposée devant le drame en approche.

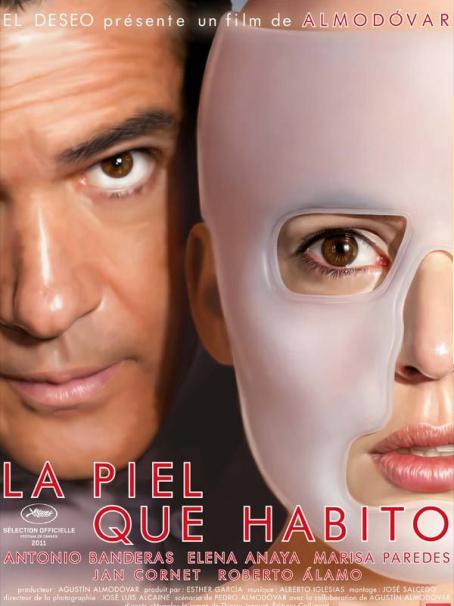
Ce qui est assez agaçant dans ce film, c'est la capacité de Lars von Trier à enchaîner des scènes assez magnifiques – soit dans la direction d'acteurs, dans la beauté de l'image ou dans le rythme – avec d'autres séquences beaucoup plus quelconques, voire même parfois ratées. On a l'impression qu'il se débarrasse complètement de scènes, d'idées préalablement lancées ou même de personnages entiers (celui de la mère des deux sœurs). Tout cela donne un film particulièrement inégal, où cinq minutes géniales côtoient directement un quart d'heure complètement ennuyeux. Par contre, la fin (le dernier quart d'heure, globalement et le dernier plan, plus particulièrement) est assez impressionnante et clôt ce film assez étrange de manière pour le moins claire et nette.

VERDICT :

Un film très beau par moments, beaucoup moins emballant à d'autres instants. C'en est presque agaçant...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR : LA BEAUTÉ VISUELLE DE CERTAINS PASSAGES



LA PIEL QUE HABITO

Pedro Almodovar

Date de sortie : **17-08-2011** Vu le : **15-08-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Le docteur Ledgard travaille sur une nouvelle peau spéciale, permettant de résister aux brûlures et aux piqûres de moustique. En effet, sa femme est morte brûlée et il veut combattre cela. Mais qui est donc la jeune femme qui est son cobaye et qu'il retient prisonnière dans sa maison ?

CRITIQUE :

Pedro Almodovar fait partie de ces réalisateurs dont on va voir les films un peu « par principe ». Il a réussi à s'installer, à côté de Woody Allen, des frères Coen ou encore des frères Dardenne, dans ce groupe des réalisateurs desquels on se « doit » d'aller voir les longs-métrages pour les juger sur pièce, malgré tout ce qu'on en entend dire dans les médias. Pour ce film en particulier, mon intérêt était renforcé par le fait qu'il s'agissait d'une libre adaptation du livre *Mygale* de Thierry Jonquet, une petite merveille de 150 pages qui se lit en même pas trois heures (et que je conseille vivement). D'après les images de la bande-annonce que j'avais pu voir, ça me faisait tout de même un peu peur... Mais finalement, j'ai été plutôt agréablement surpris.

Par rapport au livre, on ne se trouve pas dans une adaptation fidèle mais plutôt une reprise des principaux thèmes. En effet, la construction du film est très différente de celle du livre qui laisse plus de place à un effet de surprise (en même temps, j'ai lu le livre avant...). Plutôt que de créer un suspense par un récit « choral » comme Jonquet, Almodovar préfère une linéarité entrecoupée d'un flash-back assez long. Mais ces deux approches sont assez complémentaires et permettent de se dire que ces deux œuvres ont leur intérêt, dans leur différence justement. Si l'ouvrage de Jonquet est plus porté sur la « perversité » du personnage principal, Almodovar, lui, dans son style particulier, insiste plus sur la « folie » de ce chirurgien sans scrupules.

Dans un film qui oscille entre thriller et drame (et quelques touches plus amusantes), Almodovar trouve un terrain d'expression assez parfait pour faire un beau film d'un point de vue formel. Plusieurs scènes sont très réussies, d'autres un peu moins. Il y a même certaines séquences qui sont complètement ratées et à la limite du ridicule (d'ailleurs, beaucoup de gens ont ri alors que le propos n'y prêtait pas particulièrement). Cela tient surtout aux dialogues parfois un peu « étranges » et abrupts. Mais, dans l'ensemble, tout se tient plutôt bien et le rythme est parfaitement maîtrisé. On ne s'ennuie jamais mais rien n'est précipité non plus. Ce qui est assez étrange par rapport à d'habitude chez Almodovar, c'est que le personnage central est un homme (Antonio Banderas, pas toujours très crédible), mais tout tourne toujours (et même encore plus dans ce film, sans révéler quoi que ce soit) autour de la question de la féminité. Almodovar sait toujours aussi bien filmer les femmes et notamment Elena Anaya, la découverte de film.

VERDICT :

Un film très surprenant où certains passages particulièrement ratés sont compensés par un rythme intéressant et une beauté formelle globalement indéniable.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LE RYTHME



CAPTAIN AMERICA : FIRST AVENGER

Joe Johnston

Date de sortie : **17-08-2011** Vu le : **24-08-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: FILM DE SUPER-HÉROS

HISTOIRE :

Steve Rodgers, un jeune new-yorkais complètement freluquet, fait tout pour rentrer dans l'armée américaine partie aider les alliés pendant la deuxième guerre mondiale. Il se retrouve finalement le cobaye d'une expérience scientifique qui va changer sa vie : il va devenir Captain America.

CRITIQUE :

Deux remarques préliminaires : la première est que, vue en VF, le film perd forcément de son attrait (les doublages sont vraiment très mauvais) et la deuxième est que ce film est un des premiers que je vois où il y a des bandes-annonces avant (normal) mais surtout après le générique... Je n'en dis pas plus... Après *Thor*, les studios Marvel s'attaquent à un autre de leur personnage fétiche : Captain America. C'est même un des premiers personnages créés en bande dessinée aux Etats-Unis et son objet premier était de collecter des fonds pour permettre à l'effort de guerre de se poursuivre. Aujourd'hui, faire un film sur un personnage aussi patriotique paraît quelque peu risqué dans une Amérique et un monde globalement, qui refuse de plus en plus de telles valeurs poussées à leur paroxysme. Alors, verdict ?

L'idée d'être resté dans l'époque de genèse de ce personnage est plutôt intéressante de ce point de vue, puisqu'elle permet une vraie distanciation et met donc au loin toute idée d'un patriotisme trop effréné. Par contre, ce qui est assez « drôle », c'est que cela permet de repartir dans les clichés sur les allemands pendant la Seconde guerre mondiale. Même s'il ne s'attaque ici pas vraiment au nazisme à proprement parler (mais plutôt à une forme encore plus poussée et dangereuse), les méchants allemands ont des têtes de méchants, sont habillés en sombre, sont moches et complotent toujours en secret... Captain America, avant d'être un soldat est, avant tout un vrai objet de propagande pour le pouvoir américain en manque de liquidités. Pendant la première moitié du film, plutôt amusante, on comprend comment ce jeune homme tout maigre va devenir une bête physique. Les bons sentiments ne sont jamais loin mais cela passe assez tranquillement, notamment du fait de l'ambiance rétro du New York en période de guerre plutôt pas mal rendue.

Mais le destin de ce personnage va assez vite changer puisqu'il part se battre seul pour aller libérer certain de ses collègues et, à partir de la deuxième heure, tout devient un peu moins amusant (alors que, logiquement, ça devrait être l'inverse...). On rentre dans le schéma classique de ce genre de films où tout converge vers un combat final entre le grand gentil et le grand méchant. C'est vraiment très caricatural et les combats sont assez moches d'un point de vue visuel : on n'y comprend pas grand-chose et ils sont d'une crédibilité plus que douteuse. En fait, ce qui est assez dérangeant, c'est que c'est un film dont on a l'impression qu'il se prend un peu au « sérieux ». Il n'y a jamais de second degré, très peu de répliques drôles et tout cela manque donc d'un minimum de distanciation. D'ailleurs, ce sérieux est incarné par cette sergent de l'armée américaine (Hailey Atwell, qui fait vraiment un film tous les trois ans), pas particulièrement drôle. Alors que *Iron Man* gagne le spectateur avec un côté décalé et un humour assez déjanté, tous les personnages de *Captain America* sont tellement peu drôles que l'on n'a pas forcément envie de suivre leurs aventures. Et c'est dommage.

VERDICT :

Un film qui, mine de rien, se prend un peu trop au sérieux, alors qu'on est clairement dans du grand n'importe quoi. Plutôt sans intérêt...

NOTE : 14

COUP DE CŒUR : LE CÔTÉ UN PEU RÉTRO, PAS MAL RENDU



LES BIEN-AIMÉS

Christophe Honoré

Date de sortie : **24-08-2011** Vu le : **29-08-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: FILM MUSICAL

HISTOIRE :

Sur plus de quarante ans, on suit les histoires amoureuses d'une mère et de sa fille entre Paris, Prague, Londres ou Montréal... Et tout ça en chansons...

CRITIQUE :

De Christophe Honoré, j'étais resté au plutôt agréable (autant que je m'en souvienne) *Les chansons d'amour*, film musical assez amusant, même s'il traitait des questions amoureuses d'une sorte de microcosme parisien bobo sur les bords, qui plaît tant à la critique (qui, globalement, en fait partie). Trois films (pas vus) plus tard, le réalisateur nous livre le même genre de film (avec les mêmes acteurs en prime) et là où les qualités des *Chansons d'amour* prenaient le dessus sur les défauts, c'est ici l'inverse qui se produit.

Ce que l'on peut commencer par reconnaître à Honoré, c'est sa faculté à intégrer de façon plutôt pertinente les chansons dans son film. On n'est pas du tout dans une comédie musicale mais bien dans un film avec des chansons, ce qui est très différent, car celles-ci arrivent rarement comme un cheveu sur la soupe mais sont plutôt bien amenées. D'ailleurs, elles sont globalement assez sympathiques, du moins, au niveau musical puisque, comme pour *Les chansons d'amour*, les paroles sont un peu tirées de derrière les fagots... Mais, honnêtement, ces chansons ne sont pas loin d'être le seul intérêt d'un film qui est, la plupart du temps, assez insupportable...

D'abord, l'histoire de cette famille, honnêtement, on s'en fout un peu et pourtant, on va tout nous montrer, par le menu. Comment la mère est devenue prostituée, comment la fille tombe amoureuse d'un homosexuel,... C'est cela pendant plus de deux heures (c'est long, parfois très long) : des petits bouts de vie amoureux des personnages principaux. Mais, en fait, on ne sait rien sur eux, on ne les comprend pas et donc, on a vraiment du mal à avoir envie de les suivre dans leurs aventures. De plus, ce film s'adresse clairement à une frange de la société, un petit peu déconnectée du reste du monde (voyez la façon dont on parle de la fidélité) et, très centrée sur la capitale. La mère, à la fin, habite à Reims, et il faut voir les quelques scènes dans cette ville, pour voir dégouliner une forme de mépris assez insupportable (certaines répliques m'ont vraiment horripilé). Si certaines personnes se reconnaissent dans ces personnages, tant mieux, mais, à mon avis (de jeune vieux-con sans doute), ça ne va pas concerner grand monde...

On remonte le temps (de 1964 à 2007) et cela permet à Honoré de nous offrir un des grands classiques de ces dernières années dans le cinéma français : le côté « c'était mieux avant ». Au début du film, tout est coloré, le Paris de l'époque comme les robes, les sentiments sont complètement libérés et les chansons plus gaies. Par contre, Londres est vu quasiment uniquement de nuit, Montréal est grise et le Paris actuel ne vaut pas beaucoup mieux. C'est une vision tout de même un peu simpliste et assez agaçante... En plus, de façon peut-être assez paradoxale, c'est plutôt la deuxième partie du film qui est la moins ratée. De plus, la façon qu'a Honoré d'intégrer des événements historiques (Printemps de Prague, 11 Septembre) est faite de façon un peu artificielle et, finalement, garde un aspect un petit peu anecdotique (même si des événements importants se passent pour les personnages principaux dans le même temps).

Le réalisateur a le don pour s'attarder sur des scènes sans aucun intérêt, tout en éludant complètement d'autres passages qui auraient mérité plus d'intérêt et donc de développement. Au final, on a quand même l'impression que le tout aurait pu être ficelé en au moins quarante-cinq minutes de moins... Mais un des problèmes principaux de ce film réside dans ses acteurs. Ludivine Sagnier, je ne peux vraiment plus du tout. Louis Garrel est particulièrement insupportable car il s'auto-joue complètement. Il fait tellement du Garrel (à moitié malade,

blasé) que c'est trop (en plus, son personnage est globalement inintéressant et chiant). Le reste de la distribution ne casse pas non plus des briques, pas aidé, il est vrai, par un scénario et une réalisation qui ne leur permettent pas vraiment de se mettre en valeur.

VERDICT :

Un film trop long, qui raconte une histoire finalement très peu intéressante et où les acteurs en rajoutent beaucoup trop. Les chansons sauvent un peu l'ensemble...

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

LES CHANSONS D'ALEX BEAUPAIN



THIS MUST BE THE PLACE

Paolo Sorrentino

Date de sortie : **24-08-2011** Vu le : **30-08-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Cheyenne, ancien rocker à succès, vit à Dublin et est en profonde déprime. Quand son père meurt à New York, il se met en tête de poursuivre la quête de son père : retrouver son tortionnaire à Auschwitz.

CRITIQUE :

Un film avec Sean Penn est toujours un évènement tant cet acteur porte souvent certains films à bout de bras. En plus, l'affiche ne laisse guère de mystère : Sean Penn sera au centre de l'attention, et avec une drôle de tête en plus (ce qui n'est pas forcément des plus rassurants)... Mais, ce film démontre qu'avoir un bon acteur ne suffit pas à faire un bon film. Quand le scénario est trop faible et que la réalisation est paresseuse, tout devient tout de suite plus compliqué. Et quand, en plus, l'acteur en question n'est pas bon, alors...

La première partie du film est assez terrible. Elle se passe à Dublin où on accompagne Cheyenne dans son spleen irrémédiable. Pendant plus d'une demi-heure, on alterne entre scènes où il est avec sa femme, seul dans sa cuisine, avec sa jeune « protégée » (dont on ne comprend pas bien le rôle)... A la longue, c'est vraiment fatigant. Surtout que Sean Penn en rajoute vraiment trop à son personnage, notamment avec cette voix à la fois aiguë et trainante qui est tout simplement horripilante. Très vite, en tant que spectateur, on se désintéresse de cet homme à qui on a juste envie de dire : « remue-toi mon gars ». Il y a surtout une vraie paresse dans la réalisation puisqu'il n'y a aucune recherche, ni aucune volonté de casser un petit peu le rythme pour le moins endormant (d'ailleurs, je n'étais pas loin à différents moments de piquer un petit somme).

On se dit alors que le départ de Cheyenne pour les Etats-Unis, pour aller voir son père sur son lit de mort, va quelque peu relancer ce film. En un sens, ce n'est pas faux. Le rythme, lui, reste lent, Sean Penn reste insupportable, mais le réalisateur arrive à trouver de vrais angles de caméras. Il y a alors quelques belles images, des séquences plutôt réussies. Elles sont souvent trop courtes, trop épisodiques, mais c'est déjà ça. Le vrai problème est qu'elles sont toujours noyées dans une histoire qui n'avance pas. Cette partie nous montre ce qu'est un road-movie dans toute sa splendeur : dix minutes par endroits et par nouveaux personnages rencontrés. Le problème ici, c'est qu'aucun des personnages n'est réellement attachant. En fait, on a juste envie qu'il continue son voyage, qu'il trouve la personne qu'il cherche et qu'on en finisse. Au bout de deux heures, c'est le cas... Mais tout cela aura été un peu trop long, tout de même...

VERDICT :

Un film sans aucun intérêt, souvent très long, où seuls quelques plans sauvent l'ensemble de la noyade complète. Sean Penn est particulièrement agaçant.

NOTE : 10

COUP DE CŒUR : QUELQUES JOLIS PLANS



LA GUERRE EST DÉCLARÉE

Valérie Donzelli

Date de sortie : **31-08-2011** Vu le : **31-08-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Roméo et Juliette (ça ne s'invente pas) vivent un amour parfait et l'enfant qui naît de cette union les comble jusqu'à ce que de nombreux problèmes de santé apparaissent pour celui-ci.

CRITIQUE :

Depuis plus de trois mois et son triomphe cannois, le nouveau film de Valérie Donzelli s'annonçait comme un des gros évènements de la rentrée cinéma. Je n'avais pas vu son film précédent (*La reine des pommes*) qui avait laissé des souvenirs assez mitigés aux différents critiques. Là, par contre, presque tout le monde a acclamé ce film. Il était donc temps d'aller le voir pour se faire une idée plus précise sur ce qui s'apparente à un des phénomènes de la rentrée. Et, honnêtement, le buzz est mérité puisque *La guerre est déclarée* est un excellent film.

Au départ, on peut se dire que le sujet est lourd (la maladie d'un enfant) mais, dès la première scène, on sait que l'enfant va survivre. L'enjeu n'est donc pas là, mais plutôt dans la façon dont le couple va surmonter les épreuves successives. En effet, ce n'est pas du tout un film sur la maladie, mais plutôt sur l'amour d'un couple face à cette maladie. Et c'est là la grande réussite de ce film : faire d'un sujet à la base plutôt compliqué un film qui se rapproche le plus souvent d'une forme de comédie, puisqu'on rit beaucoup. Mais l'émotion est aussi toujours présente, bien que la réalisation se garde bien de verser dans le pathos. En fait, on passe à quelques moments très rapidement du rire aux larmes. Tout est contenu et vu toujours de façon un peu détournée. Certaines scènes peuvent même paraître quelque peu hors-sujet (celle de la fête notamment), mais elles découlent de la même volonté du scénario et de la réalisation de se concentrer véritablement sur le couple. Certaines séquences sont donc là pour montrer que celui-ci a besoin de s'évader d'un quotidien qui n'est pas drôle.

Une vraie énergie sort de ce film. On ne s'ennuie jamais, notamment du fait que l'on s'accroche d'entrée à ces deux personnages principaux. Il faut dire aussi que la réalisatrice rivalise de trouvailles pour faire de son film une réussite. D'abord, certaines scènes sont tout simplement superbes (notamment l'annonce de la maladie ou celle de la réussite de l'opération), aucune séquence est identique à la précédente. Valérie Donzelli a un vrai don pour garder un rythme approprié avec des moments où tout s'accélère et d'autres où elle prend le temps, comme cette pause musicale au milieu. La chanson vaut ce qu'elle vaut (il faut le dire, ce n'est pas génial) mais cela a le mérite de casser une forme de routine qui aurait pu s'installer. La voix-off a un rôle très important dans ce film car celle-ci a deux objets : le premier est de créer une sorte de distanciation avec l'histoire qui, justement, évite au film le travers de la sensibilité exacerbée ; le deuxième est de garder un rythme soutenu. Ainsi, quand certains passages pourraient être trop longs (et pas forcément utiles) à montrer, alors la voix-off permet de les accélérer et de garder une vraie dynamique. De fait, les cent minutes qui forment ce film passent à une vitesse folle, pris que nous sommes dans le rythme trépidant des aventures de ce jeune couple tellement attachant.

L'autre grande réussite de la réalisatrice se situe au niveau du travail sur le son et notamment sur la musique. C'est rare de voir une bande son (pas une musique originale) aussi bien s'accorder au film, tout en restant très éclectique (de Bach à Yuksek, en passant par Morricone ou Peter von Poehl). C'en est même assez magique et il faut le souligner. Enfin, ce film apparaît comme un vrai hommage pour tout le service médical français, et c'est assez rare pour être mentionné.

VERDICT :

Un film qui prend vraiment aux tripes, du fait de la force du scénario mais surtout grâce à une réalisation impeccable. Du très bon cinéma.

NOTE : 17

COUP DE CŒUR :

QU'UN TEL SUJET SOIT TRAITÉ DE CETTE FAÇON

SEPTEMBRE



UN JOUR

Lone Scherfig

Date de sortie : **24-08-2011** Vu le : **04-09-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: ROMANCE

HISTOIRE :

Vingt ans de la relation amoureuse compliquée d'Emma et Dexter, qui se sont connus à la soirée de remise des diplômes et qui vont se retrouver, s'aimer, se détester...

CRITIQUE :

Lone Scherfig est une réalisatrice que j'avais découverte par l'intermédiaire de son film précédent, *Une éducation*, plutôt intéressant et qui avait surtout permis de révéler Carey Mulligan. Là, pour son film suivant, elle s'attaque à quelque chose de vu et revu (une histoire d'amour compliquée) en l'abordant par un côté assez bien trouvé mais qui est, de façon assez paradoxale, aussi le principal défaut du film. Expliquons-nous.

Sur plus de vingt ans, c'est à chaque fois une journée (le 15 juillet) de la vie des deux personnages qui est montrée. Ils se retrouvent souvent à cette date, dans différentes circonstances. Parfois, on ne voit qu'un des deux héros. L'idée n'est pas bête, et même plutôt intéressante à traiter. On voit l'évolution simultanée des deux personnages, leurs différences qui s'accentuent, mais aussi ce qui, peu à peu, leur permet de se rapprocher. Mais en s'en tenant de façon très stricte d'un jour par an, cela balise tout le film de façon beaucoup trop importante. On comprend assez vite le fonctionnement et ce qui va se passer l'année suivante. De fait, il n'y a aucune surprise et même l'évènement « final » est annoncé dès le début de façon un peu trop marquée à mon goût. Même si on s'attache à ces personnages et à leur histoire (parce qu'ils ne sont pas déplaisants et qu'on a quand même envie qu'ils s'aiment pour de bon), le fait que l'on puisse prévoir à peu près tout sur leur relation enlève une bonne partie de l'intérêt du film.

De plus, il n'y a que quelques années qui sont un petit peu évacuées. Il y a donc environ une quinzaine de journées montrées, ce qui fait entre cinq et dix minutes pour chacune d'elles. Un tel temps ne permet pas vraiment de creuser assez l'évolution des personnages et le problème est que l'on tombe assez vite une forme de caricature sentimentale. En ne choisissant pas les années avec plus de parcimonie et en ne leur donnant pas un temps suffisant, ce sont les personnages qui, peu à peu, manquent de crédibilité car leurs sentiments semblent aller beaucoup trop vite.

Sinon, au niveau de la pure réalisation, il n'y a pas grand-chose à dire, si ce n'est qu'on est dans quelque chose de très formel et qu'il n'y a pas de grandes surprises. L'ambiance du Londres ou du Paris des années 90 est plutôt réussie, la musique est peut-être un peu trop mielleuse et présente, mais elle n'est pas non plus un problème majeur. La principale réussite du film résulte de la crédibilité du couple Hattaway – Sturgess, tant dans leur alchimie, que dans la façon dont ils évoluent physiquement avec mention spéciale pour l'acteur qui change vraiment de tête, et de façon d'être, très souvent et qui est vraiment très bon.

VERDICT :

Un film d'amour « mignon », sans défaut majeur, mais qui n'émeut guère, notamment du fait de son aspect beaucoup trop prévisible. Un peu dommage.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LE COUPLE HATTAWAY-STURGESS QUI FONCTIONNE BIEN



TU SERAS MON FILS

UN FILM DE GILLES LEGRAND

PATRICK CHESNAIS ANNE MARIVIN NICOLAS BRIDET VALERIE MAIRETTE

TU SERAS MON FILS

Gilles Legrand
Date de sortie : **24-08-2011** Vu le : **06-09-2011**
Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Dans un grand domaine viticole du bordelais, le réalisateur est atteint d'une grave maladie, et pour le remplacer, le gérant ne semble pas compter sur son fils. Par contre, quand celui du réalisateur arrive, les choses évoluent...

CRITIQUE :

Je dois avouer que je suis allé sans grand entrain. Je n'étais pas vraiment motivé par ce film dont j'avais l'impression qu'il ressemblait à tant d'autres films français, qui, avec une idée plus qu'un scénario, arrivent à faire durer un film pendant plus d'une heure et demie on ne sait trop comment, ce qui, au final, donne souvent un film raté. Finalement, ce long métrage ressemble un peu à ce prototype sans doute un peu caricatural, mais en mieux, et on arrive donc à un film pas mal ficelé, sans être renversant non plus.

Il y a une idée forte qui est la base du film : celle du conflit entre un père et son fils. Le paternel, propriétaire du domaine, n'accepte pas que son fils puisse prendre le rôle de réalisateur et donc s'occuper des vendanges et de la vinification. Il ne lui reconnaît aucun talent et est même particulièrement dur avec lui. Ce fils, justement, a du mal à se rebeller contre un père qui le brime en permanence. Le seul contrepoint est apporté par sa femme, qui, elle, ose tenir tête à ce père (scènes réussies du point de vue des dialogues, assez piquants). Toutes ces relations compliquées et conflictuelles sont plutôt bien montrées (plus par les gestes, les non-dits ou les situations que par les paroles) et sont vraiment la clé de voute du film. Mais ce qui est plutôt bien, c'est que le scénario ne s'arrête pas là et rajoute un deuxième niveau, sans doute plus intéressant car moins « convenu ».

C'est l'arrivée du fils du réalisateur, sorte d'opposé exact du fils du propriétaire (plus doué, plus flambeur), qui va tout faire changer puisque le propriétaire a bien l'intention de l'installer comme un « nouveau fils ». C'est assez dur de voir la façon dont les choses évoluent, puisque, peu à peu, inexorablement, les rôles semblent s'inverser. Là, les relations se complexifient puisque quatre à cinq personnages rentrent directement en opposition directe et cela va déboucher sur une sorte de « combat » où tout est dans le non-dit, dans le silence, dans les sentiments non extériorisés. Et là, il faut dire que le réalisateur se débrouille vraiment pas mal pour bien rendre tout cela, jusqu'à la fin, assez terrible.

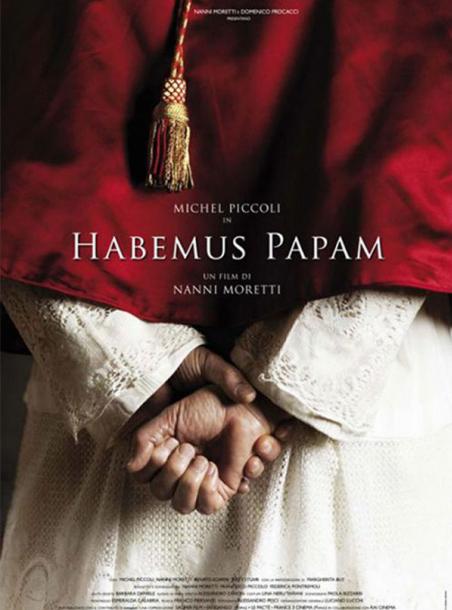
Tout cela donne finalement un film un peu décousu par moments, avec des épisodes qui se suivent parfois sans lien évident et on a parfois un peu l'impression de flashes successifs. La réalisation est on ne peut plus classique, ce qui, pour ce genre de films, est plutôt une bonne chose. Mais l'ensemble se tient tout de même plutôt bien. Le film bénéficie surtout de la présence de deux acteurs géniaux. Le premier est Niels Arestrup dans un rôle taillé sur mesure pour lui. Le deuxième est Patrick Chesnais, dans le rôle du réalisateur malade. Tout en nuances, en silences, il arrive à donner une vraie force à un personnage qui, s'il apparaît peut-être secondaire au début du film, prend une vraie importance plus le film avance, moins dans ses apparitions à l'écran que par sa présence plus silencieuse.

VERDICT :

Un film assez intéressant sur les rapports conflictuels qui peuvent exister au sein d'une famille, mais aussi d'un domaine viticole. Niels Arestrup est très bon.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR : NIELS ARESTRUP



HABEMUS PAPAM

Nanni Moretti

Date de sortie : **07-09-2011** Vu le : **07-09-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Le nouveau Pape vient d'être élu. Il s'agit du cardinal Melville. Alors qu'il doit aller se présenter à la foule, il ne se sent pas prêt, rentre en dépression, et décide de reporter ce moment. L'attente devient alors interminable pour les membres du Conclave et pour le psychanalyste dépêché sur place.

CRITIQUE :

Nanni Moretti est l'un des chouchous de la Croisette. Il y avait notamment gagné une Palme d'Or pour le très beau *La chambre du fils*. Son film suivant avait aussi été présenté, tout comme ce *Habemus Papam* qui nous occupe ici. Ce dernier avait reçu un accueil plutôt honnête de la part du public et de la critique pour autant que je m'en souvienne. Et honnête est un mot qui convient bien pour définir ce film.

En partant d'une idée de base vraiment intéressante, Nanni Moretti explore à sa façon une société complètement fermée et « hors du monde », celle du conclave pendant l'élection du Pape. En effet, si le personnage central est bien ce nouveau Pape en plein questionnement (interprété avec brio par un Michel Piccoli tout en nuances), il est tout autant question de la vie de tous les cardinaux obligés de rester enfermé au Vatican en attendant la présentation officielle. Nanni Moretti s'immisce dans leur vie à travers la figure d'un psychanalyste, venu au départ pour aider le nouveau Pape, mais qui, bien vite, va s'avérer essentiel dans l'animation de toute la vie du Conclave (ah, ce tournoi de Volley en plein milieu du Vatican). Il faut dire que le réalisateur s'y entend plutôt bien pour saupoudrer de touches d'humour tous ses dialogues et ainsi, donner à des situations banales un aspect vraiment drôle.

En mettant toujours en contrepoint l'individuel (le Pape et sa solitude) et le collectif (les cardinaux), Moretti offre une vision assez intéressante et plutôt riche à la fois de la fonction de Pape, mais aussi du rôle de chacun dans une telle assemblée. Les scènes les plus fortes se trouvent plutôt du côté du collectif, car elles sont plus drôles, plus parlantes et sans doute aussi parce qu'elles nous surprennent plus. Personnellement, je trouve que tout ce qui est consacré au cheminement du Pape pour essayer de sortir de son état est un peu moins bien réussi. Cette partie est plus longue, manque souvent de rythme et n'approfondit pas assez ce qui peut réellement se passer dans la tête d'un homme qui n'était pas préparé à la tâche qui l'attend. En toile de fond de tout le film, il y a la façon dont les fidèles attendent le nouveau Pape et la manière dont les principaux responsables du Vatican font tout pour cacher ce qui se passe réellement. Ce qui est vraiment bien, c'est que dans tous ces aspects, le réalisateur ne tombe pas dans la caricature et livre un portrait sans doute assez juste de ce que peut être aujourd'hui la tête de l'Eglise catholique.

VERDICT :

Sur une idée vraiment brillante, Nanni Moretti réalise un bon film, qui manque parfois un peu de nerf pour être vraiment réussi.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR : L'IDÉE DE BASE DU FILM



CRAZY STUPID LOVE

Glenn Ficarra et John Requa

Date de sortie : **14-09-2011** Vu le : **08-09-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: COMÉDIE ROMANTIQUE

HISTOIRE :

Emily veut divorcer de Cal, alors qu'ils sont mariés depuis 25 ans. Cal va noyer son chagrin dans un bar et fait la rencontre de Jacob, un tombeur « professionnel » qui se met en tête de tout faire pour que Cal (re)trouve du sex-appeal.

CRITIQUE :

Après avoir réalisé un film dont ils avaient écrit le scénario (le plutôt réussi *I love you Phillip Morris*), Glenn Ficarra et John Requa se concentrent cette fois-ci uniquement sur la réalisation. Il faut dire, que bien plus que leur film précédent, il y a du monde à gérer dans de long métrage qui relève plutôt le niveau moyen de la comédie à l'américaine. Celle-ci va plus loin et sait dépasser le simple scénario ou la volonté d'enchaîner les répliques drôles pour offrir à tous ces acteurs un vrai terrain d'expression.

Bien sûr, le scénario reste important. Il est même plutôt réussi. Malgré quelques longueurs, notamment dans les vingt dernières minutes, le tout se tient globalement bien et offre une histoire à tiroirs où tout finit par se croiser dans une scène assez mémorable. Plusieurs générations se croisent, des personnages tous aussi déjantés les uns que les autres se rencontrent dans des situations plus ou moins honnêtes... En termes de séquences très drôles le film remplit largement son quota. Entre le comique de situation, le comique de dialogue ou le comique de répétition, il y a vraiment de quoi se tailler une bonne tranche de rigolade avec un humour plus ou moins fin durant tout le long-métrage.

Mais, où le film est une vraie réussite, c'est qu'au-delà d'un scénario souvent hilarant, ce sont bien les acteurs qui font vivre le film. Il faut dire que les réalisateurs disposent dans leur équipe de très fines lames. Steve Carell est comme toujours très drôle dans ce genre de rôle, Ryan Gosling est juste hilarant (il a des mimiques...). Julianne Moore, en mère et femme sérieuse, est très bonne. Tous les rôles plus secondaires sont aussi parfaitement tenus (d'un Kevin Bacon en très grande forme à une Marisa Tomei plus déjantée que jamais). Ces vraies performances d'acteur permettent à ce film de s'animer réellement, d'avoir une vraie identité et de ne pas sombrer dans une forme de long sketch un peu désincarné où on a plus l'impression que les scénaristes se regardent écrire. Et ça, c'est réussi. Bref, un bon moment de rigolade mais aussi de cinéma, et c'est appréciable.

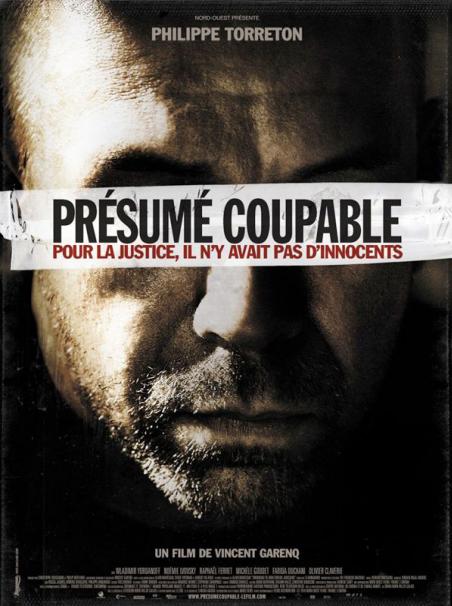
VERDICT :

Une vraie bonne comédie, car en plus d'être servie par un scénario enlevé, elle est interprétée par des acteurs de talent. Quelques longueurs qu'on oublie vite.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

LES ACTEURS ET ACTRICES, EN GÉNÉRAL



PRÉSUMÉ COUPABLE

Vincent Garenq

Date de sortie : **07-09-2011** Vu le : **13-09-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Alain Marécaux est huissier de justice. Lorsqu'il est arrêté puis mis en prison en étant accusé de viol sur des enfants (les siens et ceux d'autres parents), il ne comprend pas du tout ce qui lui arrive. Va commencer une insupportable attente avant le procès qui va finalement le disculper.

CRITIQUE :

Le cinéma français commence à avoir une tendance (fâcheuse ? nous y reviendrons plus tard) à prendre pour sujet les faits divers marquants de ces dernières années. Après *Omar m'a tuer* ou encore avant *De bon matin*, il y a beaucoup de réalisateurs qui s'intéressent à des événements qui ont marqué l'opinion publique de façon durable. S'il y a bien un évènement, dans ce contexte, qui ne pouvait pas être laissé de côté, c'est bien l'Affaire d'Outreau, qui, pendant cinq ou six ans, a défrayé la chronique par son côté à la fois sordide mais aussi terriblement injuste. Ici, c'est le point de vue d'Alain Marécaux, l'un des accusés à tort de cette histoire, qui est adopté. Tout cela donne un film à charge, mais pas forcément « coup de poing ».

Bien sûr, l'histoire est forte, et le fait qu'elle soit vraie la rend encore plus puissante. Tout le film repose en grande partie sur les épaules de Philippe Torreton, qui campe ce personnage. Il est très bon dans un rôle assez éprouvant (moralement et physiquement). Voir un homme ainsi broyé par l'institution judiciaire française a quelque chose de forcément horrible, mais pas forcément de très émouvant (nous y reviendrons). Cela fait réfléchir, se poser des questions sur notre justice. Car il s'agit d'une vraie charge contre l'institution dans son ensemble et notamment du juge Burgaud qui a instruit (un peu n'importe comment, il faut le dire) l'affaire. En ce sens, c'est un film qui réussit sans doute son objet premier.

Il y a tout de même plusieurs choses qui m'ont dérangé dans ce film. La première, c'est qu'en restant du point de vue du seul personnage de l'huissier, certes représentatif, il me semble qu'il manque toute une partie de l'affaire particulièrement importante : celle du rôle des enfants et notamment celui qui a déclenché toute l'affaire, le petit Jimmy. C'est un peu effleuré mais ce n'était sans doute pas l'objectif du réalisateur. Personnellement, je trouve cela un peu dommage. Ensuite, le scénario me semble un peu « plat ». Bien sûr, il s'agit de la véritable histoire, mais, pour le cinéma, cela donne une succession de scènes plus qu'un véritable film. En effet, on enchaîne séquences dans la prison, auditions, scènes de cellules, auditions,... Pendant une heure et demie, cela devient un peu lassant et bloque finalement toute envie de s'intéresser vraiment à ce personnage et donc toute émotion. Le spectateur ne se voit pas assez accordé de temps pour comprendre vraiment ce personnage. Il doit suivre une chronologie rythmée et c'est tout. De plus, on a l'impression parfois que le réalisateur fait tout, dans certaines scènes, pour provoquer chez le spectateur des sentiments, de façon un peu trop artificielle à mon goût.

Enfin, le dernier problème de ce film est un peu plus général et plus « idéologique ». Il s'agit du fait de réaliser un film sur un évènement qui, s'il a connu un dénouement judiciaire officiel, est encore dans toutes les mémoires et n'a sans doute pas encore eu le temps d'être réellement analysé d'un point de vue « historique ». Selon moi, c'est un peu limite qu'un long métrage prenne pour sujet un tel évènement et décrire des faits si récents et des personnes qui sont encore aujourd'hui vivantes (et parfois en prison pour les actes commis). Il devrait y avoir une sorte de délai que s'imposent les réalisateurs afin d'être sûr de ce qu'ils font. Mais bon, le cinéma est une composante à part entière du monde de l'immédiateté dans lequel nous vivons et ce film nous le rappelle fortement.

VERDICT :

Un film sur un sujet encore présent dans toutes les mémoires. Si Philippe Torreton est très bon, la réalisation ne suit pas forcément, ce qui donne un film honnête mais sans plus.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR : PHILIPPE TORRETON

Et Maintenant on va où ?

Après « Caramel »
Le nouveau film de NADINE LABAKI



CRITIQUES

ET MAINTENANT, ON VA OÙ ?

Nadine Labaki

Date de sortie : **14-09-2011** Vu le : **14-09-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Dans un village isolé du Liban, les tensions religieuses entre chrétiens et musulmans ont déjà fait assez de victimes. Les femmes inventent tout un tas de stratagèmes pour éviter que les combats reprennent.

CRITIQUE :

Ca fait plusieurs fois que je me dis que je ne vais plus aller voir les films du Moyen-Orient qui sont bien vus par la critique. Plus d'une fois, ça m'a joué des tours (*Les citronniers*, *Ajamî*) et j'avoue que je commence à en avoir un petit peu marre. Ce film de Nadine Labaki (dont le précédent *Caramel* avait plutôt été bien vu) tombe un peu dans les mêmes travers que les films cités précédemment et cela a quelque chose d'un peu embêtant. Je ne suis pas loin de mettre ma « menace » à exécution...

Le sujet en lui-même est plutôt intéressant et même amusant : ce sont les femmes du village qui, à force d'inventivité, arrivent à dissuader les hommes de se faire la guerre entre eux. D'abord, le fait de faire des femmes les véritables héroïnes du scénario est plutôt rassurant dans des sociétés où leur place n'est pas forcément centrale. Tout cela donne quelque chose d'un peu caricatural mais, globalement, les différentes solutions trouvées pour retarder les batailles passent plutôt bien – avec mention spéciale pour les pâtisseries fourrées « maison » (je n'en dis pas plus). Ce côté du film est plutôt à garder mais c'est le traitement qui en est fait tout autour qui est, selon moi, vraiment à revoir et qui fait perdre de sa force au film. D'ailleurs, en revenant à l'objet premier du film dans la dernière scène, la réalisatrice arrive à faire une scène vraiment forte qui donne tout son sens au film.

Comme souvent dans les films de cette région, l'idée principale du film se dilue trop dans des scènes pas toujours utiles, pas vraiment intéressantes mais dont on a parfois la fâcheuse impression qu'elles « meublent » plus qu'elles ne servent au film dans sa globalité. Il y a une certaine tendance à l'éparpillement. C'est à certains moments une succession de scènes plus qu'un film auquel on assiste. Il y a par exemple des passages chantés (plutôt jolis musicalement) qui n'ont pas forcément leur place dans un tel long métrage. C'est dommage car, quand elle s'y met vraiment, cette réalisatrice a un petit quelque chose, pour faire de belles images (notamment du village et de ses alentours) et des séquences agréables (rythmées et plutôt drôles).

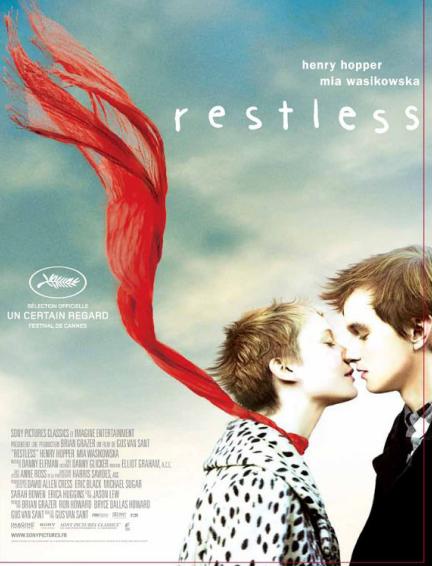
Et, enfin, il y a quelque chose qui me marque dans tous les films de cette région que j'ai pu voir dernièrement, c'est le côté extrêmement braillard. Tout dialogue finit de façon quasi-systématique par une bataille vocale (souvent accompagnée ensuite de son pendant physique inévitable). A la longue, je crois que ça fatigue vraiment le spectateur, du moins, moi. Je veux bien croire qu'un tel mode de communication est « sociétal » mais, dans les films, est-on vraiment obligé d'en passer par tant d'insultes et surtout de passages où on ne comprend plus bien ce qui se dit vraiment (et je pense aux pauvres personnes chargées de la traduction et des sous-titres...) ? Je n'en suis pas persuadé et je trouve que cela gâche souvent le message plus que cela ne le renforce.

VERDICT :

Un film qui, en partant d'une idée de base plutôt sympathique, n'arrive pas vraiment à décoller, du fait notamment d'une mise en scène pas forcément à la hauteur.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR : LA SCÈNE FINALE



RESTLESS

Gus van Sant

Date de sortie : **21-09-2011** Vu le : **20-09-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

Enoch, jeune homme qui a perdu ses parents dans un accident de voiture, rencontre Annabel, qui s'avère avoir un cancer en phase terminale. Entre eux va naître une vraie histoire d'amour...

CRITIQUE :

Gus van Sant est résolument un réalisateur qui compte dans le paysage cinématographique actuel. Qu'on aime (*Harvey Milk* pour moi) ou pas (*Elephant*) ses films, il y a toujours d'eux un « quelque chose » qui se dégage et qui ne peut laisser indifférent (comment oublier la scène du meurtre d'*Harvey Milk*). Après s'être attaqué dernièrement à des histoires vraies ou du moins directement inspirées de la réalité, van Sant prend pour son dernier film un sujet tout à fait banal, dont on a l'impression qu'il est vu et revu et il réussit le tour de force d'en faire un film plutôt plaisant et intéressant.

Un sujet banal, pourquoi ? Parce qu'il s'agit d'une histoire d'amour, tout simplement. Mais le réalisateur a plus d'un tour dans son sac pour donner à un tel sujet une vraie force. Ce qui est déjà intéressant, c'est que l'on apprend peu à peu différents éléments de la vie des personnages. Tout ne tombe pas d'un bloc mais le spectateur découvre réellement les deux héros en même temps qu'eux-mêmes apprennent à se connaître. Cette découverte se fait donc de façon très progressive et intelligente. L'aspect du scénario le plus étrange (celui du fantôme qui accompagne Enoch) s'intègre finalement très bien dans tout l'univers des deux personnages et apporte quelque chose en plus, une sorte de regard extérieur à la fois bienveillant et réaliste sur l'histoire qui naît.

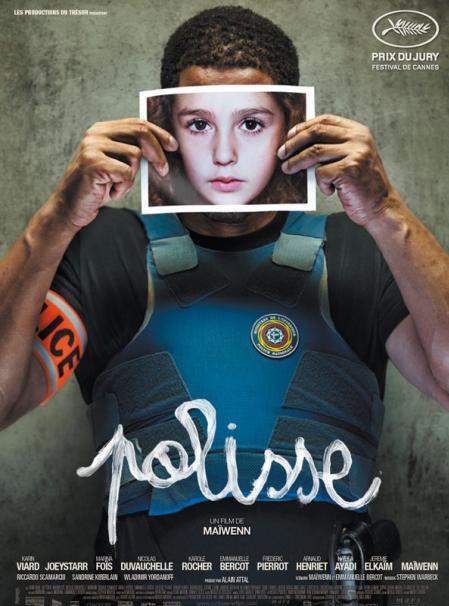
La réalisation est particulièrement sobre, peut-être parfois un peu trop. Tout le long métrage manque à certains moments un peu de rythme et si la musique est un tout petit peu trop présente à mon goût, elle accompagne tout de même bien une histoire à laquelle le spectateur a vraiment envie d'assister. Car c'est là une des grandes réussites de ce film : offrir au public une belle romance, pas « cucul la praline » du tout, mais plutôt très belle et tendre, entre deux personnages singuliers. Lui (Henry Hopper, plutôt pas mal) est complètement dans son monde qui, il faut le dire, n'est pas tout à fait le nôtre... Elle (Mia Wasikowska, vraiment épataante), s'apprête à quitter la terre du fait de sa maladie, mais elle appréhende ce moment d'une façon pas triste du tout, ce qui est un peu déroutant au premier abord. Cela donne finalement des dialogues souvent décalés, des situations un peu « hors-cadre », mais, dans l'univers créé par le réalisateur, tout cela fonctionne parfaitement et surtout, ce couple est crédible et plaît au spectateur. La fin est assez magnifique, concluant avec brio un film qui mérite le coup d'œil.

VERDICT :

Un beau film. La preuve qu'avec une histoire toute simple, un bon réalisateur peut faire quelque chose de tout à fait correct. Mia Wasikowska confirme qu'elle est une vraie star en devenir.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR : MIA WASIKOWSKA



POLISSE

Maïwenn

Date de sortie : **19-10-2011** Vu le : **23-09-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

On suit le quotidien de la BPM (Brigade de Protection des Mineurs) dans leur travail mais aussi leur vie de tous les jours. Accompagnés par une photographe, ses membres vont devoir affronter des situations assez hallucinantes.

CRITIQUE :

Aller voir un film en avant-première presque un mois avant sa sortie est quelque chose d'assez jouissif. On se sent vraiment privilégié et c'est plutôt agréable. En plus, la projection était suivie d'un débat d'une heure avec la réalisatrice, actrice et co-scénariste (Maïwenn), l'autre scénariste et actrice (Emmanuelle Bercot) et Marina Fois qui, elle, n'est qu'actrice dans ce film. Un échange plutôt intéressant où un bon nombre de questions ont été soulevées et où des approches intéressantes du film ont pu être évoquées. Il y a aussi eu de nombreux applaudissements, car il faut dire que ce film est plutôt une réussite.

La vraie force de ce film est de nous plonger réellement dans le quotidien d'un des départements de la police qui est sans doute le moins connu : la brigade de protection des mineurs. Du moins, c'est ce qu'annonce le film d'emblée de façon très nette (nous reviendrons sur cette question) et on veut bien y croire. Les affaires traitées vont du vol par de jeunes roumaines à des agressions sexuelles commises par des parents sur leurs enfants. Un grand nombre des différentes situations auxquelles sont confrontés les policiers nous est montré. Si elles sont parfois extrêmement dures ou complètement absurdes par leur côté décalé, elles touchent aussi tous les milieux sociaux. On rigole assez souvent devant de telles situations et c'en est même parfois un peu dérangeant.

Ce qui est assez intéressant mais aussi un peu déroutant au départ, c'est cette façon dont le film se place au niveau des adultes (on suit complètement les destins des policiers) alors que le générique (sur la musique de « L'île aux enfants », quand même) et le titre (avec la faute d'orthographe) pourraient nous faire penser le contraire. Cette brigade, ce ne sont pas que des policiers mais aussi des hommes et des femmes qui ont une vie de couple pour la plupart ou, du moins, une vie sociale. La réalisatrice nous montre tout cela, de manière assez alternative avec leur vie professionnelle. Mais on se rend bien compte assez vite que cette dernière empiète complètement sur leur vie de tous les jours, même si l'inverse peut aussi être vrai. Toute cette complexité est extrêmement bien montrée par la réalisatrice, de façon souvent claire et nette.

La première moitié du film est bien plus efficace que la deuxième, où certains passages paraissent un peu longs. C'est finalement la scène de la boîte de nuit qui marque une sorte de point culminant dans ce film puisque, après, les choses se délitent un tout petit peu. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'histoire d'amour entre cette photographe un peu renfermée et le flic joué par Joey Starr commence vraiment à ce moment-là. Cette histoire est, selon moi, un peu de trop et fait souvent perdre de la force au film dans la deuxième heure. Mais le fait qu'une sorte de rythme s'instaure au cours du film avec une succession de scènes où les policiers sont vraiment en service avec d'autres où ils décompressent, sans vraiment de rupture ne permet pas au film d'évoluer et le spectateur est alors moins surpris. La fin, par contre, n'est pas loin d'être parfaite : elle remet en perspective tout ce qu'on a pu voir avant et clôt très bien ce long-métrage.

Dans *Polisse*, il y a enfin quelque chose d'assez surprenant qui est la façon dont la réalisatrice semble toujours se retrancher derrière la réalité tout en mettant en place différents éléments qui, forcément, peuvent perturber le spectateur par rapport à celle-ci. Sa réalisation très nerveuse, parfois comme celle d'un documentaire, sa façon de se retrancher derrière la véracité des faits, ou encore, cette scène où elle semble jouer son propre rôle avec

son père et son grand-père : tout cela permet presque de dire que l'on se trouve dans une forme de docu-fiction. Mais, en même temps, en prenant un très grand nombre d'acteurs connus (ça fait parfois un peu défilé) et surtout, en faisant de Joey Starr (au demeurant plutôt bon) le policier « vedette » du film, Maïwenn fait forcément un signe très fort au spectateur et semble lui dire : « oui, nous sommes au cinéma et ce n'est pas un documentaire ! ». Interrogée sur cette « contradiction », Maïwenn elle-même a eu un peu de mal à répondre de façon très claire.

VERDICT :

Un film assez intense qui décrit une réalité assez crue sur une partie de la police. Malgré quelques longueurs, le tout se tient plutôt bien. Marquant, en tout cas.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

JOEY STARR EN POLICIER , PARCE QUE FORCÉMENT, C'EST DRÔLE



L'APOLLONIDE - SOUVENIRS DE LA MAISON CLOSE

Bertrand Bonello

Date de sortie : **21-09-2011** Vu le : **26-09-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

A la fin du XIX^{ème} siècle, la vie d'une maison close parisienne vue à travers les yeux de ses occupantes principales : les prostituées. On ne sortira même jamais du bâtiment.

CRITIQUE :

Présenté au festival de Cannes cette année, ce film s'annonçait plutôt pas mal du tout. Sorte de *Maison close* (la série de Canal +) au cinéma, *L'Apollonide* avait quelques arguments de vente, notamment la présence de deux actrices qui montent : Hafsia Herzi et Adèle Haenel. Malheureusement, assez vite, on comprend que pas grand-chose ne va se passer durant le film et que les deux heures du long métrage vont paraître un peu longues.

En fait, ce n'est pas vraiment le cas, car une fois le rythme pris, on s'y fait. Il est vrai qu'il ne se passe quasiment rien dans cette maison close. On suit le quotidien de ces prostituées mais celles-ci ne sont aucunement vues de façon individuelle mais bien plus comme un groupe. Pourtant, il y a des histoires singulières pour chacune de ces filles (certaines ont un client régulier qui les entretient, d'autres sont plus soumises à des gens de passage) mais le scénario fait clairement le choix de ne pas rentrer dans la singularité de chacun des personnages. Des pistes sont lancées mais toujours abandonnées et, personnellement, je trouve cela un peu dommage. De fait, les actrices (dont beaucoup se ressemblent, en plus, ce qui ne facilite pas le travail) semblent un peu effacées derrière cette idée de groupe. Seule Adèle Haenel, avec un personnage au caractère un peu tranché, surnage un peu dans cette mêlée pas déplaisante mais trop groupée pour avoir un vrai intérêt.

Le spectateur est toujours enfermé avec les filles dans ce bâtiment, ce qui est plutôt une bonne chose car on peut vraiment s'imprégner de l'endroit. En effet, *L'Apollonide* est avant tout un vrai film d'ambiance. Et le réalisateur réussit plutôt bien à rendre tout cela avec une réalisation très sensuelle (caméra très fluide, musique en fond au diapason) qui sied parfaitement à tout le décor et à ce qui se vit dans cet endroit. Il y a, par moments, quelques très belles scènes, des plans assez incroyables, mais ils sont un peu perdus dans quelque chose qui se veut vraiment trop stylisé. Et bon, pendant deux heures, c'est tout de même un peu long et parfois, on a envie que tout cela prenne un peu vie et ne reste pas dans ce faux-rythme instauré dès le départ.

VERDICT :

Un drôle de film, parfois beau, parfois particulièrement ennuyeux. L'ambiance est tout de même particulièrement bien rendue et, bon, c'est déjà ça...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

CERTAINES SCÈNES STYLISTIQUEMENT RÉUSSIES

OCTOBRE



LA NOUVELLE GUERRE DES BOUTTONS

Christophe Barratier

Date de sortie : **21-09-2011** Vu le : **01-10-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Dans la France occupée par les allemands, en 1944, les groupes de jeunes de deux villages rivaux se font la guerre des boutons.

CRITIQUE :

Christophe Barratier est surtout connu pour avoir réalisé *Les Choristes*, film qui, à sa sortie, ne m'avait pas dérangé mais qu'il vaudrait mieux que je ne revois pas maintenant, sous peine de réviser complètement ma vision, ce dont je n'ai pas forcément envie. Barratier adore visiblement cette époque autour de la deuxième guerre mondiale puisqu'après avoir fait allusion au Front Populaire avec *Faubourg 36* puis à la période de l'immédiat après-guerre avec *Les choristes*, il place cette fois-ci sa *Nouvelle guerre des boutons* au cœur même du conflit. Pour un résultat plus que navrant.

Commençons d'abord par le scénario. En plaçant sa guerre des boutons au cœur d'un épisode historique véridique et fondateur pour plusieurs raisons, le scénario veut bien sûr mettre en relation deux évènements : la petite bataille que se mènent deux villages, plus pour rigoler qu'autre chose, et la guerre, réelle, celle qui tue pour de vrai. Tout cela est montré de façon tellement lourde pendant tout le film que ça en devient très gênant. En effet, lorsque le petit chefaillon des jeunes du village se met à déclarer : « on a gagné une bataille mais pas la guerre » ou « il y aura du sang et des larmes », on ne peut pas s'empêcher de trouver cela complètement absurde, voire même totalement idiot. De plus, la fille dont Lebrac (ce fameux chefaillon) tombe amoureux est juive et cachée par la jolie mercière du village (plus cliché, tu meurs). C'est finalement sa traque qui va permettre de réunir les deux bandes,... Plein de bons sentiments, et de phrases chocs (« il y a plusieurs façons de résister »,...) pour faire plaisir à tous les âges.

Tout cela fait que le film est doté d'un scénario à se taper la tête contre les murs tant tout est couru d'avance. En multipliant les différentes pistes qui ne servent à rien (si ce n'est à faire un peu jouer les acteurs connus qui font vendre du billet), le scénario perd complètement l'idée de départ du film qui est celui d'une bataille plutôt inoffensive entre deux villages voisins. Pour traiter ce rapport entre enfants, par contre, là, le scénario est très pauvre et ne fait que s'accumuler des combats sans intérêt entre « gentils » et « méchants ». Pour meubler ce vide, il faut bien accumuler des scènes entre adultes qui n'ont souvent aucun rapport avec les enfants. Il n'y a globalement aucune originalité, puisqu'on sait toujours à l'avance ce qui va se passer et les personnages sont tellement caricaturaux qu'une fois qu'on les a vu une fois, on a juste qu'une seule envie : ne plus les revoir.

Pour ce qui est de la réalisation, certaines séquences m'ont tout simplement fait exploser de rire tant leur côté prévisible et niais dépasse l'entendement. Ne ratez surtout pas (si vous allez quand même voir ce film) la scène où le personnage de la mercière passe en vélo devant son ancien amoureux, le professeur. Un ralenti ignoble avec une musique de fond mielleuse. C'est sans doute une des scènes les plus grotesques vue depuis longtemps au cinéma mais aussi une de celles où j'ai le plus rigolé (c'est déjà ça...). Mais, le pire, c'est qu'à peu près tout est à l'avenant puisque le film est réalisé à la serpe, sans aucune originalité ni même aucune volonté d'offrir quelque chose d'un peu différent et de non formaté. On a parfois vraiment l'impression que le réalisateur se prend très au sérieux et c'est vraiment risible. Les acteurs adultes (vedettes présumées) en rajoutent des tonnes chacun dans leur style (LA scène de Jugnot est insupportable en ce sens) et même les enfants jouent mal. On est en 1944 et ils parlent et se comportent comme aujourd'hui. La seule raison d'aller voir ce film, c'est peut-être les paysages auvergnats car il y a pas mal de plans aériens avec des jolies vues. Mais quand il n'y a plus que ça pour sauver un film, c'est qu'il y a du souci à se faire. Beaucoup de souci, même...

VERDICT :

Un film complètement bâclé qui se prend vraiment trop au sérieux. C'en est souvent plus risible qu'autre chose.

NOTE : 8

COUP DE CŒUR :
PAS GRAND CHOSE



LA GUERRE DES BOUTONS

Yann Samuell

Date de sortie : **14-09-2011** Vu le : **01-10-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Dans la France du début des années 60, les jeunes de villages rivaux se mènent une guerre qui deviendra assez vite la guerre des boutons.

CRITIQUE :

Une demi-heure après le Barratier, j'enchaînais avec l'autre version, celle de Yann Samuell et, honnêtement, a priori, je fondais plus d'espoir dans cette adaptation. La bande-annonce était plus drôle et le casting faisait moins : « venez-nous voir, on a des grosses stars françaises ! » et ce même si j'ai toujours autant de mal avec Mathilde Seigner... De fait, ce que je pensais au départ s'avère être plutôt juste car même si cette *Guerre des boutons* est loin d'être exceptionnelle, elle se laisse bien plus regarder que l'autre.

Les enfants sont ici vraiment au cœur du scénario et celui-ci n'est pas artificiellement gonflé d'événements historiques (même si la guerre d'Algérie est ici évoquée en toile de fond et de façon très légère). S'il y a des adultes, ils sont vraiment aux services des enfants. C'est notamment le cas des deux instituteurs : Eric Elmosnino d'un côté et Alain Chabat de l'autre. Ils personnifient la rivalité qui existe entre les deux villages et on imagine très bien qu'ils ont été adversaires dans leur jeunesse. Leurs passes d'armes sont souvent très drôles (avec des insultes vraiment sorties don ne sait où). Le scénario a lui aussi son côté « bon sentiment » avec toute cette histoire sur l'acceptation d'une fille au sein du clan qui devrait être exclusivement masculin ou la question du collège pour Lebrac. Cela donne quelques scènes qui auraient sans doute pu être évitées mais bon...

Globalement, ce film est beaucoup plus « funky », moins raide et sérieux que l'autre. Déjà, au niveau musical, l'univers est très différent, beaucoup plus rock et chaleureux. La réalisation, elle aussi, est plus rythmée et moins attendue. Ce n'est pas non plus révolutionnaire, loin de là, et on prévoit souvent ce qui va suivre mais, bon, ça a le mérite de bien mieux passer que le Barratier où tout est tellement surligné que c'en est écœurant. Les presque deux heures se déroulent finalement sans grands accrocs, si ce n'est au niveau purement technique, un vrai problème de synchronisation son pendant presque tout le film. Un signe que le film a été bâclé pour permettre une sortie anticipée ? Sans doute et c'est tout de même un peu dommage.

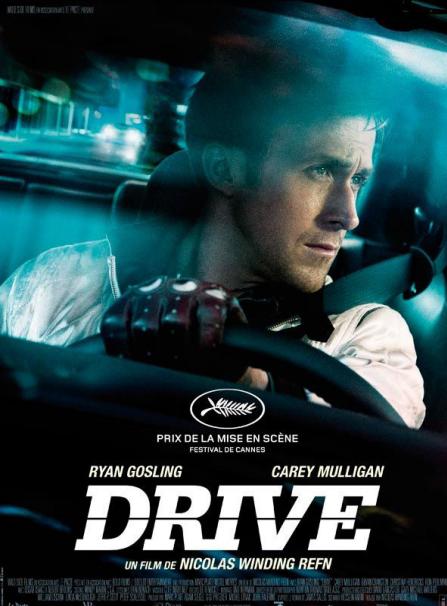
VERDICT :

Si cette guerre des boutons n'est pas inoubliable, elle a le mérite d'être assez drôle, de ne pas trop se prendre au sérieux et de mettre vraiment les enfants au cœur du film.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

LES AFFRONTEMENTS ELMOSNINO / CHABAT



DRIVE

Nicolas Winding Refn

Date de sortie : **05-10-2011** Vu le : **03-10-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Il est cascadeur mais aussi pilote pour des braquages. Lorsqu'il rencontre Irene, sa voisine, une histoire naît. Mais les difficultés vont apparaître lorsqu'un braquage tourne mal...

CRITIQUE :

Drive est un film qui avait fait son petit effet à Cannes où un certain nombre de critiques l'avait encensé. Du côté du jury, la récompense était venue d'un Prix de la mise en scène, qui est toujours quelque chose d'un peu bâtarde. On ne sait jamais bien si c'est un prix de consolation pour un film qui ne pouvait prétendre à une Palme ou à un Grand Prix ou si c'est un choix vraiment délibéré du jury pour récompenser un réalisateur de son audace. Après avoir vu le film, on peut ici clairement pencher pour la deuxième solution parce que ce film plutôt étrange est vraiment réalisé de main de maître et visuellement assez extraordinaire.

Je pense que pour cette avant-première, beaucoup de gens dans la salle ont été quelque peu dérouté par ce qu'ils avaient devant les yeux. Visiblement, ces personnes s'attendaient à un vrai film d'action (le titre, *Drive*, fait forcément penser au jeu vidéo *Driver*) et, honnêtement, on en est très loin. On a vraiment l'impression que ce n'est pas ce que cherche le réalisateur. Bien sûr, quelques scènes (notamment de poursuite) sont bien dans ce domaine mais elles sont minoritaires et toujours réduites à leur plus simple expression. Le réalisateur n'en rajoute jamais. Il en est de même pour toutes les scènes de bataille qui sont très courtes et d'une violence inouïe (tellement que c'en est quelque fois un peu drôle, il faut l'avouer). Finalement, le rayon action ne compte que pour très peu dans tout le long métrage. Les dix premières minutes du film, incroyables, donnent en fait le ton de tout ce qui va suivre : alternance entre moments rythmés et moments calmes, musique de fond géniale, volonté de placer le personnage principal au cœur du film et donc d'en faire une sorte d'analyse du personnage bien plus que de ses actions. En ce sens, pour l'ambiance, ce film m'a beaucoup fait penser au *Collateral* de Michael Mann.

La tension est néanmoins présente tout le long du film. C'est là l'une de ses grandes réussites. Avec cette musique de fond qu'on entend toujours sans y faire forcément attention, il y a toujours une forme de pression qui est insinuée. On a toujours l'impression qu'il peut se passer quelque chose. En ce sens, certaines scènes sont véritablement incroyables. Mais le film ne s'arrête pas là et réussit avec brio à filmer une histoire d'amour naissante entre deux personnages : celui du conducteur pour le moins énigmatique, interprété par un Ryan Gosling hallucinant, tout en silences et en mimiques discrètes et celui de cette jeune mère fragile, jouée par une Carey Mulligan qui démontre une nouvelle fois qu'elle a un talent incroyable. Avec très peu de paroles (mais toujours bien choisies), on comprend en très peu de scènes ce qui se passe et c'est une vraie force de ce long métrage. Un film coup de poing.

VERDICT :

Un film assez incroyable tant dans l'aspect visuel que pour le rythme qui y est instauré. Quelques passages plus discutables néanmoins. Ryan Gosling et Care Mulligan sont parfaits. Du très bon cinéma.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

RYAN GOSLING



UN HEUREUX ÉVÉNEMENT

Rémy Bezançon

Date de sortie : **28-09-2011** Vu le : **05-10-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Barbara et Nicolas vivent un amour parfait et décident de faire un enfant ensemble. A partir de là, rien ne sera plus jamais pareil...

CRITIQUE :

Après *Le premier jour du reste de ta vie*, une comédie assez sensible et touchante étalée sur plusieurs générations, Rémy Bezançon reste un peu dans la même veine en s'attaquant cette fois-ci à la question de la maternité et donc, par ricochet, à celle du couple parental. Sur le principe, un film qui se promettait de dire « la vérité, rien que la vérité » sur cette période singulière est forcément attirant et cet intérêt dure une petite moitié du film, jusqu'à l'accouchement en fait. Parce qu'après, les choses se gâtent assez sensiblement.

Ce qui est assez étrange, c'est la façon dont le film change totalement de ton et de rythme au moment de la naissance du bébé. Sans doute est-ce une volonté du réalisateur de montrer le bouleversement qu'une telle arrivée dans un foyer provoque. Et les changements ne sont pas forcément bénéfiques, puisqu'il faut le dire tout de suite, *Un heureux évènement* n'est pas le film le plus optimiste sur la maternité et le fait d'être parents. La première partie du film est vraiment enlevée, drôle et plutôt originale. Il y a beaucoup de situations bien trouvées, notamment cette séquence de la rencontre qui se fait sans un mot mais à base de jaquettes de DVD. Le réalisateur arrive parfaitement à faire passer des messages en quelques plans, sans s'attarder sur des détails sans importance.

Par contre, dès l'accouchement, cette faculté du réalisateur semble disparaître. Déjà, cette séquence en elle-même est, selon moi, un peu trop longue, même si c'est le « point culminant » attendu du film. Ensuite, on rentre dans une forme de longue sinistrose, parcourue de quelques moments un peu plus drôles. C'est bien sûr conforme à l'état d'esprit de l'héroïne du long-métrage (et donc aussi d'Eliette Abécassis, qui a écrit le livre). Mais, ce qui est beaucoup plus problématique, c'est que tout est alors montré, souligné, comme pour bien nous faire comprendre ce qui aurait pu être montré en un ou deux plans seulement. Le film se dilue alors très clairement et on ne voit pas bien où le Rémy Bezançon a perdu sa capacité à être percutant. On tombe alors dans un rythme plutôt lent où, finalement, le spectateur n'a plus vraiment envie de s'intéresser aux personnages qui deviennent de plus en plus ennuyeux et déprimants. La fin, attendue et annoncée, est selon moi un peu bancale.

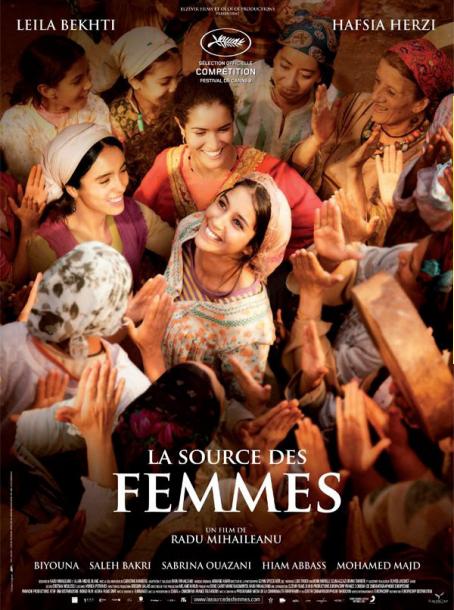
Le film repose bien entendu principalement sur le couple, plutôt crédible, formé par Louise Bourgoin et Pio Marmaï. Ce dernier est toujours effacé, de façon clairement voulue et un peu caricaturale (« ce n'est pas lui qui accouche et qui souffre, donc c'est bien normal », me direz-vous peut-être). Il faut aussi dire qu'il manque un peu de charisme pour se faire une vraie place à côté de Louise Bourgoin qui, sans vraiment crever l'écran, assure plutôt bien sa partition. Par contre, l'imaginer thésarde en philosophie, il y a quelque chose d'assez peu crédible (c'est sans doute trop à Louise Bourgoin ancienne Miss Météo qu'on pense alors). Et qu'elle ait Josiane Balasko comme mère, c'est presque pire... Thierry Frémont, dans un minuscule second rôle, est plutôt drôle même si sous-exploité.

VERDICT :

Un film traversé de quelques bonnes trouvailles qui tombe trop vite dans une forme de paresse coupable. Pourtant, la première demi-heure laissait espérer mieux. Les acteurs tiennent la route, sans plus...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR : LA PREMIÈRE SCÈNE AVEC LES DVD



LA SOURCE DES FEMMES

Radu Mihaileanu

Date de sortie : **02-11-2011** Vu le : **10-10-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Dans un village reculé du Maghreb, les femmes sont toujours allées chercher l'eau à la source malgré le danger qu'elles font courir à elles-mêmes et aux enfants qu'elles portent. Mais quand elles décident de faire changer les choses, rien n'est évident...

CRITIQUE :

Radu Mihaileanu est plutôt un réalisateur qui m'est a priori sympathique. Son précédent film, *Le concert*, bien qu'un peu inégal, avait le mérite d'offrir un très beau dernier quart d'heure. Présent hier en fin de projection (accompagné de l'actrice Hafsia Herzi) pour présenter son nouveau long-métrage, il a tenu un discours plutôt intelligent et sensé sur l'origine et la portée de son film. Le problème, c'est que *La source des femmes*, sans être un mauvais film, ne m'a pas plu. Si le propos est plutôt intéressant – comment des femmes, en organisant une grève de l'amour, ont réussi à obtenir l'eau au cœur du village –, il me semble assez mal traité et empêche toute émotion. Pourquoi ?

D'abord, c'est long, et il y a un trop grand nombre de séquences qui se répètent au cœur du film sans forcément que l'intérêt soit majeur. C'est la même chose quand il s'agit des scènes en elles-mêmes. Beaucoup sont trop longues et donnent l'impression que le réalisateur en fait un peu trop et tire un peu sur la corde pour allonger à tout prix quelque chose qui aurait pu être filmé en deux ou trois fois moins de temps, avec la même efficacité. Il y a bien sûr, comme dans tout film qui traite des pays arabes, des scènes de batailles d'abord verbales qui dégénèrent en conflits physiques (parité oblige, les hommes en ont une, les femmes une autre). Le langage utilisé pendant tout le film, très poétique et fleuri, est plutôt amusant et permet quelque fois de faire passer un peu le temps grâce à un humour pas forcément décapant mais qui a le mérite de fonctionner.

Le principal problème de ce film – cause majeure du défaut cité précédemment – se situe dans le caractère extrêmement démonstratif dans la façon de réaliser. En effet, tout doit être à la fois montré par l'image, par la parole mais aussi par le chant. Il y a ainsi de grandes scènes de débats sur des sujets dont on a compris assez vite les tenants et les aboutissants. Ça finit par devenir un peu lassant à la longue... Par contre, il y a quelques pistes intéressantes que le scénario esquisse mais qu'il ne creuse malheureusement jamais. Pour ce qui est du chant, autant en parler maintenant, je trouve personnellement qu'il est trop présent et pas toujours utile. Bien sûr, c'est une façon de s'exprimer pour les femmes (et les hommes aussi d'ailleurs) dans ces sociétés mais, parfois, c'est vraiment de trop. En plus, je dois avouer que j'ai un peu du mal avec ce genre de chants qui se ressemblent tous, mais là, c'est vraiment subjectif. La musique, beaucoup trop présente et peu diversifiée, n'arrange malheureusement pas forcément le constat sur la qualité du son pendant le film.

Ce qui est aussi dommage, c'est que, dans cette communauté de femmes, il y a beaucoup de personnages intéressants qui sont seulement montrés, sans réelles explications, et qui manquent donc de beaucoup d'approfondissement. C'est le cas notamment de cette jeune qui dit avoir de grands besoins sexuels mais qui se rallie à la grève d'une façon qui semble vraiment trop évidente. Le film entier tourne autour du personnage interprété par Leïla Bekhti (bien mais pas top), qui est la plus jeune mais aussi celle qui est le moins attachée aux traditions puisqu'elle vient de la ville. Les autres personnages féminins sont plus là pour accompagner (ou contrer) cette femme, sans réelle individualité, et c'est un peu regrettable. Le film s'intéresse finalement plus à la cause en elle-même qu'à celles qui l'incarnent. Pourtant, le réalisateur dispose d'actrices de qualité (Hafsia Herzi ou Hiam Abbass) mais celles-ci sont toujours au second plan et leurs personnages jamais vraiment explorés. Seul le Vieux

fusil, sorte de « guide féminin » du village, interprété par une Biyouna en très grande forme, réussit à montrer sa vraie personnalité, en dehors du groupe.

VERDICT :

Rien d'infamant dans ce film mais le sentiment toujours présent que le réalisateur passe un peu à côté de celui-ci en cherchant à trop en faire. Plutôt décevant malgré un casting féminin de qualité.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

BIYOUNA



SEXE ENTRE AMIS

Will Gluck

Date de sortie : **07-09-2011** Vu le : **11-10-2011**

Au cinéma : UGC PART-DIEU 4 (LYON)

Genre: COMÉDIE ROMANTIQUE

HISTOIRE :

Jamie est chasseuse de tête à New York. Elle recrute Dylan, un californien pur souche, pour un poste important chez GQ. Entre eux, une vraie amitié va naître, mais celle-ci se complique au moment où ils décident d'un commun accord de devenir partenaires sexuels...

CRITIQUE :

Et le grand jeu des comparaisons continue ! Après les deux *Guerres des boutons* à une demi-heure d'intervalle, voilà un film (*Sexe entre amis*) qui a le même synopsis qu'un autre (*Sex Friends*) et qui sort six mois plus tard. N'ayant jamais trouvé le temps pour aller le voir depuis sa sortie début septembre, je me disais qu'un visionnage en DVD suffirait sans doute pour se faire une idée. Mais j'ai tout de même réussi à attraper la dernière séance sur Lyon (cool), mais celle-ci était en VF (beaucoup moins cool). Et si on continue à faire des comparaisons, *Sexe entre amis* est plutôt mieux que l'autre. Mais il n'y a pas non plus de quoi faire lever les foules, c'est le moins que l'on puisse dire...

Pourtant, le film commence plutôt sur de bonnes bases (je crois me souvenir que j'avais dit la même chose pour *Sex Friends*) avec une première séquence inventive et originale qui nous met tout de suite dans le rythme. C'est plutôt « funky », au moins dans la première heure et les personnages sont moins lisses, plus tranchés. Il y a des dialogues bien trash et le scénario permet au long-métrage d'avancer tranquillement, sans grandes surprises, mais de façon plutôt efficace. Il y a en plus un personnage secondaire assez incroyable (le rédacteur de la page sport complètement homo) joué par Woody Harrelson. Celui-ci confirme encore qu'il est bien un des acteurs les plus géniaux mais aussi les plus sous-utilisés de sa génération. La première heure passe ainsi : les deux personnages apprennent à se connaître, et deviennent donc partenaires sexuels... Si la musique est trop présente, il n'y a, jusque-là, rien d'anormal, si ce n'est un petit plaisir coupable à observer ce couple Timberlake-Kunis qui fonctionne, il faut le dire, plutôt bien.

Les choses se gâtent quand les deux amis partent à Los Angeles rencontrer sa famille à lui. On sait depuis le début que la relation purement physique ne tiendra pas et qu'ils tomberont amoureux. C'est entendu. Mais on redoute tout de même le moment où le film va en arriver à ce point car, à partir de là, il n'y aura plus grand-chose à en tirer. C'est ce qui se passe puisque la deuxième partie est beaucoup moins fun, beaucoup plus longue et prévisible. Il y a aussi cette façon de se moquer des comédies romantiques tout en en utilisant complètement les codes. Il y a une bonne dose de second degré, bien sûr, mais le scénario oblige tout de même le réalisateur à faire des clichés, être un minimum sérieux et finir le film de la façon la moins originale possible. Bref, la deuxième heure est plutôt moins bonne que la première mais le film a le mérite de ne jamais tomber complètement du côté de la niaiserie même si c'est parfois un peu limite.

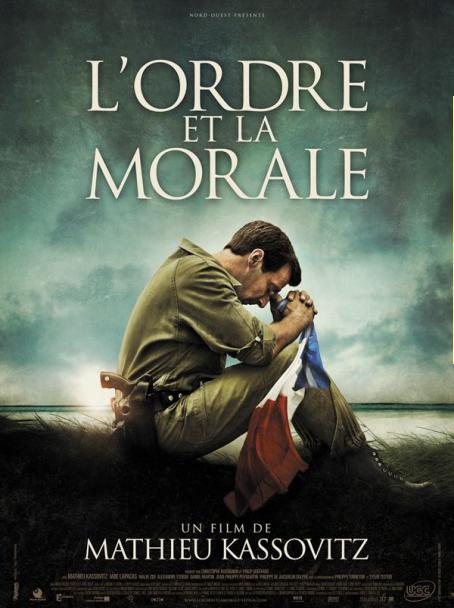
Ce qui est particulièrement drôle, c'est la façon dont les deux films, s'ils sont assez différents dans la forme (encore que, pas tant que ça...) se rejoignent par contre vraiment sur le fond. Les deux personnages centraux disent ne plus croire en l'« amour véritable » tout en y croyant secrètement ; ils n'osent pas s'avouer leur amour, trop anxieux de tout gâcher ; ils arrivent finalement à se le dire, aidés par un personnage dont on n'attendait pas forcément cela. De plus, si ces personnages n'ont plus foi en l'amour, c'est en grande partie à cause des névroses de leurs parents (il faut dire que là, ils sont particulièrement gratinés). Finalement, les deux synopsis se ressemblent vraiment beaucoup (trop ?) et démontrent qu'avec une telle idée de base, il n'est pas vraiment possible de faire un bon film. Même en retardant au maximum le côté « comédie romantique », on finit toujours par y tomber et c'est là que tout le punch du début se perd invariablement...

VERDICT :

Plutôt péchu, *Sexe entre amis* a le mérite d'être (un peu) moins niais que *Sex Friends*. Le couple Timberlake-Kunis fonctionne bien. Allez, on va dire que ça se laisse gentiment regarder... Pas plus.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :
WOODY HARRELSON



L'ORDRE ET LA MORALE

Mathieu Kassovitz

Date de sortie : **16-11-2011** Vu le : **13-10-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

En 1988, alors que les élections présidentielles battent leur plein, une prise d'otage de gendarmes a lieu en Nouvelle-Calédonie, les hommes du GIGN sont envoyés sur place mais les choses ne vont pas forcément se passer comme prévu.

CRITIQUE :

Plus d'un mois avant sa sortie, j'ai pu découvrir un film qui fait parler de lui depuis un certain temps. Il s'agit donc du nouveau Mathieu Kassovitz qui dépeint la prise d'otage de l'île d'Ouvéa à travers les yeux du commandant en chef du GIGN. Le réalisateur était présent et a pu, en fin de séance, éclairer un peu les spectateurs sur son film, les motivations qui l'ont conduit à le réaliser et l'impact qu'il en attend. Un échange plutôt intéressant même si, selon moi, tout était déjà dit dans un film que j'ai vraiment du mal à juger et dont je ne saurais vraiment dire s'il m'a plu ou pas.

Autour d'un épisode historique sans doute un peu méconnu et oublié, Kassovitz essaie de faire un film plus universel autour de la question de l'obéissance aux ordres. C'est notamment montré par cette voix-off un peu surfaite par moments et qui a tendance à généraliser les évènements qui se déroulent sur l'île. Elle est souvent de trop et se substitue de façon un peu artificielle à l'image, au lieu de l'accompagner, ce qui est toujours dommage. Le personnage central est donc le commandant en chef du GIGN (interprété par le réalisateur lui-même), qui se souvient des dix jours qui ont précédé le drame final, tout en essayant de comprendre les différentes raisons qui ont conduit à une telle issue tragique (une vingtaine de morts en tout). Le système du compte à rebours est donc utilisé (J- ?) et la façon dont Kassovitz fait monter peu à peu la pression est plutôt intéressante.

On comprend assez vite que les choses ne vont pas être simples pour le GIGN. En période électorale où la bataille fait rage entre le Président de gauche et son Premier Ministre de droite, l'armée est de la partie et les évènements vont peu à peu échapper à ceux qui sont censés arriver à une solution par la négociation. Dans ce conflit entre militaires et gendarmes, on a parfois l'impression que le réalisateur en rajoute un peu (c'est vraiment le concours de celui qui crie le plus fort). Néanmoins, Kassovitz est plutôt doué pour montrer rapidement (en quelques scènes, voir quelques mots) les changements dans la « politique » de règlement de la prise d'otage : d'une volonté de négocier à la prise de décision d'un assaut brutal. Par contre, je trouve que Kassovitz se rate un petit peu dans l'évocation de l'évolution de son personnage. Il se lie peu à peu aux preneurs d'otage mais est tiraillé entre sa hiérarchie et sa conscience (entre l'ordre et la morale, vous l'aurez compris). Je trouve qu'il est là-dessus soit trop léger – en n'approfondissant pas assez certains éléments – soit justement trop lourd, en rajoutant des tonnes.

Certains passages m'ont fait penser à une sous-Ligne rouge dans la façon de montrer le lien entre des hommes armés et la beauté de la nature. Mais Kassovitz ne possède pas le talent de Malick (ça se saurait) pour faire de chaque plan une merveille. De plus, la musique de *L'ordre et la morale* n'est pas vraiment réussie, trop rythmique et répétitive. Néanmoins, pour la scène de l'assaut, Kassovitz fait très fort avec un plan séquence assez hallucinant (il a affirmé qu'il n'y avait aucun trucage) qui donne une vraie force à toute cette séquence, sorte de point culminant logique et attendu du long-métrage.

VERDICT :

Un film assez étrange où des passages vraiment réussis en côtoient d'autres plus discutables. Mais, globalement, ça tient quand même la route.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR : LA SCÈNE DE L'ASSAUT



THE ARTIST

Michel Hazanavicius

Date de sortie : **12-10-2011** Vu le : **15-10-2011**

Au cinéma : UGC PART-DIEU 2 (LYON)

Genre: INCLASSABLE

HISTOIRE :

George Valentin est l'acteur star du cinéma muet d'Hollywood. Mais l'arrivée du parlant va tout changer et propulser de nouvelles stars, dont Peppy Miller qu'il a aidé à devenir actrice.

CRITIQUE :

Thomas Langmann est un drôle de phénomène dans le paysage cinématographique français. Le fils de Claude Berri est en effet un producteur capable du pire et du meilleur. On a vraiment l'impression qu'il produit des projets de mauvaise qualité (*Double zéro* ou *La nouvelle guerre des boutons*) pour faire de l'argent et se donner la possibilité de tout faire pour que des films plus ambitieux puissent voir le jour, notamment le diptyque Mesrine, qui n'était pas évident à produire, et « ça » – *The Artist* –, film qu'il a visiblement tenu à bout de bras, même si ce n'est pas non plus le pari le plus risqué de tous les temps.

Pourquoi, dire « ça » ? Ce n'est nullement dévalorisant car, autant le dire tout de suite, ce film est plutôt incroyable. « Ça », parce que c'est un film comme on n'en a jamais vu et comme on n'en reverra sans aucun doute plus dans le futur : une sorte d'Objet Cinématographique Non Identifié (OCNI) ! Dans un paysage cinématographique de plus en plus marqué par la prise de pouvoir de la 3D, faire un film muet et en noir et blanc, c'est quand même très fort. Osé ? Je ne crois pas car le film propose tout de même suffisamment de garanties (Hazanavicius, Dujardin, énorme buzz cannois, grosse promotion) pour être une réussite potentielle. Mais bon, il faut quand même le faire et ne pas avoir peur de se lancer dans une telle aventure.

Michel Hazanavicius était la personne idéale pour cette entreprise. Il a déjà ressuscité avec brio (et humour) le mythe des vieux films d'espionnage avec les *OSS 117* et c'est un peu le même travail qu'il effectue pour *The Artist*, celui de donner un voir un film, avec une histoire propre, mais aussi une ambiance et surtout, une façon de faire du cinéma. C'est en effet un vrai hommage au cinéma dans son ensemble, notamment hollywoodien, avec un grand nombre de mises en abyme (des films dans le film). Après, je ne connais pas du tout le cinéma ancien et je n'ai pas repéré le grand nombre de références qui, paraît-il, jalonnent le long-métrage.

Le format 1:33 utilisé pour l'image par le réalisateur nous plonge tout de suite dans cette ambiance du début du siècle, tout comme les images parfois accélérées. Enfin, le noir et blanc est à la fois logique et essentiel. Et ce qui est bien quand un réalisateur décide de faire du noir et blanc, c'est l'obligation qu'il se donne de soigner absolument tous les plans pour que cela rende bien. Le moindre défaut dans la lumière ou la photographie est beaucoup plus visible en noir et blanc. Mais, par contre, quand tout est parfait, c'est souvent absolument somptueux. Dans *The Artist*, il y a un bon nombre de séquences magnifiques d'un point de vue purement visuel. Les trouvailles sont très nombreuses et donnent à chaque scène un caractère et une ambiance propre. L'univers sonore, nécessairement essentiel dans un film comme celui-ci, est vraiment bon. La musique, écrite par Ludovic Bource, est plutôt réussie. Les différents moments du film, les ambiances qui changent, tout cela est bien rendu au niveau sonore. Même les silences sont beaux, c'est pour dire.

Pour qu'un film muet fonctionne, il est nécessaire d'avoir des acteurs de très grande qualité et qui arrivent surtout à exprimer beaucoup avec leurs mimiques. Qui d'autre que Jean Dujardin, déjà incroyable dans les *OSS 117* avec un vrai travail sur le jeu de visage, pouvait incarner cet acteur qui comprend peu à peu que sa carrière touche à sa fin ? Il est vraiment excellent, rendant parfaitement les différentes émotions qui traversent la vie du personnage. Avec son chien (l'un des personnages les plus drôles du film), ils forment un couple vraiment hilarant. Bérénice Béjo est, elle aussi, formidable de sensibilité et de justesse dans son jeu. De plus, tous les seconds rôles sont au diapason avec mention spéciale pour James Cromwell en majordome effacé derrière son

employeur.

Mais *The Artist* ne peut être résumé uniquement à un long métrage de « musée ». C'est en effet aussi un film actuel, avec des thèmes universels et une volonté de créer une vraie histoire autour d'un scénario qui, s'il n'est pas complexe, recèle des petites trouvailles. Celles-ci font que l'on s'accroche constamment à l'histoire entre ces deux personnages. Il y a tout de même à mon goût quelques longueurs dans la deuxième partie du film. Mais, globalement, le temps passe plutôt vite et on ne s'ennuie jamais vraiment. Un film vraiment exceptionnel dans sa singularité mais qui est une vraie réussite de cinéma pur et qui démontre qu'avec l'image, on peut vraiment tout faire et que les dialogues ne sont pas forcément essentiels pour faire un long-métrage de qualité. Bravo, Messieurs Hazanavicius et Langman pour ce film.

VERDICT :

Ce film est tout de même assez incroyable. Faire un tel long-métrage dans le paysage cinématographique actuel, c'est grand. Jean Dujardin est tout simplement immense.

NOTE : 17

COUP DE CŒUR : JEAN DUJARDIN



LE SKYLAB

Julie Delpy

Date de sortie : **05-10-2011** Vu le : **17-10-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

En 1979, une famille se retrouve près de Saint-Malo afin de souhaiter les 67 ans de la grand-mère. Heureux de se retrouver, les enfants et petits-enfants vont aussi devoir faire face à leurs différences.

CRITIQUE :

Le Skylab démarre dans une joyeuse ambiance, celle des retrouvailles en famille. Tout le monde arrive chacun son tour, ce qui permet de présenter les personnages de façon rapide. C'est un peu foutraque, ça part dans tous les sens, il y a des discussions parallèles, mais c'est plutôt sympathique pendant une demi-heure. Cette façon de faire nous permet au moins de nous habituer à chacun de ces personnages qui vont vivre ensemble pendant même pas deux jours. Chaque spectateur reconnaîtra quelqu'un de sa famille (une tante gauchiste, un grand oncle zinzin ou un cousin ado qui se la raconte). L'autre enjeu de cette première partie est aussi de faire venir peu à peu tous les acteurs et actrices qui composent le casting. Il faut dire qu'il y a du lourd (Elmosino, Bonneton, Ménochet, Atika, Delpy *herself*) et que chacun aura droit à sa scène, de façon plus ou moins artificielle.

Les choses se mettent en place comme ça et, il faut le dire, la première partie du film est plutôt agréable et enjouée. Ca ne casse pas trois pates à un canard mais ça a le mérite de se laisser regarder et de faire sourire... Mais, assez vite, les choses se gâtent. Les longueurs se font de plus en plus présentes, l'énergie du départ se dilue et tout paraît beaucoup moins funky. D'abord, les ressorts de réalisation n'évoluent pas et deviennent avec le temps un peu usés, les histoires entre les frères et sœurs deviennent de moins en moins crédibles et Julie Delpy insiste sur certaines scènes pas forcément utiles, du moins pas avec cette longueur. C'est notamment le cas de la boum qui est vraiment interminable alors que ce n'est pas forcément l'épisode le plus décisif. Bref, on perd à la fois en crédibilité et en rythme et le long-métrage perd de son intérêt. Il se referme alors de façon un peu étrange, dans l'indifférence, comme si le scénario avait été un peu bâclé.

Le Skylab représente donc une forme de paroxysme de ce que peut être une comédie honnête à la française. On passe un bon moment devant, on ne peut pas dire le contraire, même si tout est loin d'être parfait. Mais deux jours plus tard, on a presque oublié qu'on était allé voir ce film et on se dit : « ah, oui, ce film avec les histoires de famille ! ». Penser cela, n'est-ce pas pire que d'avoir un avis vraiment tranché, positif ou négatif sur le film ? Je ne suis pas loin de le penser. Mais bon, tout le monde ne peut pas faire des films marquants et parfois, pour ne pas se prendre la tête, ce genre de long-métrage est nécessaire. Mais il ne faudrait pas non plus faire que ça.

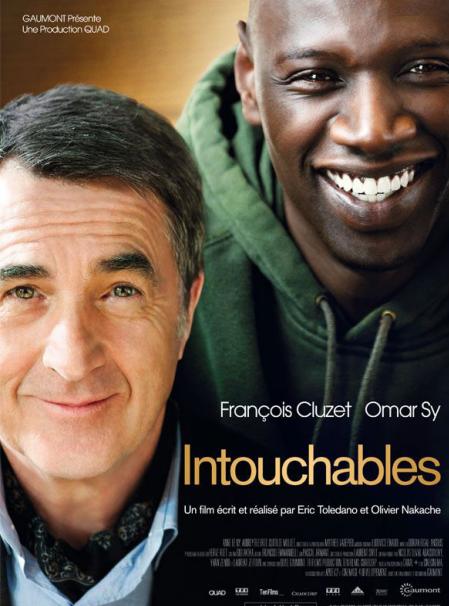
VERDICT :

Quelques passages drôles, notamment grâce à un casting de qualité, mais aussi de vraies longueurs. Pas dés-honorant mais plutôt insignifiant.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LE COUPLE IMPROBABLE MÉNOCHET – BONNETON



INTOUCHABLES

Eric Toledano et Olivier Nakache

Date de sortie : **02-11-2011** Vu le : **19-10-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Philippe, aristocrate tétraplégique, décide de prendre comme aide dans la vie de tous les jours Idriss, un jeune homme qui vient des cités et qui ne se destinait pas à un tel métier.

CRITIQUE :

Depuis 2006 et la sortie de *Nos jours heureux*, comédie plutôt réjouissante sur les colonies de vacances, les deux compères Toledano et Nakache se sont vraiment faits un nom dans l'univers de la comédie française. Il faut bien dire qu'ils y apportent quelque chose de nouveau, une sorte de fraîcheur, qui permet à leurs films d'être des comédies qui relèvent plutôt la moyenne française. *Tellement proches*, film sur les rapports familiaux pas toujours évidents, avait confirmé cette faculté. Mais avec *Intouchables*, les deux réalisateurs vont plus loin, beaucoup plus loin, en proposant une comédie vraiment extraordinaire qui se place d'emblée comme un must de ces dernières années.

Le sujet du film est à la fois très simple et très compliqué. Simple parce que c'est l'histoire (vraie) d'un riche tétraplégique qui choisit pour s'occuper de lui quelqu'un très loin de son milieu. Mais le film va bien au-delà et permet de traiter un grand nombre de problèmes de société, notamment autour du handicap, de façon très intelligente et pertinente. Là où beaucoup de réalisateurs, avec un sujet qui est tout de même assez casse-gueule, auraient raté leur film, Toledano et Nakache arrivent justement à tirer ce sujet vers un long métrage à la fois énergique mais aussi très intelligent. Rien n'est laissé au hasard et, sous des dehors de comédie légère, le film pose de nombreuses questions et y répond à sa façon.

Sa façon, c'est avant tout l'humour, et le très bon humour, il faut le dire tout de suite. Toutes les répliques ou presque font mouche. Que ce soit du comique de situation, de répétition ou juste des jeux de mots, il y a une vraie inventivité et on ne s'ennuie jamais. Un grand nombre de répliques et de séquences risquent bientôt de rentrer dans le langage courant. Les scénaristes ont réussi à faire rire de tout, même de choses parfois assez horribles, sans que ce soit ni lourd, ni surfait. A ce niveau-là, c'est du très grand art. Mais ce film ne fait pas seulement rire, il arrive aussi à dépeindre en quelques séquences des problèmes assez vastes comme la jeunesse dans les cités ou la solitude du handicap. Le ton est toujours juste et sensible. Ce qui est très important, c'est que rien dans le film n'est gratuit : toutes les scènes drôles ont un sens plus tard dans le long métrage. Quelques clichés subsistent mais on les oublie assez vite, noyés qu'ils sont dans un scénario vraiment fin. La première séquence est en ce sens assez exceptionnelle. Elle est une sorte de résumé de ce que sera le film : un grand écart constant entre différents sentiments et aussi une sacré tranche de rigolade.

Ce film raconte donc surtout la relation entre deux personnages que tout oppose : Philippe, ce riche aristocrate handicapé qui change d'assistant toutes les semaines et Idriss, ce jeune des cités qui vient à l'entretien d'embauche uniquement pour toucher les allocations chômage. De cette rencontre improbable, les réalisateurs ne font jamais quelque chose d'absurde car, finalement, sous leur caméra, cela semble assez évident, et beau. Pour interpréter ce duo, Toledano et Nakache ont sorti le grand jeu en réunissant François Cluzet et Omar Sy. Ce dernier dépasse grâce à ce film bien le simple cadre du Omar que tout le monde connaît dans son duo avec Fred. Il est drôle, bien sûr, mais il offre aussi une vraie palette d'émotions à son personnage. Et que dire de François Cluzet, si ce n'est qu'il confirme une nouvelle fois qu'il est bien un immense acteur du cinéma français. Courez voir ce film, il le mérite et vous ne le regretterez pas !

VERDICT :

Intelligent, sensible, très drôle et porté par un duo d'acteurs extraordinaire, *Intouchables* est sans doute la comédie que le cinéma français attendait depuis très longtemps. Bravo.

NOTE : 18

COUP DE CŒUR :

OMAR SY ET FRANÇOIS CLUZET, BRILLANTS

la Couleur des Sentiments (The Help)



LA COULEUR DES SENTIMENTS

Tate Taylor

Date de sortie : **26-10-2011** Vu le : **21-10-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

A la fin des années 50, à Jackson, Mississippi, une jeune journaliste entreprend de braver les interdits de l'époque. Elle se met en tête d'écrire un livre sur les conditions de travail des bonnes de couleur noire dans une société encore ségrégée.

CRITIQUE :

Adapté d'un best-seller mondial (que je n'ai pas lu), *La couleur des sentiments* s'avancait avec la réputation plutôt flatteuse du film fort qu'il était nécessaire d'aller voir. N'ayant pas grand-chose à faire d'autre, je suis donc allé à l'avant-première, sans véritable espoir de voir un grand film, mais plutôt l'envie de passer au moins un bon moment. Et j'ai plutôt été déçu pendant les presque deux heures trente que dure ce film. Mais, en fait, quand on reste jusqu'au bout du générique de fin (une nouvelle fois, j'étais seul dans la salle), on apprend que c'est en fait un film Disney. Et là, finalement, beaucoup de choses s'expliquent...

Même si les choses sont un peu plus nuancées que ça (encore que...), il y a vraiment les méchantes (toutes ces femmes de bonne famille qui jouent au bridge, ne s'occupent pas de leurs enfants et donnent des ordres à leurs bonnes) avec leur reine (la méchante des méchantes, pour ainsi dire les choses), les gentilles (toutes les bonnes qui obéissent docilement à ces ordres), un agent perturbateur (le personnage décalé de Cecilia Foote) et enfin celle qui se rebelle pour défendre les vraies et belles valeurs (la jeune journaliste). Tout cela donne un film tout de même un peu caricatural par moments. Le plus agaçant, c'est qu'on sent que le réalisateur (un véritable inconnu) n'a aucune prise sur son film, ni même aucune vision pour celui-ci. Tout doit rouler comme sur des rails, sans anicroches et sans surprises, comme si le cahier des charges était pré-écrit et qu'il ne fallait pas en déroger.

Le film se veut émouvant et sensible – l'histoire s'y prête –, mais rate quelque peu sa cible. Le meilleur exemple pour cela est la musique. Elle est composée par un maître du genre, Thomas Newman, et elle est intrinsèquement plutôt de qualité. Le problème vient plutôt de l'usage qui en est fait. La plupart du temps, le réalisateur a tendance à sortir les violons (au sens propre du terme) pour les moments qui doivent être émouvants : avec le petit plan rapproché qui va bien sur le visage en pleurs, tout est fait pour que le spectateur accompagne le personnage dans ses larmes. Avec moi, autant le dire, ça ne marche pas et le côté « prenons le spectateur par la main » a même tendance à grandement m'agacer... En fait, toute émotion est complètement anéantie par tous ces artifices beaucoup trop voyants de réalisation et le côté prévisible de tout le film. Pour le jeu du « devine quel va être le plan suivant », ce long métrage est assez jouissif car on trouve souvent la bonne réponse.

Pourtant le matériau de départ est intéressant, bien qu'assez peu original mais il manque, malgré la longueur du film, des éléments d'explication et d'approfondissements de certains personnages. C'est notamment le cas pour Skeeter, cette jeune journaliste qui revient après ses études dans sa ville natale. On ne comprend pas bien ce qui la différencie de celles qui étaient ses amies mais qui deviennent très vite des ennemis. Qu'est-ce qui la pousse réellement à se mettre en danger : l'amour que lui a porté sa bonne ou simplement une vision différente et progressiste de la société ? Ce personnage aurait vraiment mérité une attention plus importante en tant que point de départ de toute l'histoire. Mais c'est aussi le cas pour les bonnes en général... En général, le scénario s'arrête à mon sens trop sur des petits événements et oublie de conter l'essentiel.

Un point assez essentiel sauve tout de même le film : le jeu des actrices dans leur ensemble. Même si les rôles ne sont pas forcément extrêmement compliqués car assez caricaturaux, toutes assurent plutôt bien et donnent un peu de vie à leur personnage, ce que la réalisation ne permet pas forcément... Jessica Chastain, même si elle

en fait un peu trop dans son personnage de « fofolle », montre l'étendue de sa panoplie après son rôle de mère aimante dans *The Tree of Life*. Bryce Dallas Howard prouve aussi qu'elle est une bonne actrice en devenir. Bref, de ce côté-là, c'est plutôt une réussite.

Je me rends bien compte que j'ai sans doute été un peu méchant dans cette chronique. Il y a bon nombre de films qui sont bien pires que celui-ci mais, honnêtement, il ne m'a pas plu. C'est vraiment le type de longs méttrages dont il ne faut surtout pas écrire la critique en sortant directement de la salle de cinéma, sous le coup de l'agacement. Au final, ce n'est pas si mauvais que ça, mais bon, il n'y a tout de même pas grand-chose à en tirer...

VERDICT :

Un film qui, à cause d'une réalisation trop prévisible et souvent complètement gâtée, n'arrive pas à transcender un sujet pourtant intéressant. Sauvé en partie par le jeu des actrices.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR : LES ACTRICES EN GÉNÉRAL

LES MARCHES DU POUVOIR

George Clooney

Date de sortie : **26-10-2011** Vu le : **24-10-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Alors que la campagne des primaires démocrates fait rage, un jeune conseiller du Sénateur Morris un peu idéaliste commence à prendre conscience des rouages terribles du monde politique.

CRITIQUE :

De George Clooney, je n'avais pas vu les trois films précédents qui étaient, de l'avis général des films honnêtes sans être tout à fait extraordinaires. *Les marches du pouvoir* était néanmoins attendu pour plusieurs raisons. Déjà, le casting fait vraiment saliver d'avance : Gosling, Clooney, Tomei, Seymour Hoffman ou Giamatti sont autant de noms connus et surtout de comédiens talentueux qui ne peuvent que donner une valeur ajoutée au film. Ensuite, avant de rentrer dans une année électorale mondiale (France, USA et Russie connaissent des élections présidentielles en 2012), c'est toujours amusant de voir comment une campagne peut être scénarisée et mise en scène dans un film.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit dans ce long-métrage : comment une campagne s'organise, qui en tire les ficelles et ce qui peut la faire basculer. En fait, il ne se passe pas grand-chose pendant plus d'une heure et demi, mais c'est ça qui est le plus intéressant. Je m'explique. Ce film est tiré d'une pièce de théâtre et cela se voit à l'écran : c'est vraiment un film autour de personnages bien plus qu'autour d'une action. Des relations vont se nouer qui vont modifier fortement les positions de chacun des acteurs dans la campagne. L'intrigue principale est assez simple et ne révèle pas beaucoup de surprises mais elle permet de voir les réactions de chacun et la façon dont les personnages vont évoluer dans un milieu devenu quelque peu trouble. Les dialogues entre les différents protagonistes sont en fait bien plus importants que leurs actes. Cette approche du monde politique et de l'univers plus particulier d'une campagne est de fait très intéressante et tranche avec ce qu'on peut voir dans d'autres long-métrages.

Pour filmer cette ambiance, Clooney met en place une vraie ambiance de thriller, avec des rencontres dans des endroits un peu glauques, une très grosse utilisation des ombres et lumière et des séquences assez géniales de confrontations entre personnages (notamment dans une cuisine, je n'en dis pas plus...). La musique (de Desplat, qui se renouvelle un peu avec cette partition) est aussi parfaitement dans le ton et elle accompagne bien l'évolution de l'intrigue. Mais ce qui caractérise surtout ce film, c'est la façon dont le réalisateur souhaite vraiment le poser et ne pas le laisser lui échapper. Toutes les scènes sont contrôlées, rien ne va trop vite, le spectateur a toujours le temps de bien observer les mécanismes à l'œuvre et de les comprendre. Le revers de la médaille est que, sur certaines séquences, Clooney en fait un peu trop et on sent qu'il est un peu à court d'idées pour faire durer son film à partir d'un matériau aussi mince. Quelques passages traînent ainsi un peu en longueur. Mais, globalement, la réalisation est tout de même plutôt de qualité.

Puisque c'est un film sur les personnages, il est nécessaire d'avoir un jeu d'acteurs de qualité et le casting ne me faisait pas trop de soucis de ce côté-là. Les mentions spéciales du jour sont attribuées à Philip Seymour Hoffman, assez incroyable dans la peau du directeur de campagne un peu désabusé et qui jure à tout rompre, et à Ryan Gosling. Dans le rôle de ce conseiller qui va prendre une place de plus en plus importante dans la campagne, il est une nouvelle fois exceptionnel et étonne toujours par sa présence dans le champ quand il est silencieux. Il arrive à tout faire passer en une expression ou un regard. Cet automne au cinéma restera bien celui de la découverte d'un acteur vraiment formidable en la personne de ce Ryan Gosling.

VERDICT :

Un thriller politique vraiment intéressant où il ne se passe finalement pas grand-chose mais où tout est maîtrisé malgré quelques longueurs. Ryan Gosling est (une nouvelle fois) immense.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

RYAN GOSLING



LES AVENTURES DE TINTIN : LE SECRET DE LA LICORNE

Steven Spielberg

Date de sortie : **26-10-2011** Vu le : **25-10-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: FILM D'AVENTURE

HISTOIRE :

En achetant sur un marché aux puces la maquette d'un magnifique bateau, la Licorne, le jeune journaliste Tintin ne se doute pas que celle-ci va l'emmener dans des aventures à travers le monde.

CRITIQUE :

Tintin, un des héros (si ce n'est LE héros) de notre enfance, adapté au cinéma, c'est déjà forcément un petit bonheur qui ne se refuse pas. Voir que c'est Steven Spielberg en personne qui prend les choses en main est, de surcroît, plutôt rassurant. Et enfin, aller observer ce que donne ce style visuel assez révolutionnaire utilisé pour le long-métrage (entre film traditionnel et dessin animé) pousse forcément à la curiosité. Tout cela fait autant de bonnes raisons d'aller voir ces *Aventures de Tintin* dont on entend parler depuis si longtemps (Spielberg y pense depuis trente ans) et qui, honnêtement, font envie depuis un certain temps aussi.

Le film commence très fort par un générique vraiment réussi, un peu à la *James Bond*, avec une poursuite entre ombres autour d'une mystérieuse boule lumineuse. La musique de ce générique est assez intéressante parce que non formatée. Ce sera d'ailleurs le cas de la bande-originale de tout le film, puisque John Williams offre globalement une partition de qualité, qui s'adapte très bien aux différents univers du film sans tout envahir. Ce générique met en tout cas rapidement dans l'ambiance de *Tintin* avec la police d'écriture caractéristique des bandes-dessinées et une référence à chacune des aventures du célèbre reporter à la houppette légendaire (une fusée par-ci, un château de l'Île Noire par-là et le passage inévitable de Tintin devant le rond jaune, marque de fabrique des dessins-animés). Le ton est donc donné.

Les premières images du film à proprement parler sont assez étonnantes. Le style visuel est tellement novateur qu'il déroute un peu : on est vraiment entre film et dessin-animé. Je trouve qu'utiliser cette technique pour *Tintin* est une bonne solution puisque, en faisant un film, les acteurs auraient eu du mal à être vraiment ressemblant à l'image que tout le monde a des personnages, et en réalisant un vrai film d'animation, cela aurait été trop redondant avec les dessins-animés que chacun connaît. Bref, le compromis est plutôt bon de ce côté-là. Globalement, les images sont très bien travaillées (et notamment les différents paysages) et cela donne un long métrage beau à voir et intéressant en 3D puisqu'on sent qu'une attention particulière a été portée sur ce point en particulier. Elle renforce la beauté de l'image plus qu'elle ne la détériore et c'est assez agréable.

Le premier tiers du film est aussi très réussi car il est vraiment dans le ton du *Tintin* d'Hergé avec cet humour un peu décalé, l'apparition des Dupond et Dupont, assez géniaux et le mystère qui se met en place rapidement. Les choses se gâtent un peu plus au moment où l'aventure se lance vraiment alors que Tintin se retrouve sur un bateau nommé Karaboudjan... On sent en effet à partir de là un Spielberg un peu tiraillé par rapport à ce qu'il veut vraiment faire de l'adaptation de *Tintin*. Il faut bien avoir en tête que le jeune journaliste est bien un héros qui s'inscrit complètement dans un univers européen. D'ailleurs, les bandes-dessinées n'ont jamais marché aux Etats-Unis où les enfants ont toujours préféré les Comics qui narrent les aventures de héros comme Batman, Spiderman ou Superman, c'est-à-dire dotés de pouvoir. *Tintin* est donc bien plus une bande-dessinée d'aventure que d'action à proprement parler. Le problème est que, sur la fin du film, Spielberg verse bien plus dans l'action pure et dure que dans le côté évasion, sans doute pour séduire un public mondialisé. Cela donne des scènes visuellement assez impressionnantes – la poursuite dans les rues de Baghaar est vraiment incroyable – mais qui ne sont plus vraiment dans l'esprit originel.

Cela n'empêche pas le film d'être plutôt rythmé et agréable, au contraire. L'histoire n'est pas trop compliquée (un mélange quelque peu détourné du *Secret de la Licorne* et du *Crabe aux Pinces d'Or*), les personnages que Tintin rencontre sont plutôt réussis avec une mention spéciale à un Capitaine Haddock vraiment hilarant et il y a de l'humour un peu pour tous les âges. Une séquence en particulier est vraiment réussie et impressionnante visuellement : il s'agit de celle où le capitaine Haddock raconte l'abordage de la Licorne par le navire de Rackham le Rouge. Il y a une vraie inventivité dans la façon de passer entre les époques par différents moyens. Bref, tout cela donne un film à grand spectacle qui ravira sans doute plus ceux qui veulent passer un bon moment que les vrais fans de Tintin et son univers.

VERDICT :

Spielberg signe un bel hommage à Tintin, visuellement magnifique, même si la deuxième partie est moins dans l'esprit originel de la bande dessinée. Un bon divertissement.

NOTE : 14

**COUP DE CŒUR :
LE STYLE VISUEL**

NOVEMBRE



L'EXERCICE DE L'ÉTAT

Pierre Schoeller

Date de sortie : **26-10-2011** Vu le : **01-11-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Le Ministre des Transports est réveillé en pleine nuit : un car rempli de jeunes adolescents vient de faire un accident mortel. Nous suivons alors une période de la vie d'un homme politique d'importance.

CRITIQUE :

Plus d'une semaine après avoir pu voir *Les marches du pouvoir* et sa vision tout de même assez pessimiste de la politique américaine en temps de primaire, voilà qu'est offerte la possibilité de voir quelle est la vision de la politique, au pouvoir celle-ci, en France à travers le nouveau film de Pierre Schoeller. Attention, la comparaison entre *Les marches du pouvoir* et *L'Exercice de l'Etat* s'arrête à ce point de départ qu'est la politique et plus particulièrement l'homme politique face à sa tâche et son destin. Ce n'est pas du tout le même traitement qui en est fait. Alors que le film de Clooney était un thriller, avec tous les codes du genre, celui de Schoeller est beaucoup plus indéfinissable. C'est un long métrage assez étrange mais, dans son genre, plutôt réussi.

Le film débute par une séquence assez impressionnante qui se révèle être le rêve du personnage principal : dans une ambiance feutrée, des hommes encagoulés déménagent une pièce avant qu'une femme complètement nue se fasse dévorer par un crocodile. Presque tout est dit sur le film en deux minutes, comme une métaphore de ce qui va arriver au « héros » du long métrage. Celui-ci est Ministre des Transports et le film démarre directement par un drame auquel il doit répondre rapidement. Mais très vite, cet accident va disparaître derrière un enjeu plus politique et économique. L'homme ne s'arrête donc jamais, aidé par une équipe (son Directeur de Cabinet, une assistante en communication et différents sous-fifres) qui lui est entièrement dédiée. Pierre Schoeller a un vrai talent pour montrer cette frénésie qui touche le Ministre et son équipe. Les enjeux personnels et politiques se télescopent de façon assez violente. La vision de la politique, vue comme quelque chose d'impitoyable, est tout de même assez terrible.

L'Exercice de l'Etat montre comment les hommes sont peu à peu broyés dans une machine qu'ils n'arrivent plus vraiment à contrôler. Les personnages clés sont esquissés de façon assez rapide, sans doute un peu caricaturale, mais le film a le mérite de vraiment rester sur le destin de ce personnage central et c'est uniquement autour de lui que les autres protagonistes évoluent, de ceux qui semblent les plus importants (Président ou Premier Ministre) à celui qui semble en avoir le moins (ce chômeur recruté comme chauffeur). Mais, finalement, on voit très peu le Ministre faire des discours ou être à proximité des administrés. Ce que le réalisateur (et scénariste) veut montrer, c'est plutôt la façon dont l'homme politique évolue, tant dans sa vie professionnelle que privée, même si les deux ont assez vite tendance à se mélanger. Il y a donc certains moments de « pause » dans cette vie trépidante. Le rythme du film est ainsi assez étrange. Certaines scènes ne sont pas forcément utiles et il y a quelques longueurs mais, globalement, la réalisation est tout de même de bonne facture et on ne s'ennuie jamais. De ce film se dégage en tout cas une vraie puissance, que j'ai du mal à réellement exprimer et expliquer. Cela tient peut-être à la performance assez incroyable d'Olivier Gourmet dans le rôle de ce Ministre. Michel Blanc, en Directeur de Cabinet, est, lui aussi, très bon. Un film qui ne peut en tout cas pas laisser indifférent. Dépêchez-vous d'y aller parce que chez UGC, après une semaine, il est déjà retiré de l'affiche dès demain. Je trouve personnellement cela dommage...

VERDICT :

Un film assez intriguant au premier abord mais qui se révèle finalement d'une grande puissance. Un Olivier Gourmet au sommet de son art.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :
OLIVIER GOURMET



CONTAGION

Steven Soderbergh

Date de sortie : **09-11-2011** Vu le : **11-11-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Un virus mortel et très contagieux se développe dans différents foyers à travers le Monde. Comment vont réagir les habitants mais aussi tous ceux qui doivent mettre un terme à cette catastrophe ?

CRITIQUE :

Steven Soderbergh reste un réalisateur assez étrange à mes yeux. Je dois avouer que je n'ai pas vu non plus beaucoup de ses films et sans doute pas les meilleurs (de fait, je n'ai vu que la série des *Ocean's* et, quand j'étais plus jeune *Erin Brokovich*). Mais, en même temps, ses derniers films ne m'ont jamais vraiment fait envie. Bref, j'ai beaucoup de mal à juger un réalisateur qui, un peu dans l'imaginaire collectif, passe par pour quelqu'un de doué qui ne choisit pas forcément toujours les meilleurs sujets. Là, pour *Contagion*, il s'attaque à une question qui pourrait être d'actualité ou, au moins, à laquelle le monde doit se préparer : celle de la contagion à grande échelle d'un virus fortement mortel. Et Soderbergh réussit un long-métrage vraiment intéressant.

Le film commence sur un rythme effréné : de Singapour à Londres ou Chicago, en passant par Tokyo, on comprend très vite que cette nouvelle maladie se développe très vite et qu'elle va rapidement être particulièrement dangereuse. D'habitude, ce genre de début me fait un peu peur mais là, ça passe bien car c'est « logique » et non gratuit. La réalisation est nerveuse et efficace. Elle permet surtout de faire prendre conscience au spectateur des dangers (plans très rapides sur des mains qui se touchent, sur des gens qui toussent,...) de façon presque instantanée. Ce rythme ne nous quitte pas pendant tout le film qui avance au pas de charge. Cette cadence est aussi portée par la partition de Cliff Martinez (en très grande forme après avoir signé l'excellente bande-son de *Drive*), qui donne une véritable pulsation à tout l'ensemble.

Le scénario du film a ceci d'efficace qu'il montre de façon rapide tous les enjeux d'une telle pandémie, de la défiance vis-à-vis de la version officielle, incarnée par un blogueur, aux recherches effrénées des scientifiques, en passant par les réactions de plus en plus violentes de la population en général. Soderbergh arrive à exposer cela uniquement en quelques scènes « clés », sans en rajouter mais où tout est dit et compréhensible. Ainsi, les scènes de panique et de pillage dans les grandes villes sont courtes mais particulièrement marquantes. Sa réalisation nerveuse est aussi renforcée par un vrai travail sur la photographie. Le film est visuellement réussi avec notamment des ambiances différentes selon les continents.

Mis à part les deux dernières minutes avant la conclusion, il n'y a, selon moi, rien à jeter dans le film car tout est filmé dans le but unique de l'efficacité. En ce sens, ce film est vraiment « clinique » et c'est assez rare pour être souligné. Après, c'est vrai qu'on aurait envie que toutes ces histoires particulières soient plus développées pour que l'on comprenne plus la psychologie des personnages. Là, tous sont plus les pièces d'un gigantesque puzzle plus que des individus à part entière. On peut aussi regretter un tout petit peu que les évènements s'accélèrent de cette façon sur la fin du film qui balaie de façon beaucoup plus rapide après les vingt premiers jours de pandémie.

Ce qui est assez bizarre dans ce film, c'est que, malgré un casting assez impressionnant, on ne remarque pas vraiment la performance des acteurs. Déjà parce que tous n'ont finalement pas un très grand rôle étant donné que ça tourne beaucoup mais aussi car ils sont, comme on a déjà pu le dire, bien plus les pièces d'un engrenage infernal que de réelles individualités. En tout cas, ce qu'on peut dire, c'est que ce film est tout de même un peu anxiogène, qui fait parfois froid dans le dos. On a vraiment envie de se laver les mains en sortant et, honnêtement, on ne monte plus dans le bus ou le métro de la même façon. C'est sans doute que le film est réussi !

VERDICT :

Steven Soderbergh arrive à montrer tous les enjeux d'une pandémie de grande ampleur dans un film très rythmé et clinique. Hypochondriaques, abstenez-vous !!

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :
LE RYTHME DU FILM



TOUTES NOS ENVIES

Philippe Lioret

Date de sortie : **09-11-2011** Vu le : **13-11-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Claire, atteinte d'une tumeur au cerveau, est juge et doit s'occuper d'une affaire d'endettement qui la touche plus particulièrement. Pour aider la personne concernée, elle fait appel à un collègue, Stéphane, avec qui elle va nouer une relation particulière.

CRITIQUE :

De Philippe Lioret, j'étais resté à *Je vais bien ne t'en fais pas*, film qui m'avait à l'époque beaucoup marqué par la justesse de la réalisation et aussi le jeu d'acteurs très sensible. J'avais évité un peu par principe *Welcome*, du fait de l'aspect beaucoup trop polémique qu'il avait revêtu à sa sortie en 2009. *Toutes nos envies* offrait donc une bonne occasion de revoir ce que donnait ce réalisateur, adepte de sujets pas toujours évidents. Car autant le dire tout de suite, raconté comme cela, le propos du film paraît un peu simpliste mais il ignore beaucoup de choses traitées dans le film. De fait, *Toutes nos envies* n'est pas un « film à pitch » comme on dit. Tout est finalement entremêlé et se complète parfaitement, de la première à la dernière scène.

Le scénario aborde plusieurs sujets de front, notamment celui du surendettement, mais toujours sous l'angle humain et jamais uniquement technique. Tous les personnages secondaires ont ainsi une importance dans le récit et rien n'est jamais gratuit. Philippe Lioret a une façon bien particulière de montrer plus qu'il ne dit sur toutes ces questions. Car ce qui est assez impressionnant dans *Toutes nos envies*, c'est la façon dont presque rien n'est vraiment explicité, mais tout est suggéré ou laissé à l'appréciation du spectateur. Il y a une vraie intelligence dans le scénario mais surtout dans la réalisation à propos de toutes les problématiques soulevées. Mais c'est surtout le cas de ce qui est finalement le cœur du film : le lien entre Claire et Stéphane.

Il est difficile de vraiment définir la relation entre ces deux personnages principaux. C'est bien plus qu'une simple rencontre professionnelle, plus que de l'amitié aussi mais sans doute pas de l'amour à proprement parler. C'est en tout cas très fort de la part de Lioret de filmer de cette façon une sorte d'entre-deux assez complexe. Cela m'a en ce sens rappelé le film *Dans ses yeux*, ce film qui basait une grande partie de sa puissance sur une relation impossible formidablement montrée à l'écran. Il y a tout de même quelques scènes qui sont à la limite de sombrer dans le pathos, notamment toutes celles se déroulant à l'hôpital. Le réalisateur arrive néanmoins toujours à ne pas complètement franchir la dangereuse frontière. La fin, très sobre, vient clore avec élégance un film vraiment marquant.

C'est vraiment le type de long-métrage qui ne peut pas fonctionner sans un jeu d'acteurs parfait et là, Philippe Lioret a vraiment eu le nez creux. D'abord pour les seconds rôles et notamment Amandine Dewasmes qui illumine le film à chacune de ses apparitions dans un rôle finalement assez complexe. Vincent Lindon, lui, est parfaitement taillé pour ce genre de rôles où le non-dit est essentiel et où les sentiments ne s'expriment que dans les petites choses. Enfin, grâce à ce film, on assiste à la renaissance d'une actrice que le cinéma français avait malheureusement un peu perdue de vue : Marie Gillain. Elle est dans ce film vraiment formidable et rend très bien le mélange de force et de faiblesse qui habite son personnage. Une grande performance qui lui vaudra sans doute une nomination aux Césars amplement méritée.

VERDICT :

Un film qui ne paye pas de mine comme ça, mais qui se révèle être un long métrage de qualité, très fin et sensible. Il permet aussi la renaissance de Marie Gillain, excellente ici.

NOTE : 17

COUP DE CŒUR :

MARIE GILLAIN



TIME OUT

Andrew Niccol

Date de sortie : **23-11-2011** Vu le : **17-11-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: SCIENCE-FICTION

HISTOIRE :

Dans un monde futuriste, le temps a remplacé l'argent. Après 25 années d'existence, un compteur d'un an se met en route. Will Salas, accusé de meurtre, va se lancer dans une grande croisade pour offrir un peu d'égalité dans cette société.

CRITIQUE :

À la base, j'aime plutôt bien Andrew Niccol, scénariste de *The Truman Show* et réalisateur notamment de *Lord of War*, film assez intelligent qui faisait même un peu froid dans le dos. Ce long-métrage est aussi devenu célèbre pour sa scène d'ouverture marquante (le trajet d'une balle de sa fabrication jusqu'à sa tragique destination finale). *Time Out* me faisait donc plutôt envie pour le pedigree du réalisateur. Le pitch du film était aussi assez excitant avec ce monde régi par le temps. Le problème, c'est que d'une idée de base vraiment originale et intelligente, il n'arrive pas à faire un bon film, notamment parce qu'il ne se saisit pas vraiment de cette société mais s'en sert plus comme un prétexte pour dérouler un film d'action tout ce qu'il y a de plus classique.

Le réalisateur arrive pourtant bien à brosser en quelques minutes les principales caractéristiques du monde dans lequel toute l'histoire va se développer. C'est plutôt drôle (notamment voir Olivia Wilde en mère de Justin Timberlake, ça fait tout de même un choc) et intelligent. Il y a plein de petits détails amusants qui nous plongent vraiment dans une drôle de société où le temps de vie est la seule valeur. Assez vite, l'action s'enclenche quand le héros sauve la vie d'un milliardaire (en minutes) qui veut se faire tuer car il en a marre de sa vie éternelle. Celui-ci se suicide tout de même en laissant toute sa vie restante au héros principal, point de départ de l'action. Le dialogue entre les deux personnages n'est pas vraiment réussi, trop caricatural, et préfigure un petit peu ce que sera tout le film : un objet cinématographique finalement assez plat et qui ne se sert pas assez de son matériau de départ pour en faire le terreau d'une vraie réussite.

De fait, une vaste course poursuite s'engage entre Will Salas (interprété par un Justin Timberlake honnête) et un « garde-temps » (Cillian Murphy, toujours génial dans ce genre de rôle). Will, en plus de sauver sa propre vie, veut apporter une certaine égalité entre tous les membres de la société. Celui-ci apparaît alors un peu comme un Robin des Bois des temps modernes. Le côté déstabilisant (pas tant que cela, finalement) de cette quête est apporté par Sylvia (Amanda Seyfried, mystérieuse à souhait), fille du plus grand banquier de ce monde et prise en otage par Will dans sa course folle. Forcément, celle-ci va devenir une alliée sans que l'on comprenne bien ses réelles motivations. Elle va aider le personnage principal à rétablir un semblant de justice et échapper à tous ceux qui le poursuivent.

Finalement, pendant une heure et demie, c'est un enchaînement de scènes d'action (poursuites en voiture, à pied, batailles,...) qui, honnêtement, aurait pu tout aussi bien se dérouler dans notre monde actuel. Techniquelement, ce n'est pas mauvais, même s'il n'y a vraiment pas de quoi s'extasier. Jamais le réalisateur ne s'arrête vraiment sur les fondements de cette société, sur tout ce que cela implique dans cette quête de justice. Quelques pistes sont lancées mais jamais développées. De toute façon, l'action doit primer. Les cinq dernières minutes sont complètement bâclées, parce qu'on sent bien que le réalisateur ne sait vraiment pas comment finir ce film. Je pense que le fait qu'il ne se soit pas appuyé assez sur son idée de départ est la cause principale de ce désarroi de fin de long métrage. Cette fin laisse un goût un peu amer pour un film qui ne restera pas dans les annales, malgré une idée de base vraiment intéressante. C'est sans doute cela qui est le plus frustrant !

VERDICT :

À partir d'une idée de départ vraiment intéressante, Andrew Niccol ne prend aucune hauteur de vue et livre un film d'anticipation pas malhonnête mais quand même plutôt insuffisant.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

LE CONCEPT DE CE MONDE RÉGI PAR LE TEMPS

LES NEIGES DU KILIMANDJARO

UN FILM DE ROBERT GUÉDIGUAN



CRITIQUES

LES NEIGES DU KILIMANDJARO

Robert Guédiguian

Date de sortie : **16-11-2011** Vu le : **21-11-2011**

Au cinéma : UGC PART-DIEU 2 (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Michel et Marie-Claire est un couple de quinquagénaire heureux, même si Michel vient de se faire licencier de son travail. Mais ce bonheur va s'altérer lorsque des hommes armés font irruption chez eux pour leur voler la cagnotte de leurs trente ans de mariage. Quand ils découvriront qui est derrière tout cela, leurs certitudes seront remises en cause...

CRITIQUE :

L'armée du crime le précédent film de Guédiguian ne m'avait honnêtement guère convaincu. Je l'avais trouvé un peu brouillon et peut-être un peu ambitieux. Avec *Les neiges du Kilimandjaro*, on a vraiment l'impression que le réalisateur revient à ses premières amours, marquées notamment par son film sans doute le plus emblématique *Marius et Jeannette*. Il retrouve ses acteurs fétiches (Darroussin, Ascaride et Meylan en tête) et sa ville de cœur (Marseille et notamment le quartier de l'Estaque). Et en revenant en terrain connu mais aussi à plus de simplicité, Guédiguian offre un film à la fois sincère et réussi, même s'il n'évite pas certains écueils.

Ce qui est assez fascinant et déroutant dans ce film c'est que le scénario manque complètement de crédibilité. Il suffit de voir la façon dont Michel retrouve le coupable. Tout est un peu téléphoné. Mais, en soi, ce défaut n'en est pas vraiment un puisque c'est visiblement recherché (sinon, c'est grave...) mais cela pousse le film dans une direction assez singulière. De fait, *Les neiges du Kilimandjaro* est plus un conte qu'une véritable histoire du « réel ». Guédiguian veut nous montrer à travers son long métrage bien plus une histoire idéalisée et romancée. Il y a alors une forme de déréalisation des personnages et du monde qui leur entoure et c'est tout de même parfois un peu gênant, surtout que le réalisateur ne se prive pas de placer son film dans un contexte très actuel. La crise est présente partout, presque comme un personnage secondaire. Mais ce qui pourrait être un problème s'oublie assez vite car il y a dans ce film quelque chose comme une alchimie qui le fait plutôt bien fonctionner. Cela n'est pas forcément à chercher dans la réalisation qui, sans être malhonnête, est plutôt simple et sans intérêt majeur.

La réussite se trouve sûrement tout simplement dans ce couple, tel qu'il est montré dans le film. Leur réaction face à ce qu'ils découvrent peu à peu est intéressante mais peut-être pas assez poussée d'un point de vue psychologique. Ce sont plutôt leurs actes qui vont nous faire comprendre leur façon de penser. Ce n'est pas forcément très réaliste mais c'est à l'image de tout le film, plus romancé qu'autre chose. En tout cas, leur réaction, tout comme leur relation, est belle à voir. Il faut dire que Darroussin et Ascaride se voient offrir des rôles sur mesure et ils ne déçoivent pas, loin de là. Je suis moins convaincu par tous les seconds rôles (j'ai toujours beaucoup de mal avec Grégoire Leprince-Ringuet notamment). Mais *Les neiges du Kilimandjaro* n'est pas non plus un film qui marque durablement. On en sort ému, plutôt conquis sur le moment, mais assez vite, on l'oublie tout de même, du fait du manque de profondeur des personnages mais aussi de la réalisation qui ne va sans doute pas chercher assez loin et se contente de dérouler de façon peut-être un peu trop académique son filon. Néanmoins, c'est un film qui mérite d'être vu.

VERDICT :

Malgré un scénario un peu limite, ce beau conte social et humain est un film touchant et émouvant. Ariane Ascaride et surtout Jean-Pierre Darroussin y excellent.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR : LE COUPLE ASCARIDE-DARROUSSIN



LA DÉLICATESSE

David et Stéphane Foenkinos

Date de sortie : **21-12-2011** Vu le : **25-11-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

Nathalie est une jeune femme heureuse, notamment du fait de son mariage. Mais un drame va survenir et remettre en cause tout cela. Nathalie va alors se plonger dans le travail et redécouvrir une forme d'amour avec Marcus, un employé suédois improbable.

CRITIQUE :

Je n'avais pas lu le livre dont est tiré le film. C'est pourtant l'un des très grands succès littéraires de ces deux dernières années. David Foenkinos a décidé de s'occuper de l'adaptation cinématographique, avec l'aide de son frère. Cela s'inscrit dans une tendance actuelle des auteurs à venir au cinéma. Ce n'est pas non plus une nouveauté (voir Marcel Pagnol dès le début du cinéma parlant, même si celui-ci créait des scénarios réservé au cinéma) mais aujourd'hui, les écrivains sortent un livre et l'adaptent presque aussi vite au cinéma eux-mêmes (Eric Emmanuel Schmidt pour *Odette Toulemonde* par exemple). Je ne suis pas forcément un grand fan de cette façon de faire. Cela apparaît d'abord un peu trop marketing (même si David Foenkinos a promis avoir commencé l'adaptation avant que le livre ne devienne un succès). De plus, un livre a une structure différente d'un scénario de cinéma (d'ailleurs Phillippe Claudel a décidé de ne plus adapter ses livres mais d'écrire directement des scénarios) mais surtout, un auteur manque forcément de recul sur sa propre œuvre, surtout quand on vient de la publier.

Qu'en est-il pour *La délicatesse* ? Le film commence de façon bien trop stéréotypée pour une adaptation : voix-off. Là, on se dit que c'est mal parti. Il faut dire que ce n'est pas non plus évident de rentrer directement dans un film comme dans un livre mais c'est tout de même trop caricatural. D'ailleurs, le film se clôt aussi sur une voix-off, venant d'un personnage différent, qui fait écho, mais qui est la preuve que le film ne se suffit pas vraiment à lui-même, qu'il est obligé de revenir à son essence même, celle d'une adaptation. Le cœur du film ne contient pas les mêmes défauts, ce qui est plutôt réconfortant. Par contre, il y a tout du long un vrai problème de rythme. On a vraiment l'impression que le scénario est un peu court (220 pages en poche, c'est sûr que ça ne va pas forcément chercher bien loin) et que les réalisateurs profitent de chaque scène pour grappiller un peu de temps, conscients que tout cela est un peu limite.

La délicatesse est donc un film à l'histoire pas déplaisante, mais pas très intéressante non plus, d'une femme qui va être surprise elle-même de tomber amoureuse d'un homme plutôt incroyable. Ce scénario donne des situations drôles et cocasses même s'il n'y a jamais de quoi s'amuser vraiment. La réalisation est beaucoup trop stéréotypée et n'apporte aucune plus-value à cette histoire. Rien n'est surprenant mais tout est souligné. Par exemple, juste après le drame initial (pas tant initial que ça, finalement, tant il met du temps à « arriver »...), le personnage principal est dans le flou et cela est souligné par le jeu sur les profondeurs de champ qui donne une netteté au personnage par rapport à son environnement. Ca va deux minutes mais pas dix comme dans le film car on a assez vite compris le principe... Tout est un peu du même tonneau et c'est un peu dommage de voir aussi peu d'inventivité, même s'il n'y a rien de déshonorant pour un premier film.

Un autre problème pour moi est venu d'Audrey Tautou. Je me rends compte que j'ai beaucoup de mal avec cette actrice. J'ai toujours l'impression qu'elle joue un peu faux. Son attitude générale et sa voix ne me paraissent pas toujours coller avec le personnage qu'elle incarne. C'est assez dérangeant sur toute la longueur du film. Après, il y a François Damiens, une nouvelle fois génial dans un rôle où il ne fait pas le comique de service mais joue plutôt sur un autre registre plus délicat (ce n'est pas la première fois). Cet acteur a un tel potentiel, notam-

ment au niveau de ses mimiques, qu'il faut vraiment que le cinéma français s'en empare et lui donne des rôles dans tous les domaines. Je pense qu'il sera bon partout. Il sauve en partie le film grâce à ses apparitions toujours incroyables. Mais, dans ce film où pas grand chose ne se passe, tant dans le scénario que dans la réalisation, c'est bien la seule chose que l'on peut trouver vraiment intéressante. Ca reste un peu juste...

VERDICT :

Un film pas fondamentalement raté mais qui pêche dans la réalisation à différents niveaux. En tout cas, ça s'oublie beaucoup trop facilement.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

FRANÇOIS DAMIENS

MORT DICK FILMS PRÉSENTE
Pascale ARBILLOT Ariane ASCARIDE Frédérique BEL
François CLUZET Julie DEPARDIEU Judith GODRÈCHE
Stanislas MERRHAR Elodie NAVARRE Laurent STOCKER de la Comédie Française
Gaspard ULLIEL avec la musique de Philippe TORRETON

CRTIQUES

L'ART D'AIMER

Emmanuel Mouret

Date de sortie : **23-11-2011** Vu le : **29-11-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: COMÉDIE ROMANTIQUE

L'Art d'Aimer

Un film de Emmanuel MOURET

HISTOIRE :

Variation autour de différentes phrases sur l'« art d'aimer ». Cinq historiettes sont plus ou moins développées : un homme ne comprenant pas les façons d'aimer de sa voisine de palier, une femme faisant semblant de coucher avec son meilleur ami,...

CRITIQUE :

Emmanuel Mouret fait toujours les mêmes films. C'est un fait qu'il doit reconnaître lui-même tant c'est évident. Depuis *Changement d'adresse* que j'avais vu il y a plus de cinq ans, il y a eu deux films qui ont toujours comme sujet des variations autour du sentiment amoureux. Les acteurs et actrices sont aussi souvent les mêmes (Frédérique Bel est par exemple une habituée, tout comme Judith Godrèche). Avec *L'art d'aimer*, on a l'impression que le réalisateur, sans trop d'idées pour un scénario complet de film, décide de faire un fourre-tout où plusieurs histoires se suivront, sans se compléter ou se croiser. C'est vrai que c'est plus simple ainsi... Au final, il se perd complètement et livre un film vraiment raté.

Le film ne commence pourtant pas trop mal, de façon assez originale et plaisante. Le principe de base – illustrer une expression par une scénette – n'est lui-même pas forcément idiot. En tout cas, il fonctionne pendant cinq minutes. Pas plus, parce que, très vite, tout devient agaçant et notamment cette voix-off qui parasite tout le film, comme si le réalisateur n'était pas capable de montrer ce qu'il veut par l'image mais qu'il fallait que quelqu'un parle par-dessus. Le gros problème est surtout que les histoires que l'on nous raconte sont totalement sans intérêt. Aucune d'elle ne mérite vraiment que l'on s'y attarde. Elles manquent en plus toutes de crédibilité car jouées par des personnages totalement caricaturaux. Même les acteurs se mettent au diapason et livrent des performances parfois à la limite du scandaleux.

L'histoire la plus drôle est peut-être celle des deux voisins mais surtout parce que les deux acteurs, (Cluzet et Bel), chacun dans leurs styles, font un grand numéro et que le dialogue est sans doute le mieux écrit. Les autres séquences sont toutes à classer au rayon des anecdotes ou, pire, des mauvaises blagues. Mais Emmanuel Mouret réussit l'exploit de faire durer des séquences là où, en une minute, tout devrait être fini. C'est notamment le cas pour toute la variation autour des deux meilleurs amis. Longue comme tout puisqu'elle occupe presqu'un tiers du film, elle est totalement soporifique tant il ne se passe rien. Judith Godrèche et Julie Depardieu y sont horripilantes, ce qui n'arrange rien... En plus de ces deux actrices avec lesquelles j'ai vraiment du mal, le réalisateur a quand même une pléiade de comédiens et comédiennes intéressants sous les bras mais il ne les utilise pas ou trop peu. Pascale Arbillot, mais surtout Ariane Ascaride, sont complètement délaissées.

La réalisation n'offre aucune surprise, si ce n'est de longues séquences où il ne se passe rien sinon de grands discours théoriques sur l'amour. Les scènes sont de plus en plus longues, ce qui fait perdre de son rythme à tout le long métrage. *L'art d'aimer* m'a donc semblé plutôt être une bonne base pour une pièce de théâtre. En effet, tout est uniquement dans les dialogues et il n'y rien qui apparaît comme véritablement cinématographique dans le scénario. Ca ne sert à rien de faire un long-métrage quand on n'a absolument rien à montrer mais que tout est dans la parole. Enfin, d'habitude, aller voir un film de moins d'une heure et demie m'agace au plus haut point mais là, la fin a été accueillie comme une délivrance. Je commençais vraiment à ne plus en pouvoir de ces histoires sans intérêt que le réalisateur nous imposait. Trop, c'est trop !!!

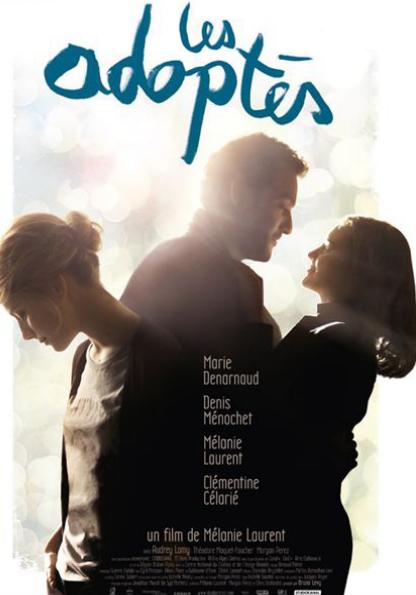
VERDICT :

Un film assez détestable car complètement inutile : aucune situation n'apporte quelque chose et la voix-off est juste insupportable. Quelques acteurs et actrices sauvent le tout du naufrage complet...

NOTE : 10

COUP DE CŒUR :
FRANÇOIS CLUZET

DÉCEMBRE



LES ADOPTÉS

Mélanie Laurent

Date de sortie : **23-11-2011** Vu le : **01-12-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Lisa et Marine sont deux sœurs qui vivent en fusion avec leur mère adoptive. Dans ce monde, les hommes n'ont pas vraiment leur place. Quand Marine tombe amoureuse, cet équilibre est remis en cause. Et quand le drame survient...

CRITIQUE :

J'ai découvert, comme à peu près tout le monde je pense, Mélanie Laurent dans *Je vais bien, ne t'en fais pas*. Elle y rayonnait vraiment et qui lui avait permis de se faire un vrai nom dans le cinéma français, après des apparitions (notamment dans *De battre, mon cœur s'est arrêté* ou *Dikkenek*), en plus de gagner un César de Meilleur espoir féminin. À cette époque, j'étais persuadé qu'on tenait là une future grande actrice. Il faut quand même bien dire que, depuis, Mélanie Laurent s'est un peu perdue pendant cinq années marquées par aucun grand rôle (si ce n'est dans *Le Concert*, et encore...). Elle s'est plutôt fait remarquer par des déclarations pas forcément très intéressantes, une incursion du côté de la musique ou encore la réalisation d'un court-métrage porno. Bref, tout cela pour dire que je n'avais pas énormément d'espoir en allant voir son premier film. Au final, je n'ai ni été conquise, ni déçue. De fait, *Les adoptés* est un film moyen à tous les niveaux.

C'est un film qui se veut un peu générationnel ou, du moins, basé sur un contexte qui serait de plus en plus présent dans notre société. En prenant comme point de départ le fait que ces deux sœurs n'ont pas eu de racines familiales solides, c'est bien le spleen existentiel de trentenaires qui reste en effet le cœur du film. Mais, le problème, c'est que *Les adoptés* ne dépasse jamais le simple niveau de l'histoire d'une famille, voire même, en étant un peu méchant, celui de la simple anecdote. On ne s'accroche pas aux personnages, et de façon assez paradoxale, le seul protagoniste vraiment intéressant est celui d'Alex (joué par un convainquant Denis Ménochet), seul homme qui rentre dans cet univers et qui va le remettre en question. Mais il n'est pas assez approfondi, tout comme d'ailleurs l'ensemble des personnages. Le film dans son ensemble reste donc assez creux, accumulant de façon pas toujours très ordonnée des tranches de vie, sans grand intérêt et sans forcément de liens entre elles. Quand le film se termine, on se dit finalement qu'il ne s'est vraiment pas passé grand-chose, ce qui est toujours un peu agaçant.

Au niveau de la réalisation, on sent que Mélanie Laurent essaie d'apporter une marque de fabrique propre et on ne peut pas la blâmer pour ça. Par contre, le fait qu'elle nous resserve certaines séquences ou certains plans une bonne dizaine de fois dans le film est un peu plus gênant. On a l'impression qu'elle manque singulièrement d'idées de réalisation assez vite et s'en remet à deux techniques principales. La première est celle du travail sur les profondeurs de champ puisque le jeu sur le flou est très important dans ce film et rares sont les scènes qui échappent à cela. La deuxième est ce que j'appellerais le « dialogue décentré ». Cela consiste à faire dialoguer deux personnages tout en montrant d'autres images. Ce n'est pas intéressant la première fois mais, par contre, à la cinquième ou sixième fois, ça devient un peu lourd. Tout cela donne un film un peu trop manié, trop répétitif et dont on n'a pas vraiment l'impression qu'il avance mais plutôt qu'il ressasse toujours les mêmes éléments. Pas un ratage, mais pas non plus de quoi s'enthousiasmer, loin de là...

VERDICT :

Un film assez étrange, pas mauvais mais pas réussi non plus. Le scénario est un peu poussif, il y a de vraies longueurs et la réalisation est répétitive. Mais, bon, on a vu pire...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :
DENIS MÉNOCHET



LE CHAT POTTÉ

Dreamworks

Date de sortie : **30-11-2011** Vu le : **04-12-2011**

Au cinéma : CINÉ JAUDE (CLERMONT-FERRAND)

Genre: FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

Le Chat Potté part à la recherche des haricots magiques et de leurs vertus exceptionnelles. Il est alors aidé par Kitty, une chatte très habile et par Humpty Alexandre Dumpty, un œuf qui l'a trahi dans leur jeunesse...

CRITIQUE :

Le Chat Potté est un peu devenu un mythe depuis son apparition dans *Shrek 2*. Le gros plan sur sa petite bouille avec ses grands yeux était devenu un grand moment de tous les films de la saga. De plus, le personnage dans son ensemble est plutôt drôle et funky. Il était donc « logique » que ce « voleur de scènes » ait droit à son *spin-off*, autrement dit, un long métrage dérivé de l'univers d'un autre film et racontant l'histoire d'un des personnages secondaires de celui-ci. Le problème de ce genre de films, c'est qu'il y a un grand risque de faire un film uniquement sur le personnage en lui-même, sans que le scénario soit à la hauteur. *Le Chat Potté* tombe complètement dans ce travers...

Clairement, il y a une vraie carence de scénario dans ce film. De fait, il n'y en a pas ou très peu. Le héros se retrouve au cœur de l'aventure de *Jack et le Haricot magique* sans que l'on sache trop pourquoi. L'histoire ne va pas plus loin que ça et c'est tout de même un peu juste pour tenir une heure et demie même si le passé des différents personnages est aussi évoqué par moments. Le scénario offre tout de même la possibilité de faire de grandes scènes de poursuite ou de « combat », indispensable aujourd'hui pour ce type de films, tout comme les grands laïus sur l'amitié, la confiance,... Tout cela cumulé permet de faire passer un peu de temps. De ce côté-là, il n'y a donc vraiment pas de surprises, si ce n'est que la scène que tout le monde attend (les grands yeux) met du temps avant d'arriver. Il faut tout de même noter quelques situations plutôt bien trouvées et des répliques drôles car très « second degré », ce qui avait fait la réussite de la saga *Shrek*. Néanmoins, ces quelques éléments n'arrivent pas à faire du *Chat Potté* un film où toutes les générations peuvent s'y retrouver, ce qui constitue au demeurant le grand génie de Pixar. C'est clairement destiné aux enfants et ça ne va pas plus loin...

D'ailleurs, par rapport à ce public, il y a quelque chose d'assez étrange dans ce film. Il s'agit de la façon dont, pour un film d'animation actuel, il est particulièrement lent. Beaucoup de temps est pris pour certaines scènes (scènes de danse à la limite de l'interminable...) et les séquences sont en général très longues (poursuites qui n'en finissent plus notamment). Attention, ce n'est pas non plus un film de Sofia Coppola en animation !!! Mais cela me semble suffisamment marquant pour être signalé. C'est quelque chose qui m'a plutôt plu sur le principe car il m'est arrivé dernièrement d'aller voir des films d'animation où, même moi, j'étais complètement déboussolé par la vitesse des évènements (*Tempête de boulettes géantes* notamment). Un peu plus de calme n'est pas pour me déplaire. Mais, le problème est que cette « lenteur » relative s'explique plus par la faiblesse du scénario que par une envie délibérée de faire quelque chose de plus lent et posé. Après, techniquement, il n'y a pas grand-chose à dire. Les animateurs de chez Dreamworks travaillent plutôt bien et le rendu visuel est de qualité. Il n'y a guère d'inventivité, peu de prises de risque, mais l'ensemble se tient tout à fait correctement.

VERDICT :

Un film d'animation visuellement honnête mais qui pêche clairement du côté du scénario puisque c'est le néant quasi-complet. Quelques bons passages viennent un peu sauver l'ensemble. Mais bon...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR : QUELQUES RÉPLIQUES FAMEUSES



SHAME

Steve McQueen

Date de sortie : **07-12-2011** Vu le : **06-12-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Brandon est un trentenaire new-yorkais de son époque. Il passe son temps au travail ou, le soir, dans les bars. Mais il est aussi accro au sexe et multiplie les conquêtes d'un jour, quand il ne traîne pas sur des sites pornographiques. Lorsque sa sœur débarque chez lui, son univers va être bouleversé...

CRITIQUE :

Depuis 2008 et le choc qu'avait constitué *Hunger*, on pressentait que l'on tenait en Steve McQueen un formidable faiseur de films. C'était un long-métrage exceptionnel, unique par sa « radicalité » à la fois artistique – un vrai travail sur le son et l'image était réalisé – et scénaristique – cette coupure incroyable au cœur du film avec un plan fixe d'une longueur et d'une force inouïes. Le réalisateur apportait vraiment une nouveauté dans sa façon de concevoir un film dans toutes ses dimensions. Souvent, dans ces cas-là, la suite est plus compliquée à gérer. Comment se renouveler (un tel artiste ne peut décemment pas faire deux fois le même film) tout en gardant sa singularité ? Steve McQueen a pris le temps (plus de trois ans) avant de faire ce film et il a bien fait car il relève le défi proposé avec brio. *Shame* est bien une nouvelle démonstration du talent incroyable de son réalisateur.

Ce qui est assez intéressant, c'est que la première image de *Shame* rappelle très fortement l'une des dernières de *Hunger* : Michael Fassbender, allongé sur son lit, sans bouger. Steve McQueen assume complètement une continuité, apportée par l'acteur, bien sûr, mais aussi par l'image brute, quasi-christique et inoubliable. Mais entre les personnages des deux films, la différence est de taille : Bobby Sands était acteur de son destin tragique alors que Brandon, dans *Shame* semble complètement soumis à ses pulsions. Cela est notamment montré par un « prologue » d'une dizaine de minutes, tout simplement exceptionnel : en quelques plans (notamment de Brandon dans le métro dévisageant une inconnue), on comprend très vite qui est ce personnage que l'on suivra pendant tout le film. La musique (qui ressemble beaucoup à du Hans Zimmer période *La ligne rouge* mais qui n'en est pas) accompagne cette succession de séquences. Le décor est magistralement planté, l'ambiance générale aussi.

Shame semble au premier abord moins « construit » que *Hunger*, qui avait pour lui une limpidité formelle déconcertante (deux temps séparés par une scène clé). La structure est ici moins nette et s'appuie plutôt sur une succession de tableaux, reliés entre eux bien sûr, mais possédant tout de même chacun une singularité, voire même une certaine forme d'autonomie. Mais on se rend assez vite compte qu'absolument rien n'est laissé au hasard. Toutes les séquences, parfois très longues, ont un sens et permettent de prendre conscience de l'évolution du personnage. S'il n'y a pas vraiment de scène-clé, une séquence apparaît tout de même comme centrale. Il s'agit de celle, impressionnante, où Sissy, la sœur de Brandon, chante un *New York, New York* lent et mélancolique, alors que le visage de son frère marque des premiers signes d'émotion. C'est aussi la relation entre le frère et la sœur qui se noue ici, faite de non-dits, de haine mais également d'amour. Ce rapport entre les deux est réellement intense et on sent qu'il se passe quelque chose de très fort.

Mais cette séquence n'est pas la seule qui est incroyable. En effet, ce film est ponctué de très nombreuses scènes d'une grande pureté d'un point de vue cinématographique. L'adéquation entre la musique (la plupart du temps les Variations Goldberg de Bach) et l'image est toujours très réussie. Steve McQueen propose un vrai travail sur l'image en tant que telle et on sent que c'est vraiment quelque chose qui lui tient à cœur. Tous les plans sont extrêmement travaillés et recherchés afin de correspondre au mieux aux sensations des personnages. Ainsi, rarement le New York froid et sombre a été aussi bien appréhendé et filmé que dans ce film. Et que dire du sexe

qui est parfois montré de façon très « brutale » et à d'autres moments de façon absolument magnifique. Comment oublier l'une des dernières séquences, d'un érotisme incroyable parce que visuellement époustouflante. On se laisse souvent emporter, comme lors de cette séquence du long travelling avec du Bach en musique de fond alors que le personnage central court dans les rues d'un New York en pleine nuit. Magistral.

On pourrait reprocher parfois à Steve McQueen de se laisser regarder filmer. Mais, honnêtement, quand cette qualité d'image est atteinte, on ne peut pas s'en plaindre : la lumière, le cadrage, les mouvements de caméra, tout est réalisé avec une très grande maîtrise et surtout, une vraie volonté artistique. Le réalisateur ne filme pas seulement pour dérouler une histoire, mais bien pour créer une œuvre singulière. Il ne fait pas uniquement de longues séquences, qui peuvent paraître trop longues aux yeux de certains. Lorsqu'il a besoin, pour montrer quelque chose de précis, d'accélérer le mouvement, il sait très bien le faire, avec la même maestria d'ailleurs. Grâce à sa réalisation, Steve McQueen arrive à faire passer beaucoup de choses, sans forcément qu'elles soient exprimées dans la parole. Le dernier quart d'heure, où tout semble s'accélérer pour le personnage, est ainsi incroyablement puissant et laisse le spectateur KO. Il n'est accompagné que de musique, mais le montage, le rythme, le jeu sur les couleurs sont tels que tout est dit sans mots. L'image plus forte que tout...

Pour réussir un film avec de tels plans-séquences, Steve McQueen est obligé de s'appuyer sur des acteurs de très grande qualité. Et là, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il a touché le très gros lot. En refaisant confiance à un Fassbender qui était déjà épatait dans *Hunger*, Steve McQueen ne s'est pas trompé. L'acteur donne une vraie force à son personnage. Il arrive à moduler ses expressions de façon presque imperceptible. Il confirme en tout cas qu'il est bien un acteur à suivre dans les prochaines années. Et que dire de Carey Mulligan, épatait dans le rôle un peu plus effacé mais terriblement important. Au-delà de la prouesse de sa scène de chanson, elle irradie littéralement les quelques séquences où elle apparaît. Elle aussi s'affirme de plus en plus comme une des actrices importantes du cinéma des années 2010.

Globalement, c'est un film qui met mal à l'aise. On suit un personnage qui a un comportement dérangeant, comportement que l'on a du mal à accepter. Le film montre crûment comment les pulsions d'un homme peuvent peu à peu faire dérailler sa vie et celle de ceux qui l'entourent. Mais là où se trouve la force de Steve McQueen, c'est d'arriver à faire de cette histoire a priori malsaine un film d'une beauté et d'une force confondantes. *Shame* est en tout cas un film qui résonne en nous longtemps après la fin de la séance et qui ne nous lâche plus. Dernier signe que nous tenons bien là un très grand film et confirmation par la même occasion que Steve McQueen est bien un réalisateur d'une très grande qualité.

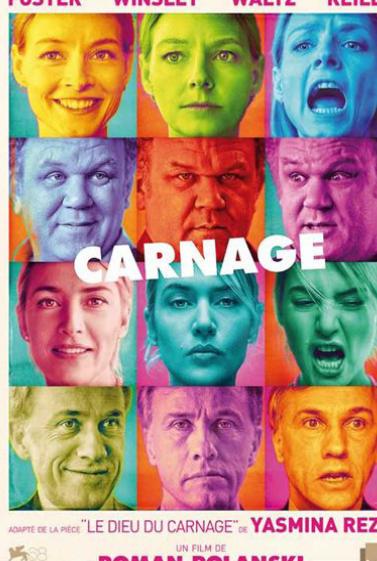
VERDICT :

Puissant, dérangeant, visuellement époustouflant, *Shame* est bien l'un des films de l'année. Il confirme en tout cas que Steve McQueen est un immense réalisateur.

NOTE : 18

COUP DE CŒUR :

MICHAEL FASSBENDER ET CAREY MULLIGAN



CARNAGE

Roman Polanski

Date de sortie : **07-12-2011** Vu le : **09-12-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: INCLASSABLE

HISTOIRE :

Deux couples se retrouvent pour discuter de la dispute violente qui a opposé leurs enfants respectifs. Peu à peu, dans ce huis-clos de plus en plus étouffant, la situation dégénère...

CRITIQUE :

Un nouveau film de Roman Polanski est forcément un évènement et *Carnage* n'échappe pas à la règle : il fait donc partie des films à aller voir, sans forcément trop se poser de questions. De plus, le casting me faisait vraiment envie avec deux acteurs et deux actrices de grande qualité. Par contre, ce qui me chiffonnait un petit peu avant la séance, c'est le fait que ce film est directement adapté d'une pièce de théâtre, *Le Dieu du Carnage*, écrite par Yasmina Reza (co-scénariste du film d'ailleurs). C'est toujours quelque chose qui m'inquiète car, d'après moi, le cinéma est justement fait pour sortir des contraintes formelles du théâtre. Mais, après tout, avec un réalisateur comme Polanski, on se dit que tout est possible. Mais, malheureusement, si le film n'est pas malhonnête, il n'arrive jamais à dépasser cet écueil.

Le théâtre et le cinéma sont deux arts différents, selon moi assez dur à réconcilier, surtout dans une adaptation si proche du texte. Dans le premier, la parole a une importance toute particulière et même décisive. *Carnage* est ainsi un vrai film de dialogues, forcément. Et ceux-ci sont plutôt réussis, notamment dans la façon dont les « couples » se recomposent peu à peu. Parfois, les deux femmes sont d'accord entre elles contre les hommes, parfois, c'est un couple contre un autre... Bref, pendant toute la durée de ce huis-clos, les opinions changent assez rapidement et ça, c'est plutôt bien montré. Les conversations et les situations sont souvent à la fois tranches et drôles. Après, de mon opinion, c'est un film qui ne dépasse jamais le simple fait de l'anecdote ou de la péripétie.

La réalisation est très correcte – Polanski n'est pas un manche – mais n'arrive jamais non plus à dépasser l'aspect « théâtre » du film. Le réalisateur réussit tout de même à faire monter une sorte de pression autour des quatre personnages, au fur et à mesure que le film avance. Il est aussi aidé par de très bons acteurs, notamment Christoph Waltz, excellent ici, et qui peut donner sa pleine mesure dans ce rôle. Au final, il n'y a vraiment pas grand-chose à dire de plus sur un film qui ne restera pas dans les annales, si ce n'est qu'un quart est une durée tout de même très limite pour un long-métrage. En même temps, un tel film basé exclusivement sur une pièce de théâtre ne peut pas durer beaucoup plus longtemps. Il faut donc s'interroger sur la pertinence de l'adaptation. Et là...

VERDICT :

Un film plutôt sympathique mais tout de même assez anecdotique. Les acteurs sont très bons mais ne permettent pas non plus au long-métrage d'être vraiment transcendent...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR : CHRISTOPHE WALTZ

LES LYONNAIS

Olivier Marchal

Date de sortie : **23-11-2011** Vu le : **13-12-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: FILM POLICIER

HISTOIRE :

Edmond Vidal, célèbre chef du Gang des lyonnais, est depuis plus de vingt ans rangé. Mais quand son ancien frère d'armes, Serge Suttel, est attrapé par la police et menacé par des tueurs sans foi ni loi, lui et ses anciens acolytes vont devoir reprendre du service...

CRITIQUE :

Je n'avais jamais vu de film ni de série d'Olivier Marchal mais j'en entendais dire plutôt du bien. Et puis un film qui se passe dans la ville où on habite (même si ce n'est pas le seul de l'année, loin de là) mérite forcément d'être vu. En plus, *Les Lyonnais* a eu la chance de bénéficier d'une forme de publicité indirecte et un regain d'intérêt avec l'affaire qui secoue actuellement la police judiciaire lyonnaise. De fait, un des personnages principaux du film est directement inspiré de Michel Neyret (d'ailleurs remercié dans le générique). Bref, cela faisait quand même un certain nombre de raisons pour trouver le temps d'aller voir ce long-métrage. Après visionnage, on se dit honnêtement qu'on aurait pu s'en passer.

Le plus gros problème de ce long-métrage est son scénario. Il faut dire qu'Olivier Marchal ne choisit pas la facilité avec ce sujet. Il s'agit en effet d'adapter les mémoires d'Edmond Vidal tout en les insérant dans une histoire contemporaine qui leur donne une résonnance. Il y a donc un lien évident entre présent et passé, les deux étant indissociables. C'est bien sûr un thème qui revient dans les films sur les truands aujourd'hui loin de tout ce qu'ils ont pu faire jeunes. Mais là, c'est traité de façon assez compliquée puisqu'il y a un aller-retour permanent entre les premières années et ce qui se passe maintenant, alors que le personnage principal a promis de ne plus rechuter. Mais le problème, c'est qu'on a toujours l'impression que le scénario hésite sans vraiment choisir et s'y perd un petit peu. Finalement, les deux parties étant assez faibles chacune de leur côté – rien de vraiment scénaristiques dans leurs jeunes années et banalité confondante de l'histoire actuelle –, leur association ne donne pas forcément un scénario vraiment correct et c'est dommage. En fait, il ne se passe quasiment rien dans ce film et c'est presque ça qui est le plus impressionnant.

Néanmoins, le film a cela de bien qu'il s'améliore en cours de projection. En effet, la première moitié n'est vraiment pas bonne et surtout les vingt premières minutes, qui sont complètement insupportables. Il y a des retours incessants dans le passé et ceux-ci sont amenés de la façon la plus lourde possible : on se sert dans les bras = souvenir ; on se sert la main = souvenir... Cela manque clairement d'originalité. De plus, l'image de la période ancienne est d'une laideur sans nom (jaune cradingue), ce qui n'arrange rien. Au fil du temps, la distinction entre les deux époques se fait plus forte et nous laisse le temps de nous imprégner un peu plus de chacun des personnages. Cela nous permet aussi de comprendre les différences entre les truands de ces deux époques : les façons de faire et les règles ne sont plus les mêmes. Cela permet de ressortir une image qui est, je trouve, assez agaçante dans ce genre de film, celle du bandit d'antan vu presque comme « romantique ». Eux « avaient un code d'honneur ». Toujours est-il qu'au final, honneur ou pas, ils finissent par canarder sérieusement...

D'un point de vue purement cinématographique, ce n'est pas un trop mauvais film mais c'est vraiment le prototype du film sans grand intérêt. Olivier Marchal réalise un objet honnête mais il n'apporte rien de nouveau et se contente d'enchaîner des scènes d'action (plutôt réussies, notamment pour les fusillades) avec des moments plus calmes, toujours de façon un peu artificielle. L'ambiance est bien rendue avec ces troquets où se retrouvaient autrefois les truands et les villas hyper-stylisés de ceux d'aujourd'hui. Il faut dire aussi que le réalisateur a embauché des acteurs qui ont la gueule de l'emploi avec notamment un Gérard Lanvin qui, dans ce genre de



rôle, est plutôt bon. Par contre, Olivier Marchal a un problème, c'est le ralenti qu'il sert à pas mal de sauces et ça en devient lassant car à la fois trop prévisible et alourdissant souvent le propos, tout comme la musique un peu trop présente. Rien d'infamant, en quelque sorte mais rien de folichon non plus.

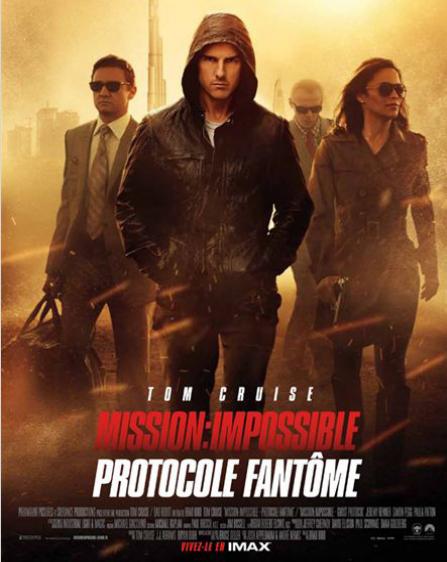
VERDICT :

Un film très moyen, qui s'améliore plutôt vers la fin. *Les Lyonnais* pêche surtout par un scénario qui veut absolument mettre en parallèle deux époques de façon souvent trop artificielle.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LE RYTHME DE CERTAINES SÉQUENCES



MISSION : IMPOSSIBLE – PROTOCOLE FANTÔME

Brad Bird

Date de sortie : **14-12-2011** Vu le : **14-12-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: FILM D'ACTION

HISTOIRE :

Ethan Hunt est accusé d'avoir fait sauter le Kremlin. Sa hiérarchie ne peut plus le soutenir : le protocole fantôme est activé. Avec seulement trois compagnons et sans aucune autre aide extérieure, il va devoir déjouer un complot qui menace la terre entière. Mission impossible ?

CRITIQUE :

Quinze ans après le premier épisode et avec deux suites supplémentaires au compteur, Mission : Impossible revient en 2011 pour un quatrième film. Je dois avouer que je ne connais pas bien ces films. J'ai un souvenir assez vague du premier, si ce n'est qu'il était assez compliqué. Du deuxième, j'ai quelques flashes et je crois bien ne jamais avoir vu le dernier. Si Tom Cruise est toujours là dans le rôle d'Ethan Hunt, le réalisateur a une nouvelle fois changé (après Brian de Palma, John Woo et J.J. Abrams) et c'est bien là un des aspects surprenants et excitants de ce film. Brad Bird, le « papa » des *Indestructibles* et de *Ratatouille*, réalise son premier film live. Malheureusement, il ne connaît pas la même réussite que sous la houlette des studios Pixar.

Il faut dire qu'on lui a quand même collé dans les pattes un drôle de scénario, tout droit sorti des années 80. On a vraiment l'impression qu'on est en pleine guerre froide avec le méchant russe et les gentils américains. Je ne suis même pas sûr que ce soit vraiment du second degré de la part des scénaristes, mais plutôt un manque assez flagrant d'imagination. Parce que, finalement, si on fait les comptes, il ne se passe vraiment pas grand-chose dans ce film et l'histoire est particulièrement simple. Là ne semble pas être l'enjeu du film. Celui-ci se trouve plutôt dans la situation d'Ethan Hunt et de son équipe restreinte. Ils n'auront aucune aide extérieure et, comme ils le disent eux-mêmes, ils « voyagent léger ». On se demande quand même comment ils font pour mettre dans leurs sacs tout ce dont ils ont besoin pour leurs opérations, mais là n'est pas vraiment le problème. À quatre, ils vont devoir sauver la planète, rien de moins.

Forcément le concept même de la série puis des films implique qu'il y ait un certain manque de crédibilité. Mais, là, honnêtement, il y a une distanciation avec la réalité qui est vraiment trop importante et qui, peu à peu, fait un peu perdre de son intérêt au film. Tout, du scénario aux séquences d'action en elles-mêmes, sont complètement déréalisées. L'histoire regorge de problèmes de temporalité – le temps a tendance à ralentir ou à s'accélérer en fonction de ce qui se passe –, de crédibilité – comment font-ils pour voyager avec tout leur matériel ? – ou encore de logique – ils n'ont plus aucune aide mais visiblement un compte en banque illimité. Et que dire de l'immense majorité des séquences d'action, toutes plus improbables les unes que les autres, le summum étant bien sûr atteint avec cette scène de rappel sur le plus haut immeuble du monde, hautement (c'est le cas de le dire) impossible. C'est drôle cinq minutes mais ça devient un peu lassant au bout d'un moment, surtout qu'il ne semble pas vraiment y avoir de second degré dans la réalisation. On en viendrait presque à se demander si *Les indestructibles* n'est pas plus crédible, c'est pour dire...

De ce film, on peut tout de même ressortir quelques dialogues particulièrement drôles, notamment avec un Simon Pegg très en verve. Il faut dire que son personnage vaut des points à l'origine. Il y a aussi quelques séquences de qualité et si l'on ne doit en retenir qu'une, c'est sans aucun doute la meilleure du film, une vraie trouvaille scénaristique avec ce faux-échange sur deux niveaux dans un hôtel. Je n'en dis pas plus, mais dans l'inventivité, il y a vraiment quelque chose et, en plus, elle est plutôt très bien réalisée, tout en rythme. D'ailleurs, de façon générale, la réalisation est sans grandes surprises mais tout à fait honnête. Tom Cruise, lui, assure parfaitement son rôle et semble prêt pour un cinquième épisode même si Jeremy Renner se pose en parfait succès-

seur. Si les scénaristes reviennent à un peu plus de crédibilité, pourquoi pas ? Mais j'ai du mal à vraiment y croire, malheureusement.

VERDICT :

Un film d'action rythmé où tout (ou presque) est *too much*. Quelques séquences sont vraiment de qualité mais ce n'est pas suffisant. Un bon divertissement mais sans plus.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

SIMON PEGG



DES VENTS CONTRAIRES

Jalil LespertDate de sortie : **14-12-2011** Vu le : **15-12-2011**Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)Genre: DRAME FAMILIAL**HISTOIRE :**

La femme de Paul disparaît sans donner de nouvelles. Après un an à la chercher, il décide d'aller s'installer avec ses deux enfants dans sa région natale, la Bretagne, où il va essayer de se reconstruire. Même si ce n'est pas évident...

CRITIQUE :

Jalil Lespert vient grossir la liste des acteurs ou actrices trentenaires qui veulent réaliser leur propre film (comme Guillaume Canet ou Mélanie Laurent dans un passé plus ou moins proche). C'est quelque chose qui a toujours existé et qui est d'une certaine façon assez logique. Lui a au moins un mérite que je trouve intéressant, c'est celui de se concentrer uniquement sur la réalisation pour ce premier film. Il ne joue pas et peut donc avoir complètement la tête à ce qu'il fait derrière la caméra. En plus, il a la chance d'adapter le roman d'un auteur qui a plutôt du succès en ce moment, et notamment depuis qu'il a écrit *Je vais bien, ne t'en fais pas*, lui aussi adapté au cinéma. Cela n'en fait malheureusement pas un bon film.

Je n'ai pas lu le livre qui a inspiré ce long-métrage mais il semble beaucoup moins fort que *Je vais bien, ne t'en fais pas*. Il n'y a pas vraiment une idée forte dans ce dernier, le récit y est moins net et le scénario se perd trop vite dans un simple récit sans but précis. Il y a seulement une base sur laquelle se greffent de nombreuses histoires qui s'accumulent au cours du film : avec l'élève d'auto-école, avec le père qui enlève son enfant, avec la policière, avec son frère... Paul, le personnage principal, est bien sûr au cœur de celles-ci mais elles n'ont pas forcément de rapport entre elles.

Il y avait quasiment de quoi faire un film avec chacune de ces relations. Toutes sont intéressantes, chacune à leurs niveaux. Elles disent beaucoup du personnage principal. Mais là, le problème est que l'on n'a pas le temps de se les approprier, du fait de la brièveté de leur apparition et de leur description. Tous les personnages paraissent flous, presque sans consistance et, finalement, on ne sait pas trop ce qu'ils font réellement là... C'est très agaçant au bon d'un moment. De fait, on arrive à une sorte de film choral sans que c'en soit un... De plus, en tant que spectateur, on est presque un peu gêné devant ce scénario qui semble accumuler du malheur un peu gratuitement, sans que cela trouve vraiment sens ou s'inscrive dans une suite logique d'évènement. Les évènements s'enchaînent et, finalement, la situation de Paul ne change pas par rapport à tout ce qui se passe. Le film n'est donc qu'une succession de situations sans trop d'intérêt autre que celui de l'anecdote.

Au niveau de la réalisation, celle-ci est très académique, peut-être un peu trop d'ailleurs. Cela donne un film très lisse, sans aspérité aucune. On a parfois le sentiment le bon élève qui récite sa leçon, ce qui n'est pas toujours très entraînant. Après, en choisissant une telle adaptation, Jalil Lespert s'offrait assez peu d'autres choix. Il y a tout de même un problème un peu plus important qui est la lourdeur de certaines scènes, notamment dans la volonté de faire pleurer le spectateur à tout prix. C'est le cas notamment dans une des dernières scènes du film, beaucoup trop longue et qui en devient même gênante. Après, pour ce qui est du jeu d'acteurs, je dois avouer que je n'aime pas beaucoup Benoît Magimel donc ce n'est pas forcément un film pour moi, même s'il n'est pas mauvais. Le reste du casting est correct avec une petite mention à Bouli Lanners, comme toujours génial dans des rôles un peu décalés. Seul (gros) bémol pour Marie-Ange Casta, qui est vraiment nulle et dont on est en droit de se demander si elle aurait des rôles sans être la sœur de qui vous savez...

VERDICT :

Un film assez agaçant pour différentes raisons, notamment scénaristiques, mais qui se laisse tout de même regarder. Je pense par contre que je l'aurai vite oublié...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

BOULI LANNERS



17 FILLES

Delphine et Muriel Coulin

Date de sortie : **14-12-2011** Vu le : **19-12-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE



HISTOIRE :

À Lorient, un groupe de filles d'un lycée décident de tomber enceintes la même année, avec pour idée de se libérer de l'emprise des adultes et d'élever ensemble leurs enfants.

CRITIQUE :

Les deux sœurs Coulin perpétuent la tradition actuelle du cinéma français de jeunes réalisatrices qui, dans la lignée de Céline Sciamma ou Mia Hansen-Løve notamment. Souvent issues des mêmes parcours – la FEMIS (l'école nationale des métiers de l'image et du son) notamment –, elles ont aussi tendance à parler un peu des mêmes choses et notamment de l'adolescence et du passage à l'âge adulte. C'était vraiment le cas dans *Naissance des Pieuvres*, un peu moins dans *Un amour de jeunesse*. Pour ce film, les sœurs Coulin décident de prendre pour base un faits-divers pour le moins troublant : une quinzaine de filles d'un lycée tombent enceinte la même année. Un point de départ vraiment intéressant mais pas forcément très bien exploité.

Il y a quelque chose de vraiment intéressant dans ce film, c'est la façon dont il se concentre uniquement sur la vision de ces filles. En effet, les garçons sont complètement absents et vus uniquement comme le moyen d'être enceintes pour ces jeunes filles. Les parents sont à peine plus présents mais presque toujours sous l'angle de la répression ou, au moins, de la remise en question. Ce sont surtout ceux à qui on essaie d'échapper par tous les moyens. C'est vraiment sur ces adolescentes, et encore, sur certaines de celles-ci, que le film porte. Le film permet de comprendre la vraie contradiction qui existe chez ses filles entre leur volonté de s'émanciper (par le fait de faire un bébé) et leur comportement hautement puéril (elles continuent de boire, de fumer,...). C'est bien là que se situe le cœur du long-métrage.

Ce qui est un peu moins réussi, c'est que, finalement, on ne comprend pas trop ce qui pousse réellement ces filles à suivre une des « meneuses » à faire des enfants. Tout d'un coup, l'une se retrouve enceinte, puis une autre, sans trop qu'on sache pourquoi. Cela ne permet pas au film de dépasser vraiment le simple faits-divers et d'aller plus loin, dans une approche plus « soci(ét)ale » de cet événement tout de même un peu hors-norme. Cela donne un film sur l'adolescence sans vraiment en être un puisqu'il n'explore pas complètement les véritables rouages de l'évolution des jeunes à cette période de leur vie et les raisons profondes qui poussent 17 adolescentes à avoir en même temps un enfant. C'est un peu dommage car il y avait là matière à faire quelque chose de vraiment intéressant.

Lors de différents passages, j'ai vraiment repensé à *Naissance des pieuvres* de Céline Sciamma, qui m'avait donné l'impression d'être lent pour être lent, et où certaines scènes étaient vraiment en trop, sans vraiment d'explication rationnelle ou logique. Il y a un peu de ça parfois dans 17 filles dans la façon dont certaines séquences semblent un peu « hors sujet ». Néanmoins, l'image est toujours de qualité et on sent au moins qu'il y a ici une vraie vision cinématographique autour de ce film, notamment une vraie volonté de montrer le cadre de vie de ces jeunes filles (qui pourrait être une explication à leur désir). Lorient et ses alentours sont particulièrement filmés et peuvent presque être vus comme un personnage à part entière. Il reste juste à espérer que les deux sœurs suivent le chemin que Céline Sciamma qui a réussi à se réinventer quelque peu tout en gardant sa singularité et qui, de fait, nous a offert, avec *Tomboy*, un beau film. C'est tout ce que je peux leur souhaiter, à elles, mais aussi au cinéma français dans son ensemble.

Ce film donne aussi l'occasion de revoir de jeunes actrices marquantes dans d'autres films. Il est d'ailleurs assez amusant de voir que deux actrices jouant dans les films récompensés de la Palme d'Or, en 2008 (*Entre*

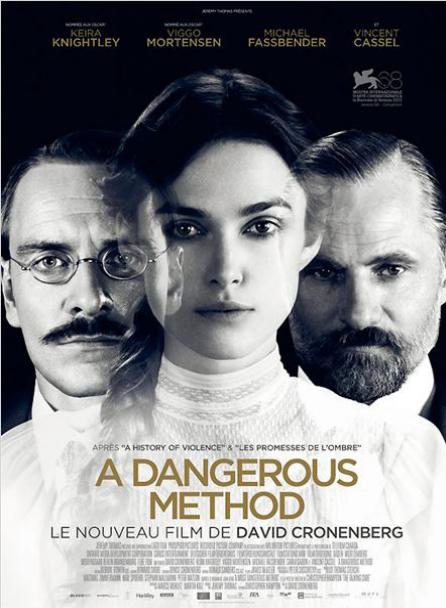
les murs) et 2009 (*Le ruban blanc*), sont dans *17 filles* les comédiennes qui marquent le plus. Roxane Duran était déjà assez formidable dans le film de Michael Haneke et là encore, dans un plus petit rôle, elle arrive vraiment à faire passer quelque chose. Mais c'est surtout le cas de Louise Grinberg, déjà remarquée en délégué de classe chez Laurent Cantet, et à qui est offert le plus grand rôle du film et qui l'assume avec aplomb. Elle a une réelle présence et on sent là qu'on tient une vraie actrice de cinéma. À se demander comment l'Académie des Césars a pu l'oublier dans sa présélection de 15 actrices pour être élue Meilleur Espoir Féminin. Parfois, il ne faut pas chercher plus que ça...

VERDICT :

Un film pas déplaisant, qui prend son temps, même si c'est parfois un peu maladroit. Mais le problème est que *17 filles* n'arrive pas vraiment à sortir de son origine de simple faits-divers.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :
LOUISE GRINBERG



A DANGEROUS METHOD

David Cronenberg

Date de sortie : **21-12-2011** Vu le : **21-12-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

Au tout début du XX^e siècle, Carl Jung tente d'appliquer à ses patients des traitements inspirés des théories de son maître, Sigmund Freud. Peu à peu, les relations entre les deux hommes vont se détériorer.

CRITIQUE :

De façon assez étrange, c'est le premier film de David Cronenberg que je vais voir au cinéma. J'ai pourtant beaucoup apprécié ses deux précédents long-métrages et notamment *A History of Violence* que j'avais vraiment trouvé très bon, notamment dans cette façon de ne rien filmer de plus que ce qu'il est nécessaire de montrer. Là, Cronenbeg s'entoure d'un casting assez dément (Viggo Mortensen, comme toujours dernièrement, mais aussi Michael Fassbender, Keira Knightley et un petit rôle de Vincent Cassel) pour faire un film au sujet vraiment bizarre, qui ne ressemble pas du tout à ce qu'il a pu faire auparavant. Cela donne un film assez étrange dont on ne sait pas vraiment bien sur quel pied danser pour le juger.

Le film commence pourtant plutôt bien, au cours d'un premier quart d'heure assez hypnotisant autour de la relation qui naît entre le docteur Jung et une patiente gravement atteinte. Ça prend son temps tout en gardant un certain rythme et ça donne envie que le film puisse continuer de cette façon. Bref, ça tient la route. Mais, assez vite, à partir de la première rencontre entre Jung et Freud, les choses se gâtent quelque peu. Le film devient vraiment bavard et perd beaucoup de son intérêt. Il s'agit bien sûr de confrontations entre deux scientifiques sur des thèmes qui touchent directement l'intime. Ainsi, les problématiques de morale, de droit, de désir ou de plaisir sont questionnées mais de façon un peu trop théorique. Il n'y a pas vraiment d'incarnation de toutes ces notions, mis à part chez Jung lui-même mais ce n'est pas assez montré dans le détail. Il y a de plus des sauts dans le temps qui ne sont pas vraiment justifiés et qui arrivent un peu comme par enchantement. On reprend deux ou trois ans plus tard comme si de rien n'était, ce qui est parfois assez déroutant...

Le problème principal de ce film, c'est qu'on ne voit pas bien où il veut réellement en venir, s'il veut en venir quelque part, d'ailleurs. Il y a des dialogues, beaucoup, qui nous font comprendre les évolutions des théories chez les différents protagonistes. C'est intéressant un certain moment mais, honnêtement, ça devient lassant. En fait, on a l'impression que le film pourrait finir à tout moment, sans que cela soit choquant. C'est un peu ce qui se passe puisque la fin n'en est pas vraiment une et ce sont des textes qui nous apprennent le devenir de chacun des protagonistes de l'histoire. Ce film est en fait l'adaptation à la fois d'une pièce de théâtre et d'un livre. On voit très bien le premier aspect à travers les très longs dialogues entre les personnages, sans forcément que ces paroles aient une véritable visée scénaristique. Tout cela donne un enchaînement parfois assez indigeste de théories plus ou moins fondées sur la psychanalyse.

Par contre, si le scénario est assez moyen (c'est le moins que l'on puisse dire), David Cronenberg parvient à garder de la vie dans son film grâce notamment à une réalisation de qualité. Il a un vrai sens du rythme et de la caméra. Les scènes de dialogues sont ainsi parfaitement tournées (alternance entre longs plans et montage plus rythmé) et cela permet au film de ne pas s'enfoncer. De plus, toute l'image est bercée d'une couleur assez rafraîchissante, qui, de façon sans doute inconsciente (nous y voilà à l'inconscient freudien !!), nous rappelle la Suisse, ses paysages verdoyants et sa tranquillité légendaire. Il faut surtout dire que le film est en partie sauvé par le trio d'acteurs principaux. Viggo Mortensen promène son inénarrable présence lors des séquences où il apparaît. Michael Fassbender, tout en retenue, prouve une nouvelle fois qu'il est bien l'un des acteurs qui montent en ce moment. Enfin, Keira Knightley, de plus en plus rare au cinéma, se voit offrir un rôle où elle peut exprimer son

vrai talent. Le premier quart d'heure du film est peut-être le plus impressionnant mais c'est dans les variations de sensibilité de toute la dernière partie du film qu'elle donne sa pleine mesure. Cronenberg ne s'est pas trompé sur le choix des acteurs et leur offre un terrain de jeu qui leur convient. Ceux-ci en profitent pour livrer des prestations remarquables et ainsi rehausser quelque peu l'impression générale sur ce drôle de film.

VERDICT :

Un film assez dur à juger : un scénario pas adapté mais une réalisation formellement réussie. Le trio d'acteurs principaux s'en donne à cœur joie, avec une mention spéciale pour une Keira Knightley vraiment impressionnante.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :
KEIRA KNIGHTLEY



LE HAVRE

Aki Kaurismäki

Date de sortie : **21-12-2011** Vu le : **21-12-2011**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Marcel Marx est un vieil homme, cireur de chaussures au Havre. Sa femme est gravement malade et doit se rendre à l'hôpital. Au même moment arrive un jeune africain sans papier que Marcel décide de cacher et protéger.

CRITIQUE :

Le Havre avait fait beaucoup parler lors de sa projection à Cannes et pas mal de critiques s'étaient un peu étonnés de voir ce film complètement absent du palmarès. Il y avait donc de quoi être intrigué par le long métrage d'un réalisateur dont j'entendais parler depuis pas mal de temps : le fameux Aki Kaurismäki, sorte d'idole d'une partie de la critique française qui semble toujours voir dans ses (rares) films des chefs d'œuvre. Moi, un tel engouement est toujours quelque chose dont je me méfie. Avant d'aller voir *Le Havre* que ces mêmes critiques élevaient au rang d'un des meilleurs films de l'année, je n'avais pas forcément de bons aprioris. Mais, comme toujours, il faut tout de même juger sur pièce avant de se prononcer. Et là, le verdict n'est pas forcément bon.

J'avoue que je n'étais pas forcément dans les meilleures conditions pour ce genre de film puisque j'étais un peu fatigué et, honnêtement, la première demi-heure m'a paru à la fois très longue et très courte (je pense avoir fait des micro-sommeils). Il faut vraiment s'adapter à un rythme assez étrange, où pas grand-chose ne se passe ou ne se dit. De façon globale, tout le film est très bizarre, et à plus d'un titre. Le premier élément qui interpelle est le « monde » dans lequel évoluent les personnages principaux. Le film se passe à notre époque (du moins, j'en suis presque certain), mais tout est fait pour que l'on croie que ça se passe trente ou quarante ans auparavant. Le quartier où Marcel Marx habite est ainsi complètement décalé avec ses deux boutiques (boulangerie et épicerie) à l'ancienne autant dans les décors que dans le style général de leurs gérant(e)s. Même la ville du Havre semble revenue trois décennies en arrière. Je n'ai pas bien compris pourquoi le réalisateur avait besoin de ce décalage constant entre l'univers de Marcel et ses proches et la « vraie vie ».

Sans doute, Aki Kaurismäki veut-il montrer que Marcel n'est pas un personnage comme les autres. Et ça, c'est le moins que l'on puisse dire. De son style à sa façon de parler, cet homme semble tout droit sorti de nulle part. Il a des répliques complètement improbables dites de façon tout à fait détaché. En fait, Marcel Marx ne semble pas vraiment réel mais plutôt l'incarnation de quelque chose, peut-être tout simplement d'une façon d'être. Tout le film est un peu sur ce même registre avec des personnages bien marqués, qui agissent parfois de façon presque mécanique. C'est souvent très déroutant et on a du mal à vraiment suivre leurs façons de faire ou de penser. Pourtant, l'histoire de base est on ne peut plus simple : Marcel se prend d'affection pour un jeune immigré recherché par la police et décide de le protéger. Il ne se passe rien de plus que des confrontations avec le commissaire de police (Darroussin, égal à lui-même, c'est-à-dire assez génial) et les stratagèmes de Marcel pour faire sortir l'enfant de France et l'envoyer en Angleterre auprès de sa maman. C'est tout de même un peu juste.

Mais le réalisateur arrive à faire passer le temps, pas forcément toujours de façon très conventionnelle, mais bon, après un temps d'adaptation un peu prolongé, ça se laisse gentiment regarder... Il ya quelques passages très drôles (Marcel avec le directeur du centre de rétention : hilarant) mais ce n'est jamais vraiment suivi d'effet puisque ça sort d'on ne sait où et ça repart aussi vite que c'était venu. Il y a malgré tout une forme de tendresse qui se dégage, notamment dans la dernière demi-heure. Mais, de façon globale, ce film m'est un peu passé au-dessus de la tête. Je n'ai vraiment pas compris où le réalisateur voulait en venir. Je ne serai pas de ceux qui crient au scandale face à l'absence du film dans les récompenses cannoises. Il y avait selon moi vraiment mieux cette

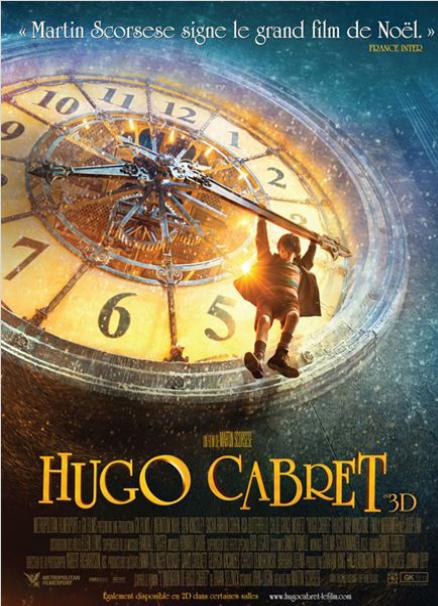
année. Peut-être André Willms aurait mérité quelque chose pour son interprétation d'un vrai rôle de composition, mais, cette année, pour la Palme de meilleur acteur, il n'y avait tout simplement pas la place derrière Jean Dujardin...

VERDICT :

Un film qui a le mérite de ne ressembler à aucun autre. Le réalisateur dépeint un monde complètement décalé à partir d'un scénario simplissime. Pas emballé.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :
LE CÔTÉ COMPLÈTEMENT DÉCALÉ



HUGO CABRET

Martin Scorsese

Date de sortie : **14-12-2011** Vu le : **22-12-2011**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: FILM D'AVVENTURE

HISTOIRE :

Hugo Cabret est un jeune garçon qui vit dans la gare de Montparnasse. Il y remonte les horloges de ce bâtiment depuis la mort de son père. Celui-ci n'a pas eu le temps de réparer un automate exceptionnel qui pourrait ouvrir la clé de beaucoup de choses...

CRITIQUE :

Martin Scorsese revient en cette fin d'année avec un film qui peut paraître assez incongru dans sa longue carrière, notamment par rapport à sa filmographie des dernières années : un film pour enfants, ou du moins, annoncé comme tel. Vu comme ça, il y avait vraiment quelque chose de surprenant. Mais, après tout, pourquoi pas ? D'autres avant lui ont bien exploré des domaines qui ne leur ressemblaient pas forcément. Mais là, tout de même, la ficelle était un peu trop grosse. En fait, loin d'être (seulement) un film pour enfants, *Hugo Cabret* est sans doute le film le plus personnel de Scorsese puisqu'il dit tout l'amour de ce dernier pour le cinéma dans sa forme la plus primitive puisqu'il s'agit ici d'un hommage à Georges Meliès, considéré comme l'inventeur du film de divertissement, et au cinéma de ce dernier. Cela donne finalement un film qui ne se trouve pas vraiment, toujours tiraillé par des objectifs multiples.

Le film commence pourtant sur les chapeaux de roue, avec un prologue d'une petite dizaine de minutes assez impressionnant技iquement : de longs plans permettent de comprendre qui est Hugo Cabret, comment et où il vit. Un plan vertigineux en plongée, un (faux) plan séquence magnifique et une poursuite tout en cadence, ça y est, le portrait du personnage principal est brossé. Le rythme des séquences est assez dément, la réalisation virtuose et la partition d'Howard Shore plutôt intéressante. Le décor est alors bien planté. Mais, le long métrage va ensuite quelque peu ralentir pour s'installer dans un tempo plus ronronnant et beaucoup moins jouissif. Cela est du en partie au fait que le passé de Hugo doit alors être expliqué. Cela donne des séquences beaucoup plus poussives qui, malheureusement, vont se poursuivre tout au long du film.

En fait, le problème, c'est que le scénario est assez creux. Il n'y pas aucun rebondissement et l'histoire se déroule sans aucun accroc. Tous les éléments arrivent de façon naturelle : Hugo a besoin d'une clé, et bien, il la trouve ; il veut rencontrer quelqu'un, c'est chose faite aussitôt. De plus, tout le scénario est un peu trop idéaliste et « joli ». Il y avait moyen, avec le même sujet, de faire quelque chose d'un peu moins « rose-bonbon ». C'est sans doute dans ce scénario que transparaît le plus l'idée de film pour enfants. Cette faiblesse permet par contre à Scorsese de s'intéresser à des personnages plus secondaires : la rencontre entre ces deux personnes avec le chien par exemple ou ce chef de gare improbable, joué par Sacha Baron Cohen, qui tente de séduire la fleuriste. Toute la première partie se déroule ainsi, dans un monde de la gare un peu enchanté et vraiment « bien français ». Le décor a ici un vrai rôle puisqu'il participe de cette distinction assez dure à définir entre rêve et réalité. La musique est à mon goût beaucoup trop présente et trop caricaturale. On a le sentiment que c'est tout le temps bal-musette en France !

À partir du moment où on comprend le fin mot de l'histoire de l'automate (assez vite finalement), le long métrage bascule et on rentre dans un autre film, assez différent du premier finalement. Martin Scorsese ne semble alors jamais vraiment choisir quel film faire et il s'y perd un peu. Trop lent et pas assez rythmé pour être un vrai long métrage d'aventure, *Hugo Cabret* serait donc un hommage à George Meliès et rien d'autre. C'est un peu dur à concevoir, surtout qu'il n'a pas du tout été vendu de cette façon. D'ailleurs, selon moi, ce long métrage est bien plus destiné aux amoureux du cinéma qu'à d'autres publics. La place donnée aux images des films de Meliès

est plutôt importante. On sent que ça compte pour Scorsese et qu'il tient vraiment à passer un maximum de séquences d'archives ou de reconstitutions. Malgré ce côté un peu ambivalent de son film, le réalisateur prouve tout de même qu'il maîtrise parfaitement l'ensemble des composantes d'un film, du cadrage à la direction d'acteurs.

VERDICT :

Film assez étrange qui hésite toujours entre aventure pour enfants et hommage pour cinéphile. Cela donne un long métrage qui n'est pas déplaisant mais pas renversant.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LE PROLOGUE



KILLING FIELDS

Ami Canaan Mann

Date de sortie : **28-12-2011** Vu le : **28-12-2011**

Au cinéma : MEGARAMA (BESANCON)

Genre: FILM POLICIER

HISTOIRE :

À Texas City, un tueur en série semble sévir, notamment dans les « Killing Fields », une zone peu hospitalière et redoutée de tous. Mais tous les policiers sur le coup ne sont pas de la même juridiction et se marchent donc sur les pieds. Quand Anne, jeune ado, disparaît à son tour, tous les moyens vont être mis en place.

CRITIQUE :

C'est terrible mais, en allant voir ce film, on ne peut s'empêcher de penser au pedigree de celle qui le réalise. Ami Canaan Mann n'est rien de moins que la fille d'un des plus grands réalisateurs de ces vingt dernières années, Michael Mann ici producteur. Je ne connais pas assez les films de ce dernier pour vraiment juger s'il y a des ressemblances troublantes. Mais il y a toujours un sentiment ambivalent quand on voit une « fille de » (ou un « fils de » d'ailleurs) dans la même voie que l'un de ses parents. Ami Mann a forcément bénéficié du soutien et du réseau paternel, et peut-être même de conseils plus techniques, mais en même temps, elle n'est pas moins légitime qu'une autre à ce titre. La première chose à faire était donc d'oublier cela et de ne pas juger a priori. De fait, il n'y a pas grand-chose à dire sur ce premier film qui, s'il est plutôt propre, se perd un peu du fait d'un scénario peut-être trop riche.

Les plans d'ouverture sont assez hypnotisants et plutôt originaux: à travers les bayous texans, la caméra se fraie un chemin jusqu'à une voiture abandonnée qu'elle abandonne aussi vite pour revenir à cette nature primitive et inhospitalière au premier abord. La séquence suivante est, elle, beaucoup plus classique : c'est celle de la découverte par deux policiers d'une scène de crime. L'ambiance générale est donnée d'entrée : le paysage magnifique et particulièrement cinématographique donné à voir au début sera aussi le lieu du ou des meurtres. De fait, il s'agit bien pendant plus d'une heure et demie d'une chasse à l'homme face à un meurtrier qui se cache et qui agit de façon assez étrange. Il y a des fausses pistes, des policiers sur les dents, des poursuites,... Bref, tout ce qu'il faut pour un film policier normal. Mais, la réalisatrice ne veut pas montrer uniquement cet aspect des choses.

En effet, ce long métrage a pour objet de s'intéresser aussi aux hommes et femmes qui se cachent derrière la profession des personnages principaux. Mais, de façon assez étrange, le film ne se joue vraiment ni du côté de l'enquête policière en elle-même (pas vraiment de rebondissements et une fin plutôt attendue), ce qui est quelque chose qui a tendance à me plaire, mais, malheureusement, ni non plus vraiment autre part. Les personnages ne sont pas assez fouillés, alors qu'il y a vraiment un potentiel entre cet ancien couple qui doit travailler ensemble ou ce flic venu de New York pour des raisons qui ne sont peut-être pas uniquement professionnelles... En fait, le film reste dans une sorte d'entre deux un peu bancal et surtout très frustrant pour le spectateur qui en attend plus des deux côtés. Le traitement du personnage d'Anne, adolescente qui devient un enjeu de l'enquête, est ainsi particulièrement révélateur. On en sait assez pour comprendre les rouages principaux mais on souhaiterait en connaître d'avantage afin de pouvoir réellement s'expliquer ses attitudes.

Ami Mann filme dans l'ensemble plutôt bien, certaines scènes étant même visuellement assez magnifiques. Ce qu'elle arrive surtout à très bien rendre, c'est l'ambiance assez étrange qui règne dans cette ville et dans ses alentours. En quelques plans bien sentis, elle emmène vraiment le spectateur au cœur d'un contexte particulier. Mais il y a là encore une sorte de contradiction interne entre certaines séquences extrêmement académiques et attendues et d'autres beaucoup plus originales et surprenantes. La réalisatrice ne semble pas vraiment choisir quelle voie prendre, signe qu'elle se cherche encore, cela étant sans doute aussi du à un héritage pas forcément

facile à porter et dont elle veut inévitablement se détacher. Du point de vue des acteurs, il n'y a pas grand-chose à redire même si je ne suis pas un grand fan de Sam Worthington et que Jessica Chastain a un trop petit rôle pour véritablement peser sur le film.

VERDICT :

Un vrai film d'ambiance où se noient quelque peu l'aspect purement policier et l'aspect plus humain du long métrage. Pour un premier film, ça reste tout de même très correct.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

L'AMBIANCE QUI HABITE TOUT LE FILM

RÉCAPITULATIF

| | | DATE | TITRE | REALISATEUR | NOTE |
|----|---------|------------|-----------------------------|-------------------------|------|
| 1 | JANVIER | 13/01/2011 | Poupoupidou | G. Hustache-Mathieu | 13 |
| 2 | | 19/01/2011 | Au-Delà | C. Eastwood | 13 |
| 3 | | 25/01/2011 | Le discours d'un Roi | T. Hooper | 16 |
| 4 | FEVRIER | 06/02/2011 | Carancho | P. Trapero | 16 |
| 5 | | 07/02/2011 | Black Swan | D. Aronofsky | 13 |
| 6 | | 15/02/2011 | Qui a envie d'être aimé ? | A. Giafferri | 12 |
| 7 | | 17/02/2011 | True Grit | E. et J. Coen | 18 |
| 8 | | 19/02/2011 | Sex Friends | I. Reitman | 11 |
| 9 | | 24/02/2011 | 127 Heures | D. Boyle | 15 |
| 10 | | 02/03/2011 | Never let me go | M. Romanek | 15 |
| 11 | | 04/03/2011 | Fighter | D.O. Russell | 17 |
| 12 | | 05/03/2011 | Une pure affaire | A. Coffre | 14 |
| 13 | MARS | 15/03/2011 | Winter's Bone | D. Granik | 13 |
| 14 | | 25/03/2011 | L'Agence | G. Nolfi | 16 |
| 15 | | 27/03/2011 | Ma part du gâteau | C. Klapisch | 11 |
| 16 | | 28/03/2011 | Revenge | S.Bier | 16 |
| 17 | | 02/04/2011 | Je n'ai rien oublié | B. Chiche | 12 |
| 18 | | 09/04/2011 | La nostra vita | D. Luchetti | 15 |
| 19 | | 15/04/2011 | La Proie | E. Valette | 14 |
| 20 | | 20/04/2011 | Source Code | D. Jones | 14 |
| 21 | AVRIL | 21/04/2011 | Tomboy | C. Sciamma | 16 |
| 22 | | 26/04/2011 | La ballade de l'impossible | Tran Anh Hung | 13 |
| 23 | | 29/04/2011 | Thor | K. Branagh | 9 |
| 24 | | 05/05/2011 | De l'eau pour les éléphants | F. Lawrence | 12 |
| 25 | | 11/05/2011 | Minuit à Paris | W. Allen | 13 |
| 26 | | 16/05/2011 | The Tree of Life | T. Malick | 19 |
| 27 | MAI | 20/05/2011 | Le gamin au vélo | JP et L. Dardenne | 16 |
| 29 | | 02/06/2011 | Le complexe du castor | J. Foster | 12 |
| 30 | | 04/06/2011 | Very Bad Trip 2 | T. Phillips | 14 |
| 31 | | 10/06/2011 | Une Séparation | A. Farhadi | 14 |
| 33 | | 25/06/2011 | Omar m'a tuer | R. Zem | 12 |
| 34 | JUN | 26/06/2011 | Le chat du Rabbin | J. Sfar et A. Delesvaux | 14 |
| 35 | | 01/07/2011 | Pirates des Caraïbes IV | R. Marshall | 8 |
| 36 | | 18/07/2011 | Pater | A. Cavalier | 15 |
| 37 | | 20/07/2011 | Harry Potter VII - Partie 2 | D. Yates | 11 |
| 38 | JUILLET | 22/07/2011 | Un amour de jeunesse | M. Hansen-Løve | 13 |

RÉCAPITULATIF

| | | DATE | TITRE | REALISATEUR | NOTE |
|----|-----------|------------|---|---------------------------|------|
| 39 | AOUT | 05/08/2011 | Cars 2 | Pixar | 12 |
| 40 | | 06/08/2011 | Super 8 | J.J. Abrams | 16 |
| 41 | | 07/08/2011 | Bad Teacher | J. Kasdan | 14 |
| 42 | | 10/08/2011 | Melancholia | L. von Trier | 13 |
| 43 | | 15/08/2011 | La Piel que Habito | P. Almodovar | 15 |
| 44 | | 24/08/2011 | Captain America : first avenger | J. Johnston | 12 |
| 45 | | 29/08/2011 | Les bien-aimés | C. Honoré | 11 |
| 46 | | 30/08/2011 | This must be the place | P. Sorrentino | 10 |
| 47 | | 31/08/2011 | La guerre est déclarée | V. Donzelli | 17 |
| 48 | | 04/09/2011 | Un jour | L. Scherfig | 13 |
| 49 | SEPTEMBRE | 06/09/2011 | Tu seras mon fils | G. Legrand | 14 |
| 50 | | 07/09/2011 | Habemus Papam | N. Moretti | 14 |
| 51 | | 08/09/2011 | Crazy, Stupid, Love | G. Ficarra et J. Requa | 16 |
| 52 | | 13/09/2011 | Présumé Coupable | V. Garenq | 14 |
| 53 | | 14/09/2011 | Et maintenant, on va où ? | N. Labaki | 12 |
| 54 | | 20/09/2011 | Restless | G. van Sant | 15 |
| 55 | | 23/09/2011 | Polisse | Maïwenn | 16 |
| 56 | | 26/09/2011 | L'apollonide - souvenirs de la maison-close | B. Bonello | 12 |
| 57 | OCTOBRE | 01/10/2011 | La nouvelle guerre des boutons | C. Barratier | 8 |
| 58 | | 01/10/2011 | La guerre des boutons | Y. Samuell | 12 |
| 59 | | 03/10/2011 | Drive | N. Winding Refn | 16 |
| 60 | | 05/10/2011 | Un heureux évènement | R. Bezançon | 13 |
| 61 | | 10/10/2011 | La source des femmes | R. Mihaileanu | 12 |
| 62 | | 11/10/2011 | Sexe entre amis | W. Gluck | 12 |
| 63 | | 13/10/2011 | L'ordre et la morale | M. Kassovitz | 14 |
| 64 | | 15/10/2011 | The Artist | M. Hazanavicius | 17 |
| 65 | | 17/10/2011 | Le Skylab | J. Delpy | 13 |
| 66 | | 19/10/2011 | Intouchables | E. Tolédano et O. Nakache | 18 |
| 67 | | 21/10/2011 | La couleur des sentiments | T. Taylor | 12 |
| 68 | | 24/10/2011 | Les marches du pouvoir | G. Clooney | 15 |
| 69 | | 25/10/2011 | Les aventures de Tintin : Le secret de la Licorne | S. Spielberg | 14 |
| 70 | NOVEMBRE | 01/11/2011 | L'Exercice de l'Etat | P. Schoeller | 15 |
| 71 | | 11/11/2011 | Contagion | S. Soderbergh | 16 |
| 72 | | 13/11/2011 | Toutes nos envies | P. Lioret | 17 |
| 73 | | 17/11/2011 | Time Out | A. Niccol | 12 |
| 74 | | 21/11/2011 | Les neiges du Kilimandjaro | R. Guédiguian | 16 |
| 75 | | 24/11/2011 | La délicatesse | D. et S. Foenkinos | 13 |
| 76 | | 29/11/2011 | L'art d'aimer | E. Mouret | 10 |

RÉCAPITULATIF

| | | DATE | TITRE | REALISATEUR | NOTE |
|----|----------|------------|--|-----------------|------|
| 77 | DÉCEMBRE | 01/12/2011 | Les adoptés | M. Laurent | 13 |
| 78 | | 03/12/2011 | Le chat potté | C. Miller | 12 |
| 79 | | 06/12/2011 | Shame | S. McQueen | 18 |
| 80 | | 09/12/2011 | Carnage | R. Polanski | 13 |
| 81 | | 13/12/2011 | Les Lyonnais | O. Marchal | 13 |
| 82 | | 14/12/2011 | Mission : Impossible - Protocole Fantôme | B. Bird | 13 |
| 83 | | 15/12/2011 | Des vents contraires | J. Lespert | 13 |
| 84 | | 19/12/2011 | 17 filles | D. et M. Coulin | 13 |
| 85 | | 20/12/2011 | A dangerous Method | D. Cronenberg | 14 |
| 86 | | 21/12/2011 | Le Havre | H. Kaurismäki | 12 |
| 87 | | 22/12/2011 | Hugo Cabret | M. Scorsese | 14 |
| 88 | | 28/12/2011 | Killing Fields | A.C. Mann | 13 |

RÉCAPITULATIF

| | TITRE | CINEMA | PROVENANCE | GENRE |
|----|-----------------------------|-------------------------------|-----------------|------------------------|
| 1 | Poupoupidou | UGC Astoria (Lyon) | Français | Comédie policière |
| 2 | Au-Delà | UGC Astoria (Lyon) | Américain | Film choral |
| 3 | Le discours d'un Roi | UGC Astoria (Lyon) | Anglais | Drame historique |
| 4 | Carancho | UGC Ciné Cité (Lyon) | Argentin | Film policier |
| 5 | Black Swan | UGC Astoria (Lyon) | Américain | Thriller psychologique |
| 6 | Qui a envie d'être aimé ? | UGC Astoria (Lyon) | Français | Comédie dramatique |
| 7 | True Grit | UGC Astoria (Lyon) | Américain | Western |
| 8 | Sex Friends | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Comédie romantique |
| 9 | 127 Heures | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Drame |
| 10 | Never let me go | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Drame |
| 11 | Fighter | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Drame familial |
| 12 | Une pure affaire | UGC Part-Dieu 2 (Lyon) | Français | Comédie |
| 13 | Winter's Bone | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Drame familial |
| 14 | L'Agence | UGC Astoria (Lyon) | Américain | Inclassable |
| 15 | Ma part du gâteau | UGC Astoria (Lyon) | Français | Comédie dramatique |
| 16 | Revenge | UGC Ciné Cité (Lyon) | Danois | Drame familial |
| 17 | Je n'ai rien oublié | Plazza Victor Hugo (Besançon) | Français | Drame familial |
| 18 | La nostra vita | UGC Astoria (Lyon) | Italien | Drame familial |
| 19 | La Proie | UGC Ciné Cité (Lyon) | Français | Thriller |
| 20 | Source Code | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Science-Fiction |
| 21 | Tomboy | UGC Ciné Cité (Lyon) | Français | Drame familial |
| 22 | La ballade de l'impossible | UGC Astoria (Lyon) | Franco-japonais | Drame amoureux |
| 23 | Thor | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Film de super-héros |
| 24 | De l'eau pour les éléphants | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Drame amoureux |
| 25 | Minuit à Paris | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Comédie |
| 26 | The Tree of Life | UGC Astoria (Lyon) | Américain | Inclassable |
| 27 | Le gamin au vélo | UGC Astoria (Lyon) | Belge | Drame familial |
| 29 | Le complexe du castor | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Drame familial |
| 30 | Very Bad Trip 2 | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Comédie |
| 31 | Une Séparation | UGC Astoria (Lyon) | Iranien | Drame familial |
| 33 | Omar m'a tuer | UGC Ciné Cité (Lyon) | Français | Drame historique |
| 34 | Le chat du Rabbin | UGC Ciné Cité (Lyon) | Français | Film d'animation |
| 35 | Pirates des Caraïbes IV | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Film d'aventure |
| 36 | Pater | UGC Ciné Cité (Lyon) | Français | Inclassable |
| 37 | Harry Potter VII - Partie 2 | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Film de super-héros |
| 38 | Un amour de jeunesse | UGC Astoria (Lyon) | Français | Drame amoureux |

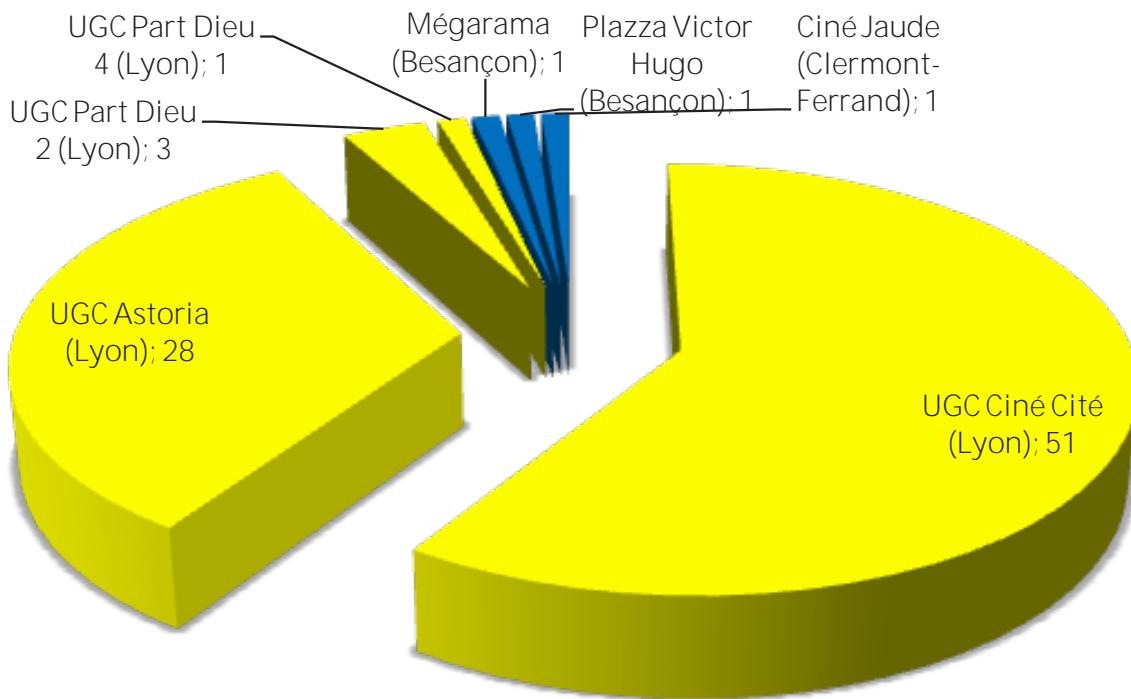
RÉCAPITULATIF

| | TITRE | CINEMA | PROVENANCE | GENRE |
|----|---|------------------------|------------------|---------------------|
| 39 | Cars 2 | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Film d'animation |
| 40 | Super 8 | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Science-Fiction |
| 41 | Bad Teacher | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Comédie |
| 42 | Melancholia | UGC Ciné Cité (Lyon) | Danois | Drame |
| 43 | La Piel que Habito | UGC Astoria (Lyon) | Espagne | Drame |
| 44 | Captain America : first avenger | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Film de super-héros |
| 45 | Les bien-aimés | UGC Astoria (Lyon) | Français | Film musical |
| 46 | This must be the place | UGC Ciné Cité (Lyon) | Italien | Drame |
| 47 | La guerre est déclarée | UGC Astoria (Lyon) | Français | Comédie dramatique |
| 48 | Un jour | UGC Ciné Cité (Lyon) | Anglais | Romance |
| 49 | Tu seras mon fils | UGC Astoria (Lyon) | Français | Drame familial |
| 50 | Habemus Papam | UGC Astoria (Lyon) | Français-Italien | Comédie dramatique |
| 51 | Crazy, Stupid, Love | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Comédie romantique |
| 52 | Présumé Coupable | UGC Astoria (Lyon) | Français | Drame |
| 53 | Et maintenant, on va où ? | UGC Ciné Cité (Lyon) | Libanais | Comédie dramatique |
| 54 | Restless | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Drame amoureux |
| 55 | Polisse | UGC Ciné Cité (Lyon) | Français | Drame |
| 56 | L'apollonide - souvenirs de la maison-close | UGC Ciné Cité (Lyon) | Français | Drame |
| 57 | La nouvelle guerre des boutons | UGC Ciné Cité (Lyon) | Français | Comédie |
| 58 | La guerre des boutons | UGC Ciné Cité (Lyon) | Français | Comédie |
| 59 | Drive | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Thriller |
| 60 | Un heureux évènement | UGC Astoria (Lyon) | Français | Comédie dramatique |
| 61 | La source des femmes | UGC Ciné Cité (Lyon) | Français | Drame |
| 62 | Sexe entre amis | UGC Part-Dieu 4 (Lyon) | Américain | Comédie romantique |
| 63 | L'ordre et la morale | UGC Ciné Cité (Lyon) | Français | Drame historique |
| 64 | The Artist | UGC Part-Dieu 2 (Lyon) | Français | Inclassable |
| 65 | Le Skylab | UGC Astoria (Lyon) | Français | Comédie |
| 66 | Intouchables | UGC Ciné Cité (Lyon) | Français | Comédie |
| 67 | La couleur des sentiments | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Drame |
| 68 | Les marches du pouvoir | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Thriller |
| 69 | Les aventures de Tintin : Le secret de la Licorne | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Film d'aventure |
| 70 | L'Exercice de l'Etat | UGC Astoria (Lyon) | Français | Drame |
| 71 | Contagion | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Drame |
| 72 | Toutes nos envies | UGC Astoria (Lyon) | Français | Drame |
| 73 | Time Out | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Science-Fiction |
| 74 | Les neiges du Kilimandjaro | UGC Part-Dieu 2 (Lyon) | Français | Drame |
| 75 | La délicatesse | UGC Ciné Cité (Lyon) | Français | Drame amoureux |
| 76 | L'art d'aimer | UGC Astoria (Lyon) | Français | Comédie romantique |

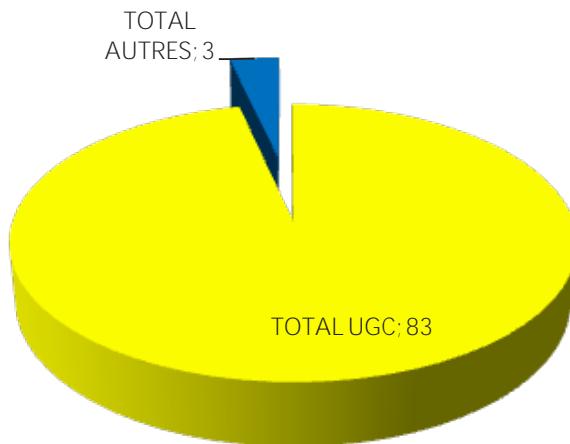
RÉCAPITULATIF

| | TITRE | CINEMA | PROVENANCE | GENRE |
|----|--|-------------------------------|------------|--------------------|
| 77 | Les adoptés | UGC Ciné Cité (Lyon) | Français | Drame familial |
| 78 | Le chat potté | Ciné Jaude (Clermont-Ferrand) | Américain | Film d'animation |
| 79 | Shame | UGC Ciné Cité (Lyon) | Anglais | Drame |
| 80 | Carnage | UGC Astoria (Lyon) | Américain | Inclassable |
| 81 | Les Lyonnais | UGC Astoria (Lyon) | Français | Film policier |
| 82 | Mission : Impossible - Protocole Fantôme | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Film d'action |
| 83 | Des vents contraires | UGC Ciné Cité (Lyon) | Français | Drame familial |
| 84 | 17 filles | UGC Ciné Cité (Lyon) | Français | Comédie dramatique |
| 85 | A dangerous Method | UGC Ciné Cité (Lyon) | Canadien | Drame historique |
| 86 | Le Havre | UGC Astoria (Lyon) | Français | Comédie dramatique |
| 87 | Hugo Cabret | UGC Ciné Cité (Lyon) | Américain | Film d'aventure |
| 88 | Killing Fields | Mégarama (Besançon) | Américain | Film policier |

QUELQUES STATISTIQUES

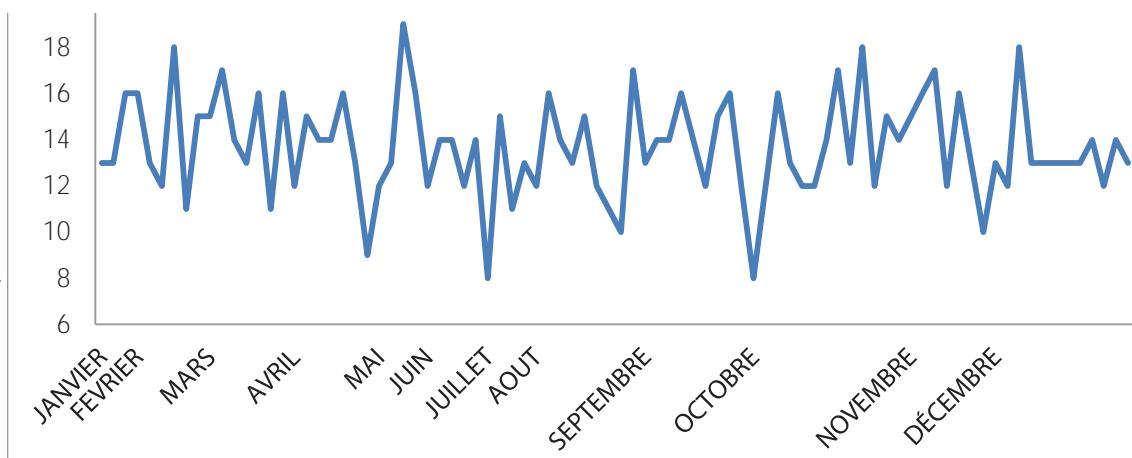


NOMBRES DE FILMS VUS PAR CINÉMAS

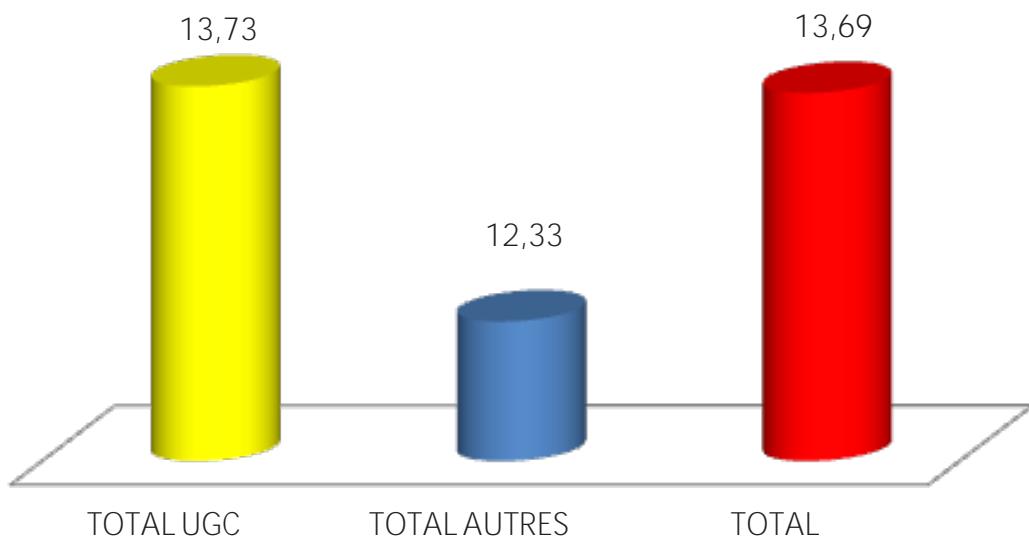


NOMBRES DE FILMS VUS PAR RÉSEAU

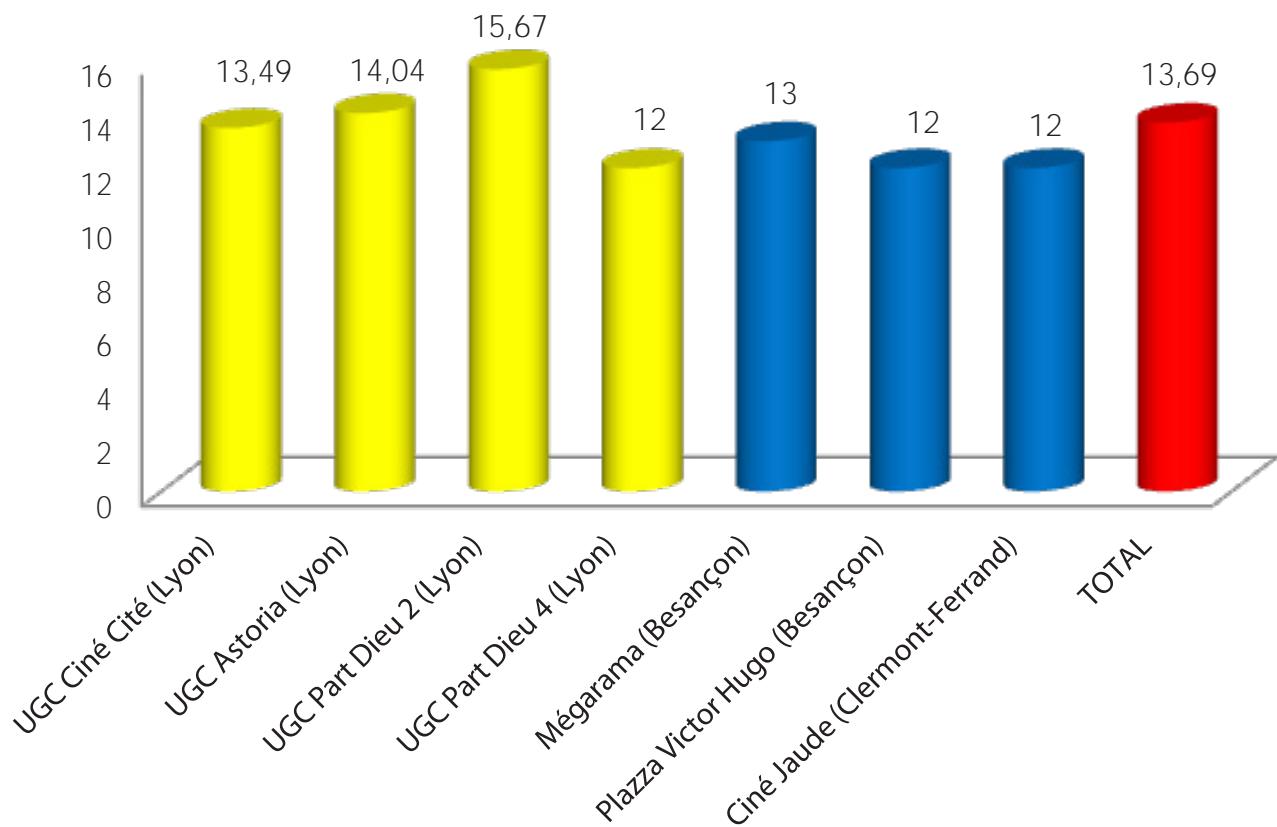
GRAPHIQUE
DE
L'ÉVOLUTION
DES NOTES



QUELQUES STATISTIQUES

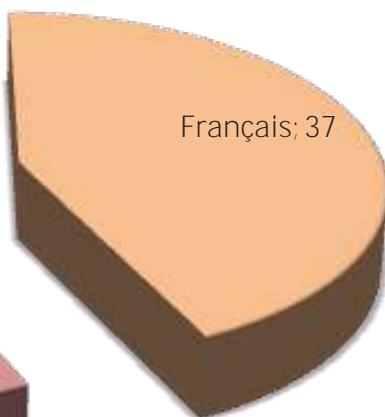
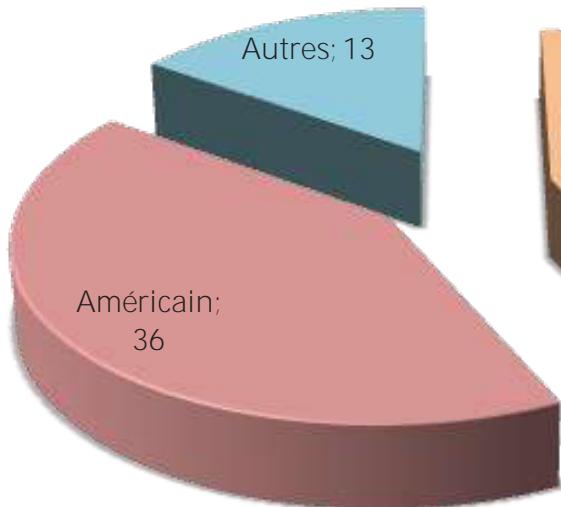


MOYENNES DES NOTES VUS PAR RÉSEAU



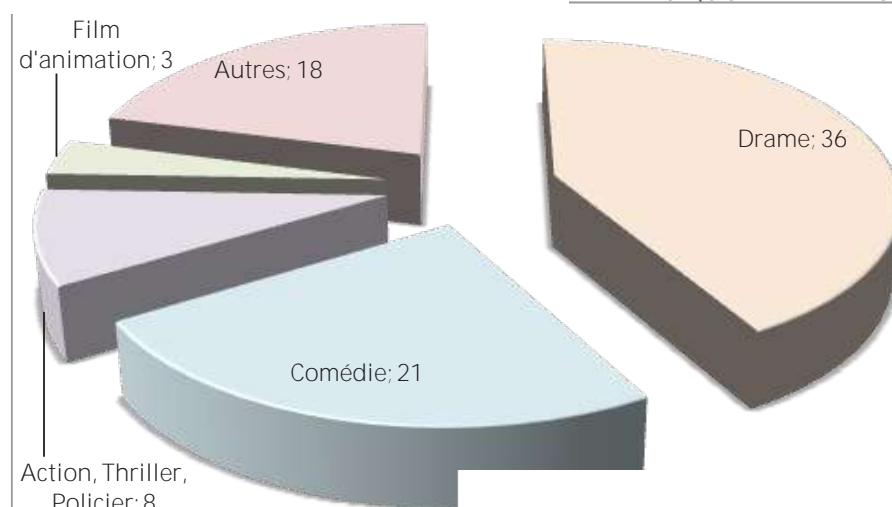
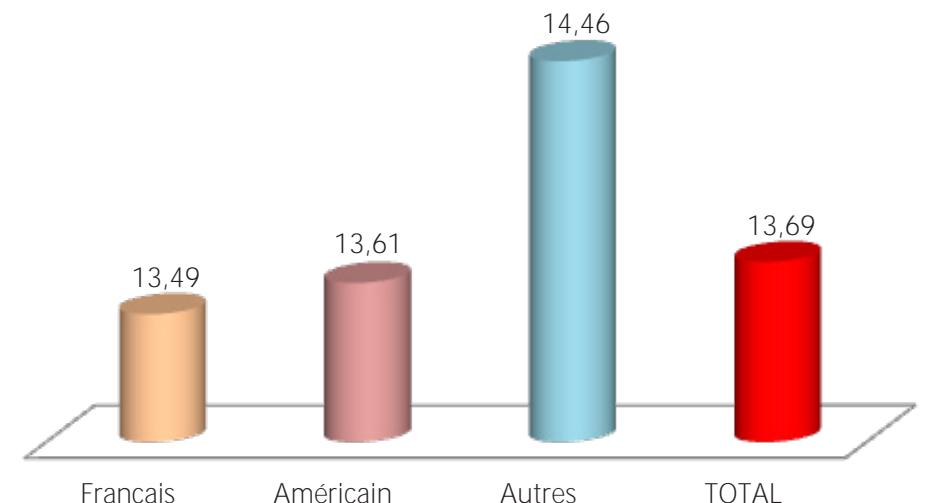
MOYENNES DES NOTES VUS PAR CINÉMAS

QUELQUES STATISTIQUES



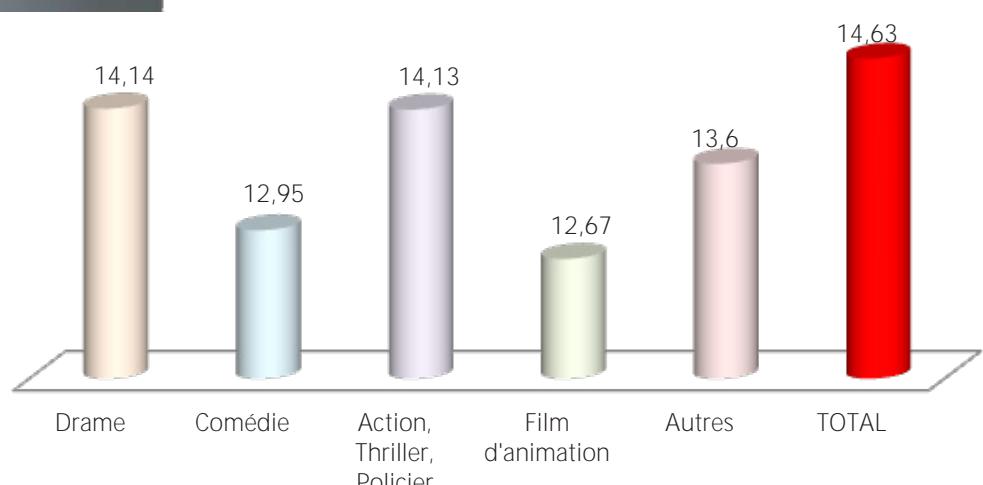
MOYENNES DES NOTES VUS PAR PROVENANCE

NOMBRE DE FILMS VUS PAR PROVENANCE



MOYENNES DES NOTES VUS PAR GENRE

NOMBRE DE FILMS PAR GENRE



BILAN

RÉCOMPENSES TOTALES

Meilleurs films :

- *THE TREE OF LIFE* (T. MALICK)
- *SHAME* (S. McQUEEN)
- *INTOUCHABLES* (E. TOLEDANO ET O. NAKACHE)
- *TRUE GRIT* (E. ET J. COEN)
- *LA GUERRE EST DÉCLARÉE* (V. DONZELLI)

Meilleurs réalisateurs :

- T. MALICK (*THE TREE OF LIFE*)
- S. McQUEEN (*SHAME*)
- N. WINDING REFN (*DRIVE*)
- P. LIORET (*TOUTES NOS ENVIES*)
- P. TRAPERO (*CARANCHO*)

Meilleurs Scénarios :

- *L'AGENCE* (G. NOLFI)
- *CRAZY STUPID LOVE* (D. FOGELMAN)
- *TOMBOY* (C. SCIAMMA)
- *LES MARCHES DU POUVOIR* (G. HESLOV / G. CLOONEY)
- *FIGHTER* (S. SILVER / P. TAMASY / E. JOHNSON)

Meilleurs acteurs :

- R. GOSLING (*DRIVE*)
- M. FASSBENDER (*SHAME*)
- J. DUJARDIN (*THE ARTIST*)
- C. FIRTH (*LE DISCOURS D'UN ROI*)
- F. CLUZET ET O. SY (*INTOUCHABLES*)

Meilleures actrices :

- N. PORTMAN (*BLACK SWAN*)
- M. GILLAIN (*TOUTES NOS ENVIES*)
- B. BÉJO (*THE ARTIST*)
- M. WASIKOWSKA (*RESTLESS*)
- K. KNIGHTLEY (*A DANGEROUS METHOD*)

Meilleurs seconds rôles masculins :

- C. BALE (*FIGHTER*)
- G. RUSH (*LE DISCOURS D'UN ROI*)
- V. MORTENSEN (*A DANGEROUS METHOD*)
- C. WALTZ (*DE L'EAU POUR LES ÉLÉPHANTS*)
- A. BRODY (*MINUIT À PARIS*)

Meilleurs seconds rôles féminins :

- C. MULLIGAN (*DRIVE*)
- J. CHASTAIN (*THE TREE OF LIFE*)
- H. STEINFELD (*TRUE GRIT*)
- A. DEWASMES (*TOUTES NOS ENVIES*)
- M. LEO (*FIGHTER*)

Meilleurs films d'animation :

- *LE CHAT DU RABBIN* (J. SFAR ET A. DELEVAUX)
- *CARS 2* (PIXAR)
- *LE CHAT POTTÉ* (DREAMWORKS)

Meilleures musiques originales:

- *DRIVE* (C. MARTINEZ)
- *TRUE GRIT* (C. BURWELL)
- *AU-DELÀ* (C. EASTWOOD)
- *LES AVENTURES DE TINTIN* (J. WILLIAMS)
- *BLACK SWAN* (C. MANSELL)

Meilleurs Affiches :

- *LES MARCHES DU POUVOIR*
- *127 HEURES*
- *BLACK SWAN*
- *MINUIT À PARIS*
- *THE TREE OF LIFE*

RÉCOMPENSES FRANCE

Meilleurs films :

- *INTOUCHABLES* (E. TOLEDANO ET O. NAKACHE)
- *LA GUERRE EST DÉCLARÉE* (V. DONZELLI)
- *TOUTES NOS ENVIES* (P. LIORET)
- *THE ARTIST* (M. HAZANAVICIUS)
- *POLISSE* (MAÏWENN)

Meilleurs réalisateurs :

- P. LIORET (*TOUTES NOS ENVIES*)
- M. HAZANAVICIUS (*THE ARTIST*)
- V. DONZELLI (*LA GUERRE EST DÉCLARÉE*)
- C. SCIAMMA (*TOMBOY*)
- A. CAVALIER (*PATER*)

Meilleurs acteurs :

- J. DUJARDIN (*THE ARTIST*)
- F. CLUZET ET O. SY (*INTOUCHABLES*)
- O. GOURMET (*L'EXERCICE DE L'ETAT*)
- P. TORRETON (*PRÉSUMÉ COUPABLE*)
- J.P. DARROUSSIN (*LES NEIGES DU KILLIMANDJARO*)

Meilleures actrices :

- M. GILLAIN (*TOUTES NOS ENVIES*)
- B. BÉJO (*THE ARTIST*)
- Z. HÉRAN (*TOMBOY*)
- L. GRINBERG (*17 FILLES*)
- K. VIARD (*MA PART DU GÂTEAU*)

Meilleurs seconds rôles masculins :

- JOEY STARR (*POLISSE*)
- R. FERRET (*PRÉSUMÉ COUPABLE*)
- N. BRIDET (*TU SERAS MON FILS*)
- B. TODESCHINI (*LA DÉLICATESSE*)
- F. CLUZET (*L'ART D'AIMER*)

Meilleurs seconds rôles féminins :

- A. DEWASMES (*TOUTES NOS ENVIES*)
- A. LE NY (*INTOUCHABLES*)
- V. BONNETON (*QUI A ENVIE D'ÊTRE AIMÉ ?*)
- Z. BREITMAN (*L'EXERCICE DE L'ETAT*)
- A. LAMY (*LES ADOPTEES*)

UN ... AU CINÉMA EN 2011

- **Un film** : *The Tree of Life*, de Terrence Malick. Film attendu depuis très longtemps, c'est un choc à la fois visuel et émotionnel très intense. Un film unique et vraiment extraordinaire.
- **Un film français** : *Intouchables* d'Eric Toledano et Olivier Nakache. Une comédie très drôle et intelligente où brillent deux acteurs aux styles très différents : Omar Sy et François Cluzet.
- **Un réalisateur** : Terrence Malick qui est un maître dans tous les aspects de la réalisation : cadrage, lumière, montage, musique. Tout cela donne des films assez incroyables. En plus, il paraît qu'il a accéléré le rythme de production et que deux longs-métrages sont en préparation.
- **Allez, un autre** : Steve McQueen, qui confirme encore avec *Shame* qu'il est bien un grand cinéaste en devenir.
- **Un acteur** : Ryan Gosling : trois films (*Drive*, *Crazy Stupid Love*, *Les Marches du Pouvoir*) qu'il marque de son jeu d'acteur et tout simplement de sa présence quasi-hypnotique. A star is reborn.
- **Une actrice** : Natalie Portman, qui n'a eu besoin que d'une performance, il est vrai assez incroyable dans *Black Swan*, pour mettre la concurrence à genoux. Un rôle vraiment majeur dans sa carrière, sans doute celui de sa vie.
- **Un artiste sousestimé** : Philippe Lioret dont on a très peu parlé de son film, *Toutes nos envies*, que je trouve vraiment fin et très intéressant. Dommage qu'il soit sorti dans une période où beaucoup d'autres films français faisaient déjà l'actualité !
- **Un artiste surestimé** : Paolo Sorrentino dont le dernier film, *This must be the place*, est presque indigne tant il est ennuyeux et sans aucun intérêt.
- **Un casting** : *Contagion* de Steven Soderbergh. Réunir Gwyneth Paltrow, Jud Law, Marion Cotillard, Matt Damon, Laurence Fishburne, Kate Winslet, c'est tout de même très fort !
- **Un choc** : *Shame*, dérangeant et vraiment prenant mais tellement magnifique, tant formellement que dans cette façon de faire d'un sujet assez glauque un film qui ne l'est pas du tout.
- **Un début** : La séquence d'ouverture de *Black Swan*, vraiment magnifique et nous mettant tout de suite dans l'ambiance de ce qui va suivre. La caméra, partant des pieds des danseurs, remonte peu à peu vers le corps puis la tête. Assez sublime.
- **Une fin** : *Harry Potter VII - Partie 2*, parce qu'après huit films, le sorcier préféré du monde entier se retire, pas forcément de la plus belle des manières, malheureusement. Surtout que les cinq dernières minutes, sans doute les plus attendues, sont complètement saccagées.
- **Un coup de théâtre** : Le coeur du film *Crazy Stupid Love* où tout se dévoile. Je ne l'avais pas du tout vu venir et il faut avouer que toute cette scène est vraiment géniale dans le genre : « grande révélation où ça part dans tous les sens ».
- **Une scène clé** : Dans *Shame*, Sissy chante devant son frère « New York, New York ». Rien n'est dit, tout est suggéré mais on sent que ça remue quelque chose de très fort entre le frère et la sœur.
- **Une séquence** : Le tsunami au début d'*Au-Delà*. Le reste du film n'est pas forcément très bon mais ces dix minutes sont vraiment impressionnantes et montrent la maîtrise d'Eastwood qui est ensuite allé se fourrer dans une sacré galère avec son sujet.
- **Une mort** : Celle de Gwyneth Paltrow au tout début de *Contagion*, premier signe d'un virus qui déclenche un vent de panique sur toute la planète.
- **Une histoire d'amour** : Celle entre les deux personnages dans *Un jour*. Un vrai film d'amour qui dure sur plus de vingt ans et dont le concept est plutôt intéressant même s'il n'est pas forcément bien traité.
- **Une révélation** : Jessica Chastain, éblouissante dans *The Tree of Life* et qui traverse d'autres films cette année (*La couleur des sentiments*, *Killing Fields*) avec le même talent et la même grâce.
- **Un sourire** : Celui qui illumine le visage de Jessica Chastain dans quelques scènes de *The Tree of Life*. Comme l'image d'un ange tombé du ciel, par rapport à ce père autoritaire et quelque peu rigide.
- **Un regard** : Celui du petit Christian dans *Revenge*. C'est presque uniquement avec ses yeux, sans doute dire grand chose, qu'il arrive à amener Elias, son camarade, dans différentes combines de plus en plus dangereuses.
- **Un dialogue** : *Carnage* puisque c'est quand même le principe de tout le film de faire dialoguer deux couples autour d'une histoire banale qui va peu à peu dévier vers autre chose.
- **Un fou rire** : Devant une scène complètement grotesque avec Laetitia Casta sur un vélo dans *La nouvelle guerre des boutons*. Mais je crois bien que j'étais le seul et qu'il n'y avait rien de particulièrement drôle.... C'est ça le pire !
- **Une poursuite** : Celle à travers les portes dans *L'Agence*. Je trouve l'idée vraiment géniale et, en plus, la séquence en elle-même rend vraiment très bien car très bien réalisée.
- **Un accident de voiture** : Dans *L'Exercice de l'Etat*. Surprenant et spectaculaire.
- **Un silence** : Celui du personnage central de *Toutes nos envies* sur sa maladie vis-à-vis de toute sa famille. C'est là-dessus que repose tout le film mais c'est aussi ce qui le rend gênant et qui met le spectateur mal-à-l'aise.

- **Un plan séquence** : La scène de l'assaut dans *L'Ordre et la Morale*, techniquement irréprochable et d'une grande force car c'est l'« aboutissement » de tout le processus enclenché durant le film.
- **Un gâchis** : *Time Out*, dont l'idée de base est vraiment géniale mais tellement mal exploitée que c'en est encore plus frustrant.
- **Un baiser** : Celui qui a tant fait parler entre les deux danseuses (Mila Kunis et Natalie Portman) dans *Black Swan*.
- **Une bande son** : Celle de *Drive*, composée par Cliff Martinez, en vraie adéquation avec la réalisation et qui participe de l'ambiance qui habite ce film. Même les musiques additionnelles sont exceptionnelles.
- **Une chanson** : « Les neiges du Killimandjaro» qui accompagne tout le film du même nom.
- **Un monstre** : La grosse bête qui terrorise la ville dans *Super 8*. On ne la découvre qu'à la fin mais elle fait tellement régner l'angoisse sur toute la cité qu'elle est un personnage à part entière de tout le film
- **Un méchant** : Le personnage principal trader dans *Ma part du gâteau* parce que tout est fait pour montrer qu'il est vraiment très très méchant. Tellement que c'en est même parfois un peu grotesque.
- **Un fou** : Le chirurgien dans *La Piel que habito* parce que ce qu'il fait est tout de même assez horrible. Il se venge de façon vraiment barbare tout en étant terriblement lucide.
- **Un personnage improbable** : Le chat qui parle et donne ses émotions, base du *Chat du Rabbin*. Sans lui, pas de film...
- **Un torrent de larmes** : La séquence avec la *Moldau* en musique dans *The Tree of Life* et ça a marché les trois fois où je suis allé voir le film. C'est pour dire !
- **Un méli-mélo d'émotions** : *The Tree of Life* qui pousse le spectateur dans ses derniers retranchements lors de séquences tout simplement incroyables
- **Une idée de fou** : *The Artist* de Michel Hazanavicius. Film muet, en noir et blanc, à notre époque... Il fallait quand même oser et surtout passer au-delà du concept pour offrir un vrai film. Mission réussie !
- **Une absurdité** : Les deux films sur « La guerre des boutons » qui sortent à une semaine d'intervalle. Tout simplement incroyable, d'autant que les deux sont plutôt mauvais (l'un plus que l'autre tout de même).
- **Une déception** : Que Pixar cède autant à la facilité en pondant en « pilote automatique » un *Cars 2* sans autre intérêt que celui de vendre dans le monde entier des petites voitures. Mais si cela leur permet de financer des projets moins commerciaux, tant mieux !

J'AI AIMÉ / JE N'AI PAS AIMÉ

- Le retour de Malick six ans après *Le Nouveau Monde*, avec un film tout simplement incroyable et dont on re-parlera encore dans longtemps.
- La découverte d'un immense acteur en la personne de Ryan Gosling qui, en trois rôles cette année, a montré toute l'étendue de son formidable talent.
- La très bonne année du cinéma français avec de nombreux films très réussis et dans des genres très différents (comédie, drame,...).
- La rencontre de la critique et du public autour d'un film en passe de devenir un phénomène de société : *Intouchables*. On ne peut être qu'heureux lorsque ça arrive !
- La confirmation de l'immense talent de Steve McQueen. Son deuxième film (*Shame*) est presque encore plus fort et plus beau que son premier (*Hunger*). Et ce n'est pas peu dire...
- La faible année du film d'animation en général avec un tout petit Pixar et rien d'autre pour sauver l'ensemble. On croit fort en 2012 !!
- Les films de super-héros, globalement paresseux et sans grand intérêt cette année. On ne peut que croire fort en 2012 avec *The Dark Knight Rises* !!
- La chute du niveau des films de Cédric Klapisch. Après *Paris*, celui de cette année (*Ma part du gâteau*) n'est vraiment pas bon, confirmant qu'il n'est pas sur la bonne pente... Je n'y crois même plus pour 2012...
- Une cérémonie des Césars vraiment pas bonne du tout, même si les récompenses attribuées ne peuvent pas vraiment être discutées. Il n'y a selon moi plus grand chose à tirer de cette grand-messe du cinéma français...
- L'absurdité des producteurs qui se sont entêtés à faire deux films sur le même sujet, en même temps, comme si aucun n'avait été capable de se raisonner et voulait montrer à l'autre qu'il était le plus fort. Absurde et consternant...

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES :

WWW.ALLOCINE.FR

CONTENU ET MISE EN PAGE :

Tim Fait Son Cinéma

WWW.TIMFAITSONCINEMA.FR

TIMFAITSONCINEMA@GMAIL.COM

CONTACT :

TIMOTHÉE TAINTURIER

06.18.38.93.19

TIMOTHEE.TAINTURIER@GMAIL.COM